J. L. L. D'ARTREY

QUINZE ANS DE POÉSIE FRANÇAISE
A TRAVERS LE MONDE

Anthologie Internationale

ANTHOLOGIE INTERNATIONALE

DE CET OUVRAGE IL A ÉTÉ TIRÉ :

DIX EXEMPLAIRES SUR MADAGASCAR LAFUMA
NUMÉROTÉS DE 1 A 10 ;

Dans les exemplaires numéros 1 et 2 seront encartées des pièces autographes des dix Poètes les plus marquants de l'Anthologie. Les huit exemplaires suivants contiendront les reproductions de ces autographes.

CENT EXEMPLAIRES D'ART SUR ZÉPHIR VERGÉ CHESTERFIELD NUMÉROTÉS DE 11 A 110.

EN OUTRE, DOUZE CENTS EXEMPLAIRES, CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE, ONT ÉTÉ IMPRIMÉS SUR BEAU VÉLIN ALFA.

J. L. L. D'ARTREY

QUINZE ANS DE POÉSIE FRANÇAISE
A TRAVERS LE MONDE

Anthologie Internationale

ÉDITION ORIGINALE



PARIS
LA FRANCE UNIVERSELLE
17, Rue de La Rochefoucauld
1927

CET OUVRAGE EST PUBLIÉ
SOUS LE HAUT PATRONAGE
DE

† **Jean RICHEPIN,** *de l'Académie Française, le Grand Poète récemment disparu;*

Mgr **Alfred BAUDRILLART,** *de l'Académie Française;*

MM. **Georges GOYAU,** *de l'Académie Française;*

Gabriel HANOTAUX, *de l'Académie Française, Ancien Ministre;*

Charles JONNART, *de l'Académie Française, Ancien Ministre, Ancien Ambassadeur de France;*

Pierre de NOLHAC, *de l'Académie Française;*

Henri de RÉGNIER, *de l'Académie Française;*

Léon BÉRARD, *Ancien Ministre de l'Instruction Publique;*

Edmond HARAUCOURT,

ET AVEC LES ENCOURAGEMENTS
DU

GOUVERNEMENT FRANÇAIS

PRÉFACE

Ce n'était assurément pas une entreprise dénuée de témérité que la mise en œuvre d'une anthologie de poètes qui, nés et vivant loin de France, élaborent pourtant et font resplendir, à travers le monde, de l'harmonie et de la beauté françaises.

Certes, il ne s'agissait pas de réunir une assemblée de poètes déjà célèbres et qui ont définitivement acquis chez nous, droit de cité. Nous ne pouvions songer davantage, en raison des proportions de cet ouvrage, à reproduire œuvres et biographies de poètes jadis réputés dans leurs pays respectifs, mais disparus depuis de longues années.

Nous avons voulu, plus simplement, présenter aux lettrés de France et de tous les pays, qui participent à la culture et à l'idéal français, une sélection de poètes vivants réalisée avec toute la conscience et tout le soin que, moralement, nous imposaient les hautes approbations officielles et les patronages académiques que nous avions obtenus pour une telle œuvre.

C'est ainsi que notre jury, opérant sous la présidence d'honneur de Jean Richepin, le grand disparu d'hier, a été

appelé à fixer son choix sur soixante-quinze poètes, de tous les tempéraments et de toutes les latitudes, véritablement dignes de figurer dans une Anthologie Française destinée à mettre en lumière leur bel effort idéaliste et à concrétiser l'expression de leurs talents et de leurs inspirations.

Sans doute avaient-ils répondu par centaines à notre appel, les poètes qui, dans notre langue précise et musicale, chantent de par le monde. Ils sont, en effet, nombreux, à l'étranger, ceux-là dont le cœur et l'intelligence ont été nourris des sèves spirituelles que, dans le tréfonds du sol français, sécrètent intensément les racines traditionnelles de ce grand arbre millénaire, au fût droit comme une colonne du Parthénon, aux fins rameaux dressés dans l'azur classique, dont, à l'apogée de sa magnificence, Rome avait confié le germe à la fécondité de la terre celtique.

Et là, nous élevant d'un coup vers les sphères supérieures de la philosophie des races, ne nous est-il pas permis de nous demander ce qu'il faut le plus admirer soit du grand amour vénérateur de ces poètes lointains et des sociétés, dont ils sont les porte-flambeaux, pour la patrie intellectuelle qui, bien souvent, fut le pays natal de leurs ancêtres ; soit de l'indissoluble inviolabilité de la tradition et de l'âme françaises mêlées, perdues parmi ces larges foyers de jeunes civilisations, au sein de ces profondes nébuleuses humaines où des peuples et des mentalités en fusion se reforment pour des avenirs rénovés de puissance et de prospérité?

Dans ces océans d'humanité, les groupements français ne sont-ils pas comme les récifs de corail des océans terrestres? Non seulement ils demeurent intangibles au flot ; mais encore, dans une graduelle et forte expansion, ils se dilatent et se propagent à l'entour. La vague ne saurait les ronger ; c'est eux qui gagnent sur la mer. Hier,

îlots battus des tempêtes ; demain, superbes continents aux arêtes baignées de clarté !

Le Français émigre rarement. Il hésite à quitter une terre si douce. Mais, quand il le fait, il emporte avec lui, pour des siècles, la France et son génie incorruptible et pur comme le plus dur des diamants.

— O ! Frères Canadiens-Français, poignée de rudes pionniers jadis abandonnée à elle-même et subjuguée par l'étranger, qui êtes en train de devenir un grand peuple, vous dont les poètes enveloppent, en leur verbe sonore, cette France ancestrale d'une auréole de rêve et de légende !... Vous, Gonzalve Desaulniers, noble arrière-neveu des compagnons de Jacques Cartier, et de Champlain, vous qui, pendant la plus terrible bataille de la dernière guerre, proclamiez, dans un poème, incomparable d'émotion patriotique, que la France ne pouvait pas périr, car :

Il eût fait alors nuit sur vous et sur la terre !

Vous dont les aïeux vous avaient enseigné :

Que la France, c'était un sourire de Dieu !...

Quelle admirable leçon de confiance et d'espoir ne nous donnez-vous pas?...

Ainsi, que ce soit à l'Ile-Maurice, où tout un peuple de colons et de créoles indéfectiblement français, pleure les temps bénis de « Paul et Virginie » où leur patrie s'appelait l'Ile-de-France...

Que ce soit en Haïti, cette république de poètes au front de bronze, mais à l'âme de soleil, véritable Hellade du Tropique, terre de lumière et de splendeur où le barde chante en français, comme jadis, sous le ciel des Cyclades, chantait l'aède dans la langue des dieux...

Que ce soit en Orient où les fougueuses chevauchées de

nos Croisés, guidés par nos apôtres et suivis de nos trouvères, ont laissé leur empreinte d'épopée...

Partout la tradition et le génie français resplendissent, inaltérables fleurs, fleurs immortelles, fleurs d'humanité suprême !...

Et, de tous côtés, des rives de la Vistule où renaît, parmi les tronçons de ses chaînes brisées, la grande et chevaleresque Pologne, cette France du Nord ; des rives du Danube roumain où dorment les cendres de l'étincelant Ovide ; de Mytilène enfin où retentirent les accents de la divine Sapho, où chante aujourd'hui, avec une pureté pareille, le délicieux Athanassiadès... c'est toujours le même acte de foi, le même ardent hymne d'amour qui monte vers la France, patrie des hommes généreux et brillants, que ni les revers, ni les néfastes infortunes, ni les défaites de hasard ne sauraient jamais submerger !

C'est donc dans un sentiment de légitime exaltation de l'Idée et de la Tradition françaises, trop souvent, hélas ! négligées au profit de folles idéologies vainement humanitaires, que, telle une gerbe aux multiples et vivantes couleurs, glanée parmi les moissons idéales de nos frères lointains, nous avons réuni ces poèmes pour les déposer, en hommage prestigieux, sur les marches du temple où resplendit, dans la sérénité de sa gloire translucide, l'AME FRANÇAISE UNIVERSELLE !

J. L. L. D'ARTREY.

BALKANS

E. ATHANASSIADÈS

Né en 1875 à Mytilène, E. Athanassiadès, ses études terminées, vint à Paris où il participa au mouvement littéraire que fomentait le grand poète des Stances, *Jean Moréas.*

E. Athanassiadès fit représenter de nombreuses pièces de théâtre, entre autres La Jeune Turquie *et* Periande *à l'Odéon. Il publia en* 1911 *les* Petites Elégies, *poèmes préfacés par Mistral et collabora aux plus importantes revues françaises.*

S'il est grec par le sang, E. Athanassiadès est français par le cœur et se considère comme un poète de chez nous. Il a raison. On doit même dire comme un des meilleurs et des plus prestigieusement purs des poètes français.

A une inspiration lumineusement personnelle et recherchée, E. Athanassiadès allie une forme toute de musicale et souveraine perfection. Ses poèmes ont le parfum des fleurs rares et la ligne des adorables paysages de sa terre natale, baignée du double azur de la mer et du ciel. Longuement nous aimerons à relire les vers d'E. Athanassiadès chez qui la fantaisie la plus idéalement classique se pare d'une sagesse toute antique.

— A Mytilène, ô digne fils des grands aèdes, combien divinement doivent frémir les mânes de la Grande Lesbienne quand vos strophes aériennes s'exhalent parmi les lauriers et les myrtes !

TESTAMENT

Je veux mourir à Mitylène
L'île sereine,
M'inonder de notre soleil
Dans mon sommeil.

Que rien ne pousse sur ma terre
De trop austère,
Que rien n'ombrage mon néant
De trop riant :

Ni de ces roses odorantes
Les deuils qui mentent,
Ni des saules et des cyprès
Les faux regrets.

Laissez s'épandre sur mes restes
Les fleurs agrestes,
Et le laurier du torrent sec
Du pays grec.

Ainsi le veut la délaissée
Terre d'Alcée,
Ainsi le sol pauvre et pieux
De mes aïeux,

Et mon attachement sincère
A sa misère,
Et, pour l'absent, le long oubli
De mon pays.

Laissez s'épandre sur mes restes
Les fleurs agrestes,
Et le laurier du torrent sec
Du pays grec.

VOUS ÊTES UN ÉCRIN

Vous êtes un écrin fait de cristal et d'or,
Transparent au regard corrupteur de l'envie,
Vous êtes tout le bien et le mal de ma vie,
Puisque mon cœur en vous renferme son trésor.

Vous êtes tout mon mal, vous êtes tout mon bien,
Car si de ce joyau, j'essayais, en avare,
D'enlever ma richesse avant qu'on s'en empare,
Entre mes pauvres mains, il ne resterait rien.

Je t'aime et je te hais, dompteuse de mes forces ;
Car je les reconnais tes néfastes amorces
Qui rendent impuissante en moi la vérité ;

Car, pendant qu'à tes pieds, vaincu tu me désarmes,
Dans ma soumission je trouve encor des larmes
Pour pleurer ta faiblesse et ta fragilité.

PLÉIADES

Pléoné ! [1] Pléoné ! j'ai vu tes chastes filles
En groupe échevelé fuir l'horizon couvert.
Aux gouffres sidéraux d'autres étoiles brillent,
Mais c'est leur feu voilé qu'aime mon cœur pervers.

Je n'ai pas suspecté leur pâleur virginale ;
Mais avant de quitter leurs nébuleux séjours,
Je sais qu'un Dieu dressait une couche d'opale
Où la plus belle allait connaître ses amours.

(1) La mère des pléiades.

CE SOIR

Ce soir, quand le couchant se couvrira d'opales,
Dans la tendre pâleur de ses feux irisés,
Vaincu par la langueur des heures vespérales,
Au pied du grand rosier, j'irai me reposer.

Son haleine odorante emplira mes pensées,
Les roses deviendront les bouches que j'aimais
Et sans me soucier des trahisons passées,
J'entendrai de nouveaux mensonges parfumés.

Et je contemplerai l'oiseau retardataire
Emportant dans son vol vers le jour incertain,
Toute mon espérance et toute ma misère
Pour calmer un moment mon orageux destin.

PETIT CYPRÈS

Petit cyprès que j'ai planté,
Jeune arbre de ma taille,
Tu m'éblouis de ta santé
Et ton destin me raille.

Le temps qui marque ton progrès
C'est ma mort qu'il médite.
Petit cyprès, petit cyprès
Ne pousse pas si vite !

Adieu ! moi je ne puis monter
Et tu n'as, pour descendre,
Que l'ombre que tu vas jeter
Sur ma frileuse cendre.

MÉTAPHORE

O fontaine de la grand'route
A l'eau qui filtre goutte à goutte,
Combien de lèvres tu trompas,
Qui recueillirent ta rosée,
Et dans la journée embrasée
Ne se désaltérèrent pas !

O fontaine de la grand'route,
Donnant peu tu te donnes toute
Comme la vierge à son amant.
Je plains ta mauvaise fortune :
Ta pudeur fait notre rancune
Et ta bonté, notre tourment.

MORTIFICATION

Je le dirai dans un beau chant,
Combien pour toi je fus méchant,
Bien faible est ta colère :
Me voulant du mal tant et tant,
Tu ne saurais m'en faire autant
Que je voudrais m'en faire.

Dans une lutte sans merci,
Un papillon ne réussit
Qu'à se froisser les ailes :
Plutôt que ton inimitié,
Mon châtiment, c'est ma pitié
    Devant tes armes frêles.

Mon remords vient de ta bonté ;
Je crains pour ton cœur irrité
    Qu'elle ne le trahisse.
Et prêt à te donner raison,
Je crains comme une trahison
    Mon air de sacrifice.

Pour me confondre jusqu'au bout,
En te plaignant, garde debout
Bien fière, ta rancune.
Et laisse-moi, sans te ployer
La place pour m'agenouiller
Devant ton infortune.

NOSTALGIE

Du viel arbre atone
Saigné par le Temps
Les feuilles d'automne
Flottent sur l'étang :

O chutes rapides !
O voyages courts !
O bonheur perfides
Des brèves amours !...

Gardiens des silences
De ce jardin mort,
Pleurons ses absences
Petits poissons d'or !...

MES CHANTS

Parmi ces pauvres fleurs des champs
Que l'on dédaigne, celles
Qui s'harmonisent à mes chants
Ce sont les immortelles.

Elles meurent en reflets d'or,
Et leurs frêles corolles
Font, pour durer, un vain effort
Ainsi que mes paroles.

E. ATHANASSIADÈS.

OLIMP GRIGORE IOAN

Avocat, publiciste, homme de lettres, grand ami de la France et officier de la légion d'honneur, Olimp Grigore Ioan est né à Bucarest où il a fait la majeure partie de sa carrière. Comme beaucoup de ses compatriotes, il vint compléter ses études supérieures à Paris. C'est alors qu'il fit ses débuts littéraires à la Nouvelle Revue Moderne *aux côtés de Maurice Magre, Nozière, Hans-Ryner, Pierre de Bouchaud,* et.

Olimp-Grigore Ioan a publié de nombreuses œuvres. C'est un admirable poète ému et puissant. Sa forme, toute d'harmonie et de pureté, vaut surtout par l'extrême virtuosité de ses rythmes et l'incomparable délicatesse de ses nuances.

Ce grand artiste à l'âme ensorceleuse a le don prestigieux de s'emparer du lecteur pour le plonger langoureusement dans la magie du crépuscule sentimental où se meut sur de larges ailes sa belle inspiration nostalgique et mystérieuse.

PASTEL

Dans la chaleur l'étang s'endort.
Le soleil fait scintiller l'eau
Comme un splendide miroir d'or...
Un cygne passe, grave et beau.

Au fond des ondes qui sommeillent,
Les Nymphes se sont assoupies.
Le cœur enivré d'utopies,
Elles rêvent à des merveilles...

Et là-bas, à l'ombre d'un frêne,
Dans une barque, indolemment,
Une jeune fille sereine
Rêve à quelque prince charmant.

SUR LE SEUIL

Dans la calme salle rustique
Où l'on a clos toute fenêtre,
Le Soleil, hôte magnifique,
Par la porte ouverte pénètre.

On voit la cour où le chien flâne,
Où la volaille glousse et grouille,
Et sur le seuil la paysanne,
Tranquille, file sa quenouille.

Elle est dans l'ombre la fileuse,
Mais sa quenouille merveilleuse
Resplendit parmi l'or solaire,

Et ses mains toujours en éveil
Qui s'agitent dans la lumière
Ont l'air de filer du soleil.

LA PLUIE

Sous la pluie obsédante et fine,
Mon âme tremble sur le seuil...
Écoute la voix qui s'obstine
A pleurer sur la ville en deuil.

Le jour de plus en plus décline
Comme un indigent sans orgueil,
Et la nuit, tandis qu'il bruine,
Sur les flaques tend son linceul.

Mon cœur a froid sous le ciel sombre ;
J'ai peur, car la ville dans l'ombre
A l'air d'un amas de décombres.

Et je frémis de désespoir,
Hanté par ce ciel lâche et noir,
O sombre pluie, ô morne soir !

***

Il pleut, il pleut ! L'âme grelotte !
D'humidité toute transie,
Dans un coin sombre elle sanglote,
La ville a l'air d'être moisie.

Il pleut, il pleut, et chaque goutte
Dans notre cœur et sur la joue
Est une larme qui s'ajoute
Aux flaques noires, à la boue.

Il pleut sans force et sans rumeur,
Et l'âme comme une exilée
Pleure l'automne qui se meurt ;

Ah ! c'est notre âme de douleur
Qui sur la ville inconsolée
Sans se lasser, verse des pleurs.

***

Il pleut, il pleut ! Le jour décline,
Tous les chemins sont embourbés,
Laissez l'eau consolante et fine
Fraîchir mon cœur exacerbé ;

Dans le soir à peine on devine
Les champs que l'ombre a dérobés ;
Laissez sur mon âme en ruine
La pluie goutte à goutte tomber,

Il pleut, il pleut, le ciel est noir ;
Mais dans son fiévreux désespoir,
Avec ardeur, mon cœur se plonge...

Manants, passez votre chemin,
Laissez un pauvre cœur humain
Abreuver le mal qui le ronge.

LE CHANT DE L'ATRE

Sur un vieil air, un souvenir
Chante à voix basse, auprès de l'âtre,
Et j'entends chaque son frémir
Parmi l'éclat du feu rougeâtre.

La flamme danse et le chant pleure,
Mais leur rythme est toujours pareil,
Et je me complais à ce leurre
Où l'âtre flambe un chant vermeil.

Est-ce un ancien air de gavotte
Ou quelque refrain d'amoureux?
La voix du feu parfois chevrotte;
Le chant de l'âtre est vieux, très vieux.

Quand se meurt la chantante flamme,
On entend la chanson mourir,
Et tu chantes seule, ô mon âme,
Sur ce vieil air, un souvenir.

LE RÉVERBÈRE

O réverbère, œil innombrable,
Œil sans reproche et sans remords,
Au sein de la nuit implacable
Tu sembles dominer la mort.

Tu vis sans crainte et sans fierté,
Mais à tant braver les ténèbres,
Ton inconsistante clarté
A pris un vague aspect funèbre.

Je me souviens d'un soir sans lune,
Soir de détresse et d'infortune,
Où dans un quartier de misère,

Au seuil d'un cabaret, j'ai vu
Se balancer, ô réverbère,
A ton cou frêle un noir pendu.

RÉVOLTE

Le soir, sa tâche terminée
L'âpre ouvrier, les muscles las
Du dur labeur de la journée,
Rentre au taudis, traînant le pas.

De la fabrique à la maison
La rue est triste et grise et morne ;
La rue est tout son horizon,
Sa vie à ce trajet se borne.

Toujours vaincu, jusqu'à la mort,
Ce pâle esclave de l'effort
N'a qu'une liberté : le bouge !

Et quoi d'étrange si, parfois,
Ne pouvant plus porter sa croix,
Cet homme, exaspéré, voit rouge.

OLIMP GRIGORE IOAN.

MATO VOUTCHETITCH

Né en Dalmatie (Yougoslavie), Mato Voutchetitch fut formé à la rude école de la souffrance. Après avoir fait de longues et arides études, il entra dans le journalisme et vint en France. Rapidement initié aux secrètes beautés de notre langue, il ne tarda pas à publier un volume de poèmes « Les Torches » (1925) *où se révèle une nature exaltée et parfois superbement sauvage. Voutchetitch est un révolté, révolté contre les institutions humaines, contre la destinée de l'être, contre la nature même qui l'écrase et l'entraîne dans son grand vertige aveugle.*

Aprement sincère, tumultueuse et puissante, l'inspiration de Mato Voutchetitch ne laisse pas de causer une profonde impression. Sa forme ardente, rugueuse et quelque peu désordonnée est bien l'instrument qui convient à cette poésie volcanique.

PATRIE

Je ne glorifie pas les deuils de tes victoires,
Je ne simule pas les larmes sur tes défaites.
Je ne participe pas au festin des fossoyeurs inconscients,
La tromperie des autels posthumes ne me séduit pas.

Je t'aime sans ornements, sans trompettes fallacieuses,
Car tu n'es pas mon amante riche et généreuse.
Je t'aime sans paroles, sans tirades amoureuses
Sans musiques militaires, sans parades officielles.

Tu es ma sœur, mon frère, mon père et ma mère,
Tu es mon pays, mon foyer, mon champ et ma prairie.
Je donnerai pour toi tout ce que je puis donner,
Car tu es ma chanson, ma consolation et mon espoir.

L'HOMME

Soupir passager dans l'infini de temps,
Atome parmi les myriades des êtres et des choses,
Prométhée des feux, des lumières,
Maître des matières, de la nature, des éléments,
Créateur des vies, des lois, des dieux;
Géant à la pose pensive et inquiète,
Éternel protestataire,
Avec le poing serré contre les sphinx de l'Univers,
Homme,
Masque mystique des rêves et des plans,
Cariatide des douleurs,
Molécule de l'éternité;
Petit jeu des lois cosmiques,
Amas des points noirs et mouvants sur l'écorce de la terre,
Enfant souriant au berceau de la mère,
Masse immobile dans la bière,
Homme, Dieu et mortel.

PESSIMISME

Mes ambitions
Flottent dans l'inconnu
Telles les voiles déchirées
Du bateau en danger.
Mes espoirs
Volent vers la vallée
De la paix languissante
Tels les oiseaux
De pluie fatigués.

Toutes les lumières s'éteignent.
Les nuages humides
Voyagent sur le ciel assombri.
L'automne et la nuit
Apportent leurs épouvantes.
L'ennui ravage
Les palais de mon esprit
En détruisant les autels
Et les dieux de mes mondes.

Dans mon cœur règnent les ténèbres
L'immense, l'infini : Néant.

LE DÉSIR

Dans la solitude loin de ce monde
Là-haut où l'âme vole vers l'éternité.
Loin, loin dans les profondeurs de la mer.
Loin, loin sur les hauteurs des montagnes.

Là mon esprit trouvera son repos,
Là le secret éternel entrera
Au sein de mes désirs inconnus,
Dans mon âme torturée.

J'ai soif des désirs immenses et infinis,
Je désire trouver le Dieu inconnu
Qui m'attire vers le secret de la vie éternelle
Qui remplit mon âme d'inquiétude.

Loin, loin de ce monde,
Où cesse la souffrance de la mort,
Où brille l'Aurore de l'Éternité.

MA BIEN-AIMÉE

Ma bien-aimée est un trésor caché
Dans les profondeurs de la mer.
Ma bien-aimée est une étoile du firmament ;
Un saphir dans les rochers de la montagne,
Ma chérie est une fleur printanière.

Je t'aime, chérie, dans tous les instants du jour,
Quand le soleil brille et quand le ciel pleure.
Je t'aime, chérie, dans le calme de la nuit,
Quand les ténèbres opaques renferment nos prunelles.

Pour toi je vis, et pour toi, je supporte
Toutes les souffrances et toutes les peines terrestres,
Pour toi, je subis les rudes luttes de la vie
Et tout autour de moi est soleil et joie,
Tant que ton visage se réflète dans mes yeux.

MATO VOUTCHETITCH.

BELGIQUE

FRED BELHOMMET

S'il est d'origine bretonne, Fred Belhommet a fait de la Belgique sa patrie d'adoption.

Etudiant à Bruxelles, il se repose de ses études scientifiques par des chants doux, tendres et mélodieux. On ne peut que louer, en ces vers d'un symbolisme mesuré, l'heureux choix des termes, la musique charmante, un sens évident du rythme. Fred Belhommet épanche sa nostalgie et sa tristesse en des accents voilés, d'une voix retenue. Il chante avec une ferveur charmante

Son cœur malade et fou de vivre !

HEURES VRAIES

Pas un bruit sur la plage où stagne un sable en feu
Plate la mer flamboie et pesamment repose ;
Et chauffe et dort là-bas, douce, une voile rose
Comme une âme en un vaste et profond rêve bleu.

Et de mous gonflements ballonnent sa lourdeur
Se déchirant soudain, blanc fouillis de dentelles
Avec un bruit de soie, de tonnerre où ruisselle
Le frais pétillement de l'écume qui meurt,

Et se dissipe sous l'aile du chaud silence...
Et dort, et dort, et dort la dune jaune et basse,
... Et je voudrais, moi seul ici qui lutte et pense

Avec ma volonté lourde et soûle et tenace
M'abattre, et sur mon front face au grand ciel vermeil
Sentir s'appesantir les mains d'or du Soleil !

LES NUAGES

Les nuages bombés, les nuages dolents
Partis depuis toujours, depuis toujours en route,
Roulent incessamment leurs troupes en déroute
Blancs parias d'en haut, patients, doux et lents.

Cahotés, ballotés aux quatre coins du ciel,
Sans révolte, ils s'en vont superbes de silence,
Écoutant ascender vers eux et leur errance
Le grondement terrestre, uniforme, éternel.

Toujours ils vont sans voir les soirs majestueux,
Qui brûlent aux lointains sanglants et qui fulgurent,
Dorer, incendier, leurs humbles blanches bures
Et faire de leur fuite un cortège de dieux.

Ils vont depuis toujours tranquilles et muets
Par les jours, par les nuits, les couchants et les aubes
Dirigés vers des buts qui toujours se dérobent
Et qu'ils laissent toujours pour d'autres, sans regrets.

Et les villes de haine et de fièvre et d'élans
Les villes de travail, ardentes, qui bourdonnent
Les regardent partir, résignés, monotones
A l'horizon là-bas avec des gestes blancs...

SOIR

Le jour s'en va, morne pâleur,
Et voici que la nuit dénoue
Son vaste oubli sur les douleurs
Et sur la boue...
Elle descend au long des murs,
Et se serre sur leur misère,
Et bénit en longs gestes purs
Tous les grands arbres en prière...
Elle descend grave, et soudain,
Calme et muette,
Voici que sur mon cœur aussi qui s'inquiète
Elle a mis ses placides mains,
Ses molles mains de bonne sœur
Connaissant si bien les rancœurs
Inexpliquées et solitaires...
Oh, la tristesse de la terre...

Tout se résigne et tout se fige...
Une fumée au loin voltige
Et lutte — et va se fondre dans la nuit...
Et pas un bruit...
Rien que mon cœur qui se débat
Et cède et lutte et se délivre
Et comme elle toujours s'abat,
Mon cœur et cet espoir et cette attente
Qui le soulève et qui fermente
Mon cœur malade et fou de vivre...

NOCTURNE

Mon cœur est une église vieille
Et droite et fière et seule, seule infiniment
Qui s'érige en le soir et lourdement sommeille
En sa vide torpeur et son vague tourment.

Regorgeant de splendeurs amoncelées et d'ors
Patinés d'ombre et de poussière,
Elle repose ; un peu d'encens spirale encor
Et son odeur morte d'oubli s'accroche aux pierres.

Et ses pesants vantaux sont clos, noirs et rigides
Et tous ses orgues se sont tus, et leur effroi
Et leur stupeur flottent, se cognent dans ce vide
Où plane et pèse et dort un chagrin morne et froid.

Et plongent dans la nuit, volontaires ses tours ;
Pointent ses tours fixes ardentes
Comme des bras tendus, des bras tendus et gourds.
De prière têtue et d'immobile attente.

SOLEIL D'HIVER

Le soleil pâle sur mes yeux
Et mes mains sages,
Le soleil doux s'étend soyeux
Et, dans la chambre qui se tait, laisse un sillage
Où danse dans la poussière.

Le soleil d'or joue en mes yeux, et dans mes cils
Entremêle et tisse des fils
D'archal, de soie et de lumière...

Il fait silence dans mon cœur,
Silence ouaté de quiétude...

Le soleil flou et sa tiédeur,
Et sa bonne mansuétude,
Le soleil pâle tout rempli
De molle ardeur, de confiance,
D'immense oubli,
Sur mon âme en convalescence
Promène son lent nonchaloir
Et doucement, comme en une mer uniforme
A petits coups noie son vouloir
Et mes grands rêves qui s'endorment
Et qui sombrent
En ce moelleux apaisement...

Le soleil pâle sur mes mains
Et sur mon cœur
S'écoule fluide et se pose
Et coule intarissablement...
Et mes pâles floraisons d'ombre
Sous cette vermeille ferveur
Tous mes regrets et mes rancunes, mes chagrins,
Sont si petits, si peu de chose...

FRED BELHOMMET.

ÉMILE CHARDOME

Emile Chardome est né à Verviers en 1879. *Ses études terminées il s'est senti invinciblement attiré vers les lointains horizons et la magnificence des pays tropicaux. Il a visité l'Afrique occidentale, l'Amérique espagnole et notamment le Chili, où, à Valparaiso, il enseigna quelque temps la littérature et les langues. D'une inspiration nettement parnassienne ce poète possède une sûre technique. Il est énergique, ardent, sincère. Ses vers ont une allure précise et décidée, qualité qu'on est heureux de retrouver car elle devient malheureusement trop rare.*

Actuellement secrétaire de rédaction de la Revue Belge, *à Bruxelles, il a apporté aux meilleures revues de son pays une collaboration précieuse.*

EDGAR POE

Il hante, halluciné, le jardin des névroses,
Il marche, solitaire, aux rayons de la lune, au milieu des massifs épanouis des roses :
Il voit, dans chaque rose, et dans chaque rayon, resplendir les grands yeux magnétiques d'Ellen.
Où, plongeur formidable, il trouble, au fond des mers dont le marin s'écarte
Dont en lettres de sang le nom luit sur la carte,
Le sommeil sournois du Kraken.

Quel démon, échappé de la tombe des mages,
En son rouge cerveau fait flotter tour à tour de fantasques images,
Ou trembler un décor de rêve et de splendeur,
Ou frissonner au vent les sombres bois de Weir habités par les goules,
Ou s'en aller à la dérive, au caprice incertain des houles,
Le brick chargé de morts dont Arthur Gordon Pym entrevit la hideur?

Quels aïeux irlandais, dont la Banshee en pleurs ébranlait les tourelles,
Revivent dans ses nerfs, épouvantent ses nuits, d'un murmure indistinct de voix surnaturelles?
Il sent peser sur lui le poids mystérieux de sa race qui meurt,
De sa race, dont l'âme effrayante et macabre
Une dernière fois se réveille et se cabre
Dans son être glacé qu'elle remplit soudain de trouble et de rumeur.

Adolescent, dit-on, pendant des nuits entières,
Sur une tombe aimée, il sanglotait, couché :
Oh ! quel vampire, alors, rôdeur des cimetières,
D'un doigt cadavéreux et roide l'a touché?

Quel chaud, quel violent parfum de fleurs funèbres
Lui gonflait la poitrine, au milieu des ténèbres?
Quelle étrange et subtile et fluide vapeur,
Montant du cœur des morts, s'élevait de la terre,
Enveloppait l'enfant tragique et solitaire,
L'effarait d'une vague et monstrueuse Peur?

Et la Peur, désormais, s'érigea dans son œuvre,
La Peur fascinatrice, aux yeux froids de couleuvre,
La Peur, qui rend lucide, et fait voir l'invisible, et paralyse, et puis,
Mûs par un ouragan d'horreur, soudain nous lance
Bras étendus, cheveux dressés, dans le silence
Lugubre et menaçant des nuits.

La Peur furtive et colossale
Est accroupie au fond du manoir, qui chancelle, où Roderick Usher sent crouler sa raison.
Le Masque empourpré de la Mort, dans le palais maudit errant de salle en salle,
Fait taire la musique, et fige la chanson.
Un effroi vague emplit la chambre riche et triste où le poète en vain lamente sa Lénore,
Sa Lénore perdue, hélas !
Où l'éternel Corbeau, sans cesse croassant l'éternel *Never More!*
Étreint, dans l'ombre qui s'étend, le buste pâle de Pallas.

Puis, la gerbe jaillit, des vierges tumulaires,
Pareilles à des lys aux blancheurs de linceul,
Qu'une rafale de l'Érèbe aurait ensanglantés de ses âpres colères.
Sous les titaniques cyprès, avec Psyché, son Ame, il erre seul :
Ulalume, et l'automne, et les feuilles crispées,
Octobre nostalgique attristant les cépées,
Les marais d'Aube et les brouillards, qui traînent sur leurs eaux de plomb et sur leurs bords,
Obsèdent son esprit troublé, son cœur sans flamme,
Pendant qu'il erre, poursuivi par la voix persistante et confuse des morts,
Sous les titaniques cyprès, avec Psyché, son Ame.

Dans quel marbre livide a-t-il sculpté vos traits,
Femmes que la phtisie ou la fièvre dévore,
Enfants qui, mortes avant l'heure, au cristal de son vers sonore,
Éveillez les échos sans fin des longs regrets?
Sous les plis verticaux et cassants d'un suaire, ou dans le flottement d'une ample mousseline,
Vous glissez à travers la fantômale nuit, que nulle douce étoile, hélas, ne constella,
Annie, Annabel, Lee, Rowena, Morella
Et Lady Bérénice et Lady Madeline...

Tel, il vécut, hautain, convulsif et hagard, épris de sa détresse, et cloîtré dans son deuil,
Et tel il défaillit parfois, sous le fardeau trop lourd qui lui broyait l'épaule :
Un reflet bleu d'alcool s'allumait dans son œil,
Pareil à l'éclat sulfureux dont le volcan Yaanek, aux parages du Pôle,
Teint les flots ténébreux et les glaciers blafards.
Tel, il vécut, perçant le mensonge des cœurs, l'illusion des fards,
Et des crimes cachés reconstruisant la trame.
Tel, il vécut, sans croire aux promesses de l'aube, ou rire à la chanson fraîche du jeune Espoir,
Heurtant un front superbe au sort plus écrasant qu'un plafond d'airain noir,
Et seul avec Psyché, son Ame.

ÉMILE CHARDOME.

JEAN GYSELINX

Né en 1898 *à Bertrix, Ardennes Belges, Jean Gyselinx se donna de très bonne heure à la vocation des lettres. Pour ses débuts il fonda, en compagnie de Pierre Anner, à Namur, un jeune et vivant cénacle littéraire : « Le Tremplin », puis il embrassa la carrière du journalisme et collabore aujourd'hui régulièrement à* la Métropole, *grand journal anversois d'expression française.*

Jean Gyselinx n'a pas seulement publié des poèmes dans un grand nombre de jeunes revues belges, il a encore produit un recueil de poèmes intitulé Les Frissons de l'Ombre *où se révèlent avec une prenante intensité les belles qualités de son art intuitif et puissamment évocateur. De pensée et de forme particulièrement originales et captivantes, la poésie de Gyselinx est de celles qui, dans un pays et dans une langue, marquent une époque et lui confèrent un rayonnement bien à elle.*

Ajoutons au surplus que, tant dans la presse qu'au théâtre, Gyselinx est un des plus ardents et des plus valeureux propagandistes de la culture française en Belgique.

VIVRE

D'avoir trop regardé nos joies et nos espoirs
Danser sur l'herbe folle et rire dans les branches,
A travers le bain d'or du soleil des dimanches,
Nos cœurs sont lourds d'ivresse ainsi que les beaux soirs...

Sur leurs trésors de diamant, les fleurs s'enclosent,
Les feuilles ont plus fort resserré leurs tapis
Et les oiseaux couvrent de l'aile, tous les nids :
— Fermons aussi nos yeux sur la beauté des choses...

Nous la contiendrons mieux, et sentirons alors
— Comme l'étoile veut de l'ombre pour paraître —
Son âme pénétrer plus claire dans notre être...

Notre amour y boira l'universel accord
Et nous écouterons de pareilles prières,
Et les mêmes frissons passer sous nos paupières.

RÉVÉLATION

Ton geste est un reproche et tes chers yeux s'étonnent?
Va... Je souffre d'un mal si cruel et si beau
Et mon cœur interdit, bat d'un rythme nouveau
Depuis qu'il saigne à cause d'Elle et qu'il pardonne...

Elle a pour moi, quitté son humeur fanfaronne,
Sa couronne de pampre et son clinquant manteau,
Son fard de courtisane et ses bracelets faux,
Pour m'apparaître nue, en cette nuit d'automne...

Ainsi, sans plus d'atours ni de baisers menteurs
Mais dans la nudité chaste de son mystère,
Elle trace à mon cœur, un chemin de lumière...

Laisse la s'approcher et panser ma douleur :
Tant ne verront jamais en leur âme agrandie
Entrer la gravité sereine de la Vie... !

INTERMEZZO

Tant de douceur planait dans le soir de la chambre
Et nous étions tous deux si suavement las,
L'âme et le corps tendus vers un feu de décembre,
Que tu m'as dit en me serrant : « N'éclairons pas.. »

Bientôt la nuit a mis sa main lourde aux carreaux,
Le plafond s'est taché d'une rose empourprée,
Nos ombres, se mêlant, sur nous se sont penchées
Comme des sœurs, pour protéger notre repos...

Et nous goûtions, en parlant bas, cet heureux leurre
D'être loin des cités, des hommes et des jours,
Dans quelqu'île inconnue où ne sonne qu'une Heure
A regarder brûler l'encens de notre Amour...

Mais tu laissas plus fort ta tête contre moi,
Se blottir, et tes yeux éblouis du mirage,
Sous leurs cils frangés d'or enclore leur émoi
Que la flamme nimbait comme un beau paysage...

Alors, très doucement et tremblante d'oser,
Sur leur sommeil, ma lèvre a fait naître un baiser
Pour qu'il consacre ainsi l'extatique mensonge
Et que, sans le troubler, il passe dans ton songe...

CONFITEOR

Je n'ai pas le cœur assez grand, l'âme assez belle,
Je suis trop pauvre pour oser m'approcher d'elle.
Je ne sais pas les mots qu'il faut pour la servir.
Et son rêve est passé quand je crois le saisir.

Parfois, à l'heure auguste où le rythme des choses
Vient jeter son écho profond et se repose,
Un instant, dans mon être empli de son frisson,
Avant de s'élargir aux bras des horizons,
Je m'arrête et je sens le poids de son mystère
Peser sur mon épaule et peupler ma misère.
Il me semble la voir dans les loins infinis,
Déesse regagnant ses célestes parvis,
Se dérober dans l'or rutilant de ses voiles
En laissant sous ses pas, des floraisons d'étoiles.
Éperdu, je voudrais la suivre, comme on suit
Celle qui vous prit l'âme et qui toujours vous fuit.
Fols désirs ! Les chemins qui vers elle nous mènent,
Me sont fermés. Jamais sur moi ses yeux de reine
N'ont projeté leur flamme et je reste de ceux
Qui ne connaîtront pas le baiser lumineux
De sa lèvre, où la vie et la mort se confondent
Dans l'immatérielle éternité du monde...
C'est pourquoi, pèlerin sachant sa pauvreté,
Vagabond de la masse vile des cités,
Mais mendiant auprès des Forts qui la contemplent,
Je vais m'agenouiller sur le seuil de son temple,
Tandis que de mon cœur, j'ai chassé les vains bruits
Pour écouter chanter ses orgues dans ma nuit...

JEAN GYSELINX.

ANDRÉ PIRON

André Piron, en littérature Pierre Anner, est né à Namur le 16 août 1900. C'est lui qui pendant la guerre réunit chez lui et donna l'essor à ce groupe si sympathique de poètes, de peintres, d'écrivains, « Le Tremplin », dont la fière et noble devise était : Plus haut ! Plus loin ! de l'air ! du bleu ! des ailes, des ailes, des ailes !

André Piron n'a pas besoin de réclamer des ailes il en a, et de fortes et de puissantes ! Avocat de profession il s'adonne à la peinture et aux lettres. Ce don du peintre, on le retrouve dans ses vers pleins de lumière et d'ombre, d'un dessin pur et précis. Le « Tremplin » était d'ailleurs une pépinière de poètes de grand avenir et de grand talent. Nous avions déjà J. Gyselinx, voici maintenant Pierre Anner qui vient de bondir du tremplin en un saut splendide vers l'idéal.

Pierre Anner a publié des poésies et des articles dans de nombreux journaux et revues.

D'HEURE EN HEURE

Heureuses soyez-vous, heures, que j'ai connues,
Aux fronts levés vers la lumière et les parfums ;
Les neufs sœurs écoutaient chanter vos voix ténues !

Vous m'aviez couronné de myrtes, et les bruns
Satyres, arrêtés aux vols de vos pensées,
Après nous fulminaient dans la joie insensée.

Iacchos, fou lui-même, avait mis sa fureur
A tourmenter mes yeux et brûler ma poitrine,
Y versant la plus forte et la plus folle erreur.
Et j'ai crié ma joie en tonnerre aux collines
Et le vallon sonore exultait en tremblant :
Les arbres bruissaient en déchirant l'étang.

L'Univers, sous mon front, s'écrivait comme un chiffre,
Et je pensais vouloir et j'étais fier de tout !
Et je fus stupéfait en écoutant le doux
Étrange et douloureux chevrotement d'un fifre.

D'où venait cet appel des bonheurs écrasés?
Plainte du meurt de faim? cris des places publiques?
Ou quelqu'autre?... à quoi bon, sur un mètre lyrique,
Dire des mots trop vrais en vain paraphrasés?

A quoi bon? La musique inspirée insinue
En mes yeux le sommeil des fleurs noires, je sens
Naître un parfum nouveau qui fait, déliquescent,
Mouvoir dans ma pensée une foule inconnue.

Laissons notre coursier robuste s'endormir.
Pauvre bête ! Sais-tu ! Nous n'irons plus jaillir
Dans le vent les forêts les monts et les tempêtes :
Car l'heure qui survient veut de calmes conquêtes.

Eros accordera pour nos festins le luth,
Posera les jalons qui bornent le partage
Et mettra les chevaux en vente. Car le sage
Autour de sa maison cherche un rêve moins brut.

La coupe est d'or massif où bout la rutilance
D'une vieille liqueur, à boire en ce silence
Des soirs près du foyer que j'attire à mon tour.
Et jusques à la mort près de la seule amie,
Dont j'ai trouvé le cœur dans le mien quelque jour,
En pensant aux parents féconds et à l'amour
J'aspirerai l'air pur des bonnes accalmies.

FRAGILITÉ

Que le temps hurle à mort du fond de son empire ;
Que Zeus, porteur d'éclairs, s'inquiète à la voix
Mugissante du père effroyable aux abois ;
Que les vents aient rongé jusqu'aux montants, nos lyres ;
Que les vaisseaux crissant s'agrippent aux rochers ;
Que les mers aient léché jusques aux seuils des temples ;
Que les Alpes, tremblant quand le dieu les contemple
Sentent d'âpres sommets caves et creux, pencher.

O beauté ! au milieu de la sourde colère,
Seule, sur les débris des temples de raison,
Tu refleuris et ton baiser me désaltère :
Le destructeur aime toujours ta floraison,
Alors?... Qu'importe donc qu'il nous mène sous terre?

Il est des glaïeuls d'or aux rives et des ciels
D'où glissent les blancheurs aux rosiers sensuels,
Frôlant les nénuphars que le brouillard immerge.
Il est un cygne, encore, auprès des vignes-vierges.

Il est encor des soirs dont les parfums sont forts,
Et des bois où les chèvrefeuilles se déroulent ;
Des yeux irradiés, sources d'où l'âme coule
Auprès des corps noués sans regret de la mort.

Viens, enfant ; le vieux faune a le rire impudique.
Fuyons, viens à la berge, où nul ne nous verra,
Près du saule tordu de frissons magnétiques.

Nous entendrons les chants du fleuve. Tu riras
Car mon sein, sur ton front qu'orne notre victoire,
A senti l'infini, qui te couronnera,
Parcourir en rêvant ta chevelure noire.

IPHIGÉNIE

Les femmes des guerriers se poussent à l'envi
Pour bien dévisager l'altière victime.
Elle marche, ignorant et le fou qui la mime
Et, sur ses pas égaux, le dieu qu'elle a ravi.

Son large front et ses grands yeux restent les maîtres,
Mais son corps sous le voile a frissonné parfois ;
Pourtant le soir est chaud : et tout doucement choit
Le peu de vent où les mâtures se dépêtrent.

Elle va. Elle perd de vue et les vaisseaux
Et l'autel que les dieux et les hommes préparent.
Elle est au loin. Le ciel et le roc. Les cithares
N'étendent plus leur chant sur son rêve en morceaux.

La nuit vole brûlante et l'horizon se ferme.
Le rocher menaçant grandit... un craquement,
Un cri dur, violent, brutal meurt. Brusquement
C'est le départ de l'esprit libre vers le terme.

Son regard va flotter parmi les lames claires
Et recule avec elles, loin : rien de la terre ;
Car serein désormais, parce que dans l'oubli
Doucement fantaisiste et plus chantant qu'une ode
Son cœur que la mortelle obéissance érode
Débarque en Argolide... et sa bouche sourit.

André Piron.

RODOLPHE RICHIR

Né à Jumet (les Charleroi), de parents ouvriers, Rodolphe Richir compte parmi les plus jeunes poètes belges puisqu'il est né en 1906. *Le jeune âge n'exclut pas la fécondité car Rodolphe Richir, auteur* du Pays Noir, *qu'il publia en* 1924, *vient de terminer un recueil intitulé* Feu d'Artifice *d'où est extrait le poème qu'on va lire. Il écrit, maintenant, en collaboration avec R. Leclercq,* Tu seras Instituteur, *scènes de la vie d'étudiant et d'instituteur.*

Ce jeune poète a subi profondément l'influence du poète des Serres Chaudes *et des* Douze Chansons (*Maeterlinck*). *On retrouve là les phrases oubliées, les chansons mortes, l'ombre mouvante des donjons, le son des cloches dans la brume, les complaintes nostalgiques.*

LES QUATRE CLOCHES

D'un couvent abandonné quatre cloches sonnent
Au fond de la forêt où l'orage mugit.
Et pendant qu'il tonne
Les cloches résonnent
Dans l'air qui gémit.

Quatre spectres tirent les cordes
Des cloches en discorde.
Ils semblent s'en vouloir à mort,
Ces fantômes. Et ils se tordent
Au bout de leur corde.

La voix des bronzes dans un désaccord
Immense monte et tinte,
Parfois crie en une effroyable quinte,
Parfois s'étend lente comme une plainte.

L'orage mugit
Et pendant qu'il tonne
Les cloches résonnent
Dans l'air qui gémit.

Quatre spectres se tordent
Au bout des cordes.

Mais le souffle se perd de leur poitrine d'ombre ;
Des râles s'échappent sans nombre
Du vieux clocher branlant.

Trois des fantômes s'affaissent sur leur banc.
Ils semblent abattus...
Un seul ne s'est pas tu,
Et sa cloche sonne,
Légère résonne :

« C'est, dit-elle, l'Enfance qui me fait vibrer.
Je vais égayer
Les cœurs et les âmes.
Je suis le bonheur ;
Je sonne l'ardeur,
Et ma voix acclame
Celui qui est né.
Mon corps est de flamme
Tant il est léger »
Malheur ! la corde casse...
Et ce spectre tout d'aurore habillé
Que le Destin terrasse
S'écroule, et sa surprise fait pitié.

Un autre drapé dans un manteau rose
Se lève alors joyeusement ;
Sous sa cloche d'un pied ferme il se pose
Et se redresse provoquant.

Il sonne !
Il sonne !

Sa cloche dit :
« Vive la Jeunesse
Qui chante et qui rit !
Allons, c'est l'ivresse ;
L'amour est béni !
Baisers et caresses
Cela me suffit !
Vive la Jeunesse
Qui chante et qui rit ! »

Mais le bronze se fêle
Et ses morceaux s'abattent sur le sol.
Le spectre sent, sur son front, l'aile
De l'effroi passer. Les mains à son col,
Gémissant, hurlant, hagard, il chancèle...
Et tombe.

Deux sont encore assis muets comme des tombes.

Enfin celui vêtu de blanc se lève
Et se pend à la corde lentement ;
Sa cloche sonne gravement
Comme dans un douloureux rêve :

« Je suis, dit-elle, la profonde voix
De la vieillesse qui connaît le monde,
Ses vilenies, ses gestes immondes.
Le bras qui me tire a porté sa croix...
Ah ! Jeunesse vous êtes abattue !
Pardonnez-moi si je vous maudissais
Tantôt ! Votre chanson me meurtrissait.
Le cœur....
Enfance aussi, pardonnez-moi !
Votre chanson s'est tue...
Vous avez porté votre croix ! »
Et le fantôme blanc,
Sans force, exténué, s'écroule sur son banc.

Le quatrième alors se dresse en ricanant :
« A mon tour maintenant ! »
— On dirait que vont s'abattre les murs branlants
Dans les roulements sourds du tonnerre qui gronde —
Ce fantôme est caché dans un manteau de deuil
Immense, capable de couvrir tout un monde.
Il étend son bras de squelette hideux
Vers la cloche et dit slmplement : « Je veux ! »

La cloche bourdonne
Dans l'air qui résonne
Mais le son est lourd,
Les battements sourds
Car cette cloche est un cercueil
Et un crâne humain lui sert de battant...

Ecoute-la frémir lugubrement
Dans l'orage, dans le vent
Inlassablement...
La mort !
La mort !

RODOLPHE RICHIR.

ANDRÉ RIVELLE

Poète et auteur dramatique, André Rivelle est né à Horion-Hozemont, près de Liége, en 1882. *Dès qu'il eut terminé ses humanités, il se sentit attiré par la littérature. Malgré des revers douloureux, il étudia et travailla dans le silence. Alors ce fut une floraison de pièces de théâtre toutes marquées d'un indéniable et charmant talent.* Une Dette, L'Engrenage, Le Carrefour, La Muse, Le Furet, La Forestière, Le Manoir, La Diane. *Il vient de terminer* La Nouvelle Aurore, *pièce en trois actes, en vers qui sera représentée incessamment. Il est en outre l'auteur d'un recueil de poèmes de guerre,* L'Épopée. *Il va bientôt faire paraître* Les Gerbes *et* Sur l'Ardente Route.

Chez André Rivelle le poète et l'auteur dramatique sont inséparables. Si dans son théâtre afflue une poésie de la plus haute source, ses vers sont empreints de la fougue et du brio de l'homme de théâtre, d'une telle fougue et d'un tel brio qu'on songe bien souvent à Edmond Rostand.

André Rivelle a donné de nombreuses conférences littéraires pour la diffusion des auteurs français et des écrivains belges d'expression française.

LA FORGE

La forge était ouverte et les fourneaux flambaient.
Des hommes, les bras nus aux veines jaillissantes,
Soulevaient des marteaux de leurs poignes puissantes,
Marteaux qui, sur le fer, pesamment retombaient.

On eut dit des Titans. Les torses se bombaient
Dans l'étincellement de lueurs bondissantes,
Et les morceaux de fer, masses incandescentes,
Sous l'effort répété lentement se courbaient.

Artiste, fais comme eux ! Fais jaillir l'étincelle !
Sur l'enclume, ardemment, forge, courbe, martèle
Ta pensée enflammée et ton cœur embrasé.

Ta forge est ton esprit, ton désir est l'enclume,
Le marteau, ton talent. — Dis-nous, qu'as-tu brasé?
Quelle œuvre as-tu forgée au feu qui te consume?

LA LÉGENDE

« Oh ! dites-nous, grand'mère, un conte d'autrefois !
« Vous les dites si bien, d'une si douce voix !... »
Le cercle s'est formé, pour écouter l'aïeule,
Près de l'âtre assoupi jetant sa clarté veule.



— Il était autrefois, au sommet d'un roc nu,
Un étrange manoir sinistrement connu.
Jamais personne encore, habitant la contrée,
N'avait, de ce manoir, osé franchir l'entrée.
Le voyageur, perdu le jour aux alentours,
Frissonnait en passant dans l'ombre de ses tours ;
La nuit on entendait des plaintes déchirantes,
Des râles s'exhaler de lèvres expirantes,
Et quiconque voyait le sinistre manoir
Profiler dans le ciel son donjon triste et noir
Se signait, car l'horreur suintait de ses murailles.,
Quelque affreux souterrain, creusé dans ses entrailles,
Devait certainement aboutir aux enfers.
Et la nuit les captifs, retenus en leurs fers,
Sans doute des damnés recevaient la visite.
— Aride était le roc ; le lierre parasite
N'avait pas tapissé la paroi de granit,
Ne voulant pas qu'un jour des chansons dans un nid
Bénissassent les murs où le crime était maître
Et dans lesquels on ne voyait nulle fenêtre,
Le soleil n'entrant pas dans un château maudit.



Or, un soir, il advint — si j'en crois ce qu'on dit —
Qu'un jeune cavalier de preste et belle mine,
Drapé d'un manteau vert à doublure d'hermine,
Superbement coiffé d'un feutre, supportant
Fièrement à l'arrière un panache éclatant,
La main fine tenant le pommeau d'une épée
Qu'on devinait experte et fortement trempée,
Descendit de cheval au village voisin.
Vite, on l'interrogea. — Quel était son dessein?
Et la surprise alors fit place à l'épouvante
Quand il eut déclaré que son âme, fervente
A réprimer le mal, lui faisait un devoir
De sauver les captifs tombés sous le pouvoir
De l'infâme démon, maître du château sombre.
Comment donc pourrait-il atteindre sans encombre
La porte verrouillée? Et même, en supposant
Que l'ayant vu venir, le veilleur — méprisant

Cet assaut — lui permit d'approcher de la porte,
Comment donc pourrait-il, tout seul, sans nulle escorte,
S'emparer du château que l'on dit bien gardé?
Folie en vérité!... Mais son regard dardé
Cloue aux lèvres les mots que la crainte fermente
Et qu'une lâcheté d'ordinaire alimente.
Il se rit du danger ne voyant que le but.
Le danger, qu'est-ce donc? si ce n'est l'attribut
D'un bel acte à poser et qui, dans la victoire,
Rend celle-ci meilleure et la fait plus notoire.

Il impose d'un mot, le silence et soudain
D'une voix qui se fait très douce, sans dédain
Pour la peur qui laissa le crime se commettre,
Par chacun il s'efforce alors de faire admettre
Que pour rendre la paix au pays, dès ce soir,
Il importe, à tout prix, d'abattre ce manoir.
Mais, hélas! c'est en vain. — La crainte s'est accrue.
L'inutile démence à tous est apparue.

Seul, poursuivant son rêve, il a gardé sa foi.
Il veut parler encore. Un long frisson d'effroi
Passe sur l'auditoire apeuré qui s'écoule...
Seul alors méprisant les craintes de la foule,
Étouffant en son cœur le doute — noir levain —
Qui rend l'effort stérile et le courage vain,
Opposant aux sifflets décevants du sarcasme
L'ardent claironnement d'un noble enthousiasme,
Sans imbécile orgueil, même sans vanité,
Gardant au fond des yeux cette sérénité
Qui multiplie encor la force et le courage,
Sans plus se soucier des jaloux qui font rage,
Sans se préoccuper de l'insuccès prédit,
Le cavalier, tout seul, monte au château maudit!...

***

Oui! c'est bien le démon que ce manoir abrite!
Le roc, qui semblait dur, à tout instant s'effrite
Sous les pieds du jeune homme; et dans le ciel, là-bas,
Un nuage effrayant qu'on ne soupçonnait pas.
Précipite sa course et brusquement éclate...
Un moment le donjon apparaît écarlate.
Il semble que soudain tout le sang répandu
Ait giclé sur ses murs. — Dans un effort ardu,

Sans se préoccuper de l'orage qui gronde
Et qui, — l'éclair éteint — rend la nuit plus profonde,
Luttant contre l'averse et la foudre et le vent,
Bravant les éléments bravant le roc, bravant
Tous les dangers semés sous ses pas, impassible,
Le jeune homme, encerclé dans l'horreur indicible
De tous les éléments que le démon soumet,
Monte, monte toujours et va vers le sommet !

***

Mais il arrive, enfin ! Et, sans reprendre haleine,
Il se rue aussitôt sur la porte de chêne.
O prodige, grand Dieu ! L'effort est superflu.
La porte du manoir, au bois tout vermoulu,
S'abat avec fracas... La cour est là, déserte.
Personne ne l'a vu ni n'a donné l'alerte.
C'est un piège, peut-être !... Il a l'épée au poing.
Il traverse une salle... Un éclair vient à point
Lui montrer qu'il est seul. — Pas un cri ; rien ne bouge.
Tout est silencieux dans le vieux château rouge.
Et l'orage épuisé meurt dans l'éloignement...

Il va de salle en salle et croit à tout moment
Voir surgir, effrayant, Belzébuth en personne.
Seul le bruit de ses pas sous la voûte résonne ;
Rien ! Rien ! Rien n'est vivant dans le château maudit !...
Soudain il tend l'oreille !... Un souffle s'entendit
Là, tout près ; il écoute... Et faible, comme un râle,
Une plainte à nouveau s'élève... Un rayon pâle
D'une lune hésitante a conduit ses regards...
Alors il aperçoit, suppliants et hagards,
Des yeux braqués sur lui... Prudemment, il approche...
A des anneaux, scellés à même dans la roche,
Un couple est attaché ; tous deux jeunes et beaux.
La vie, en leurs yeux seuls, pareils à des flambeaux,
Se manifeste encore... Oh ! vite, il les délivre...
Il faut sortir de ce cachot !... Ils doivent vivre !
Qui les tint enchaînés?... Des deux interrogés,
L'homme seul répondit : « Hélas ! les préjugés,
« La crainte de l'Effort, l'Ignorance qui tue,
« Et le mercantilisme où l'Homme s'évertue !
« Impitoyablement nous étions condamnés,
« Dans l'oubli d'un cachot, à mourir enchaînés.
« Mais le désir d'un cœur généreux qui s'oublie,

« Votre foi qu'on surnomme Orgueil ou bien Folie,
« En ce jour, ont brisé nos chaînes pour jamais.
« Inconnu, grâce à vous, nous vivrons désormais ! »

Et celui qui parlait avec tant d'assurance
Présentant sa compagne, ajouta : « l'*Espérance.* »

« Mais vous, interrogea le cavalier féal,
« Vous, qui donc êtes-vous? » — « Moi je suis L'*Idéal. !...* »

***

— « Toi, grand'mère, dis-nous quel est, du conte triste,
« Le Héros inconnu? »
— « Mes enfants, c'est l'*Artiste !* »

André Rivelle.

JUSTIN SAUVENIER

Né à Barchon-lez-Liége en 1898, *Justin Sauvenier est aujourd'hui professeur de français à Anvers. Il a publié en* 1922 *les* Ailes Divines *et en* 1924 Miroir d'une Ame, *recueils de poèmes d'une inspiration pleine d'élévation, qui reçurent de la critique l'accueil le plus favorable. Il prépare en ce moment un roman :* Apôtre Tenté ! *et bientôt nous aurons de lui un nouveau recueil de poèmes :* Glanes d'Or.

On a loué avec raison chez Justin Sauvenier l'ingénuité d'une sensibilité fraîche et souriante. Justin Sauvenier certes connaît l'angoisse, la tristesse, l'inquiétude car, dans ses vers, parfois, au milieu d'un chant de joie, le sourire se crispe et fait place aux larmes.

Justin Sauvenier a collaboré aux principaux journaux belges, c'est un des jeunes poètes sur lesquels on peut fonder les meilleures espérances.

LA CHAIR

J'aime la chair, kaolin tendre
Où le sang flue en filets bleus
Car si le corps retombe en cendres,
Il est d'abord l'amour des yeux !

Quand un vent taquin, ce complice
De mes regards divinateurs,
Trace des plis révélateurs,
Je prends plaisir à sa malice !

Parmi les bijoux périssables,
Rien ne vaut un corps étendu
Dans l'écrin lumineux du sable :
Ivoire ouvré sur l'or fondu !

A MON ENFANT

Odorante tiédeur de la terre en gésine,
Serpentin lumineux enlaçant la colline,
Éclatement soudain des muguets dans les bois,
Semailles de chansons pour fleurir dans un mois,
Vous inondez mon être, ô printaniers augures
D'un espoir aussi frais que l'aiguail aux boutures !
Surprise d'un matin où tout change et s'éclaire
Au grand feu neuf et crépitant du dieu solaire !
Le fleuve devient lac ; les barques, des oiseaux
Et le ciel, une ombrelle aux reflets de cristaux.
Mais si je mêle au bond de ces forces nouvelles
L'itératif élan de mes désirs rebelles,
C'est que je vois déjà mon divin roitelet
Frôler d'un vol léger les prés en serpolet !
Pour toi, mon angelot, j'eus des craintes mortelles,
Et l'hiver menaçant ton berceau de son aile
Agressive et jalouse, en vautour de la Mort,
Avait troué ma chair de ses crocs à ressort.
Hossanna ! Le printemps danse parmi les roses
Et mon âme s'égare et se métamorphose !
Autrefois, le retour des ailés migrateurs
Piquant au ciel uni mille pois de senteur

Me conduisait auprès des fraîches jeunes filles
Qui s'en vont, les bras nus, rêver sous les charmilles
Ce pendant qu'un zéphir, souffle des romarins
Parfumait leurs cheveux et leur robe en satin!
Mais, dès ce jour, mon vrai plaisir, ma chère enfant,
C'est de te voir courir parmi les lilas blancs,
Et d'inventer pour toi des jeux sur la pelouse
Et voir ton petit corps se rouler dans la mousse!

VOYAGE ILLUSOIRE

Dans la brume où grésille une frileuse étoile,
J'ai brisé d'un coup sec l'amarre du Vaisseau
Qui languissait au port dans les fétides eaux
Et vers les îlots d'or, j'oriente mes voiles!

Déjà, Coursier marin, il s'ébroue en l'écume
Qu'il fait gicler de l'océan par son galop!
— Collier de diamants autour de son garrot. —
Bonheur de fuir les quais tout gluants de bitume.

La lumière à cette heure en onduleux mirages
Répand comme un semeur des rubis éclatants
Car l'horizon oriental, rouge barrage!
Recule et fuit devant mon Rêve omnipotent.

Mais j'atteindrai l'Eldorado que veut mon âme,
Je suis un déserteur de la Réalité;
Dans la Terre de gloire et de félicité,
Je planterai, d'un geste fier, mon oriflamme!

Mon île élue aura des matins embaumés
Par l'ample floraison de divins aromates,
Des couchants habillés de toges écarlates
Et des heures d'oubli pour mes tourments calmés...

PAMPRES VERTS

Là-bas, dans ce verger peuplé de vieux tilleuls,
Je nous ai vus tous deux dans un âge lointain
Attendre dans le coin préféré des aïeuls
Le retour des petits, absents dès le matin !

Tu connais ce verger qui pare la colline
Comme un grand chapeau vert avec des fleurs autour,
Où le frelon courtise une guêpe mutine
Où l'herbe cache aux yeux des agapes d'amour !

Nous entendrons, heureux, l'écho de leurs voix claires
Les gamins taquinant leurs ânes, bêtes saintes ;
Nous verrons poindre au loin les blondes têtes ceintes
De pavots de bluets, d'églantines solaires !

Les fillettes debout sur des chars enfantins
Guideront leurs coursiers, deux fines chèvres blanches ;
Dans la sente en détour, les grelots argentins
Surprendront les oiseaux jouant parmi les branches !

Dès leur venue au faîte, ils noueront leurs mains
En une ronde folle encerclant notre couple,
Et leurs ébats finis, comme des pampres souples,
Ils nous reverdiront, paisible cep humain !

JUSTIN SAUVENIER.

GERMAINE DE SMET

Mlle Germaine de Smet qui signa souvent du pseudonyme de Miguel Gérard est née à Ledeberg-Gand. Elle fut pendant la guerre infirmière bénévole à la « British Red Cross Society ». Actuellement présidente de la Section d'Art Dramatique du Cercle Artistique et Littéraire de Gand, Mlle Germaine de Smet a donné au théâtre de nombreuses pièces et, en particulier, le Rêve de Cadet Roussel, *qui reçut de la critique belge un accueil enthousiaste. Elle a publié de nombreux volumes de poèmes.*

Mlle de Smet laisse dans ses vers s'épandre sa riche et sincère sensibilité; elle songe aux rêves d'autrefois, aux choses mortes, aux vieilles légendes. Par une véritable magie, elle nous emmène aux pays dont nous portons sans cesse la nostalgie au plus profond du cœur.

Mlle de Smet a donné également de nombreuses et brillantes conférences où elle se fit remarquer par l'acuité de son sens critique.

LES CYGNES

Les cygnes vont, semant des plumes,
Ici, là, partout sur l'étang.
Des rêves sortent de la brume
Au cours léger des matins blancs.

Ici, là, partout sur l'étang,
Fiers d'eux-mêmes les cygnes passent.
Au cours léger des matins blancs
Des rêves naissent et s'effacent.

Fiers d'eux-mêmes, les cygnes passent
Beaux comme des âmes d'élus,
Des rêves naissent et s'effacent,
Des rêves qu'on ne vivra plus.

Beaux comme des âmes d'élus,
Les cygnes dorment sur l'eau claire.
Les rêves qu'ou ne vivra plus
Les pétales jonchent la terre !

Les cygnes dorment sur l'eau claire ;
Ils vont mourir ayant chanté.
Les pétales jonchent la terre
Les rêves fuient vers la clarté.

Ils vont mourir, ayant chanté ;
Ils sont partis sans amertume.
Les rêves fuient vers la clarté ;
Les cygnes vont laissant des plumes !

VISION

Je la vois petite, assise au coin du feu.
Il fait très bon, très clair, la porte épaisse est close
Comme pour empêcher le bonheur — menu dieu —
De Déserter. Elle est brune, sa robe est rose,
Elle a de très grands yeux où passe par moments,
Un rêve qui fait peur comme un pressentiment.

Elle chante en riant sur de vagues images,
Elle est la grande sœur un peu grave déjà,
Racontant le vieux livre au hasard doux des pages
A la petite sœur qui ne comprend pas.
La poupée qu'elle tient n'est jamais sa poupée;
Elle pleure les fleurs et les herbes coupées...

Elle a peur de demain et grandir lui plaît peu.
Le monde et son bonheur ne font qu'un dans la chambre
Où gisent ses jouets, et où, gaîment, le feu,
Promène ses rayons couleur d'aurore et d'ambre,
Le chien très calmement dort à ses pieds et rêve.
Dehors, la mer câline, en chantant, bat la grève...

C'est l'instant, où, le soir revient avec la paix
Et rôde aux jardins nus que l'hiver long attriste.
Elle ignore le mal et déteste le laid ;
Pour elle un seul chemin, le droit, le haut, existe...
Bien que mignonne et douce avec de grands yeux bleus,
Elle aime ce qu'elle aime et veut ce qu'elle veut...

Ce soir, je la vois vieille, elle a des cheveux blancs
La vie, comme une mer, sépare ses deux âges.
Elle a bercé parfois, entre ses bras tremblants,
Des enfants... pas les siens... partis vers d'autres plages.
Elle ne chante plus s'étant cassé la voix,
La maison, autour d'elle est vide comme un bois...

Le feu seul est le même et flamboie et crépite.
Avec la joie d'antan, tout rouge, il éblouit...
Le vent sanglote. Au loin les courlis passent vite,
Cependant que le cœur isolé s'enfouit
Dans sa solitude, et que, pensivement, l'heure,
Sonne comme autrefois dans l'austère demeure...

Je la vois se lever, distraite par le chien...
En bas on a marché... La maison n'est point vide !
J'ai rêvé... J'ai rêvé, mon Dieu, ce n'est donc rien !
Elle est jeune toujours... elle n'a point de rides —
Elle est forte et encor peut vouloir et lutter
Et créer et jouir et sourire et chanter?

Le miroir me renvoie une sereine image,
La sienne. Elle est debout et ses cheveux coupés
Font comme une auréole autour de son visage.
Je rejette aux là-bas, les temps anticipés
Où les chagrins viendront, où, le vent, comme une âme,
Sanglotera dans l'âtre incolore et sans flamme.

GERMAINE DE SMET.

CANADA

NERÉE BEAUCHEMIN

Né en 1850, *à Yamachiche, d'une rude lignée de colons dont l'ancêtre venait du pays de Saintonge, Nerée Beauchemin est un des doyens de la poésie canadienne. D'inspiration robuste et de forme solide, son œuvre tout entière exhale un lointain parfum de terroir français, car ce barde terrien qui n'a sans doute connu la « Doulce France » que par les naïfs récits de quelque aïeule, le soir à la veillée, s'y trouve relié puissamment par toutes les fibres profondes de son être. Il est l'auteur d'un important recueil,* Les Floraisons Matutinales, *justement remarqué par Albert Sorel.*

LA MER

Loin des grands rochers noirs que baise la marée,
La mer calme, la mer au murmure endormeur,
Au large, tout là-bas, lente s'est retirée,
Et son sanglot d'amour dans l'air du soir se meurt.

La mer fauve, la mer vierge, la mer sauvage,
Au profond de son lit de nacre inviolé
Redescend, pour dormir, loin, bien loin du rivage,
Sous le seul regard pur du doux ciel étoilé.

La mer aime le ciel : c'est pour mieux lui redire,
A l'écart, en secret, son immense tourment,
Que la fauve amoureuse, au large se retire,
Dans son lit de corail, d'ambre et de diamant.

Et la brise n'apporte à la terre jalouse,
Qu'un souffle chuchoteur, vague, délicieux :
L'âme des océans frémit comme une épouse
Sous le chaste baiser des impassibles cieux.

LA CLOCHE DE LOUISBOURG

Cette vieille cloche d'église
Qu'une gloire en larmes encor
Blasonne, brode et fleurdelise,
Rutile à nos yeux comme l'or.

On lit le nom de la marraine,
En traits fleuronnés, sur l'airain,
Un nom de sainte, un nom de reine,
Et puis le prénom du parrain.

C'est une pieuse relique :
On peut la baiser à genoux;
Elle est française et catholique
Comme les cloches de chez nous.

Jadis, ses pures sonneries
Ont mené les processions,
Les cortèges, les théories
Des premières communions.

Bien des fois, pendant la nuitée,
Par les grands coups de vent d'avril,
Elle a signalé la jetée
Aux pauvres pêcheurs en péril.

A présent, le soir, sur les vagues,
Quelque marin qui rôde là,
Croit ouïr des carillons vagues
Tinter l'*Ave maris Stella.*

Elle fut bénite. Elle est ointe.
Souvent, dans l'antique beffroi,
Aux Fêtes-Dieu, sa voix s'est jointe
Au canon des vaisseaux du Roy.

Les boulets l'ont égratignée,
Mais ces balafres et ces chocs
L'ont à jamais damasquinée
Comme l'acier des vieux estocs.

Oh ! c'était le cœur de la France
Qui battait, à grands coups, alors,
Dans la triomphante cadence
Du grave bronze aux longs accords.

O cloche ! c'est l'écho sonore
Des sombres âges glorieux,
Qui soupire et sanglote encore
Dans ton silence harmonieux.

En nos cœurs, tes branles magiques,
Dolents et rêveurs, font vibrer
Des souvenances nostalgiques.
Douces à nous faire pleurer.

LES CORBEAUX

Les noirs corbeaux au noir plumage,
Que chassa le vent automnal,
Revenus de leur long voyage,
Croassent dans le ciel vernal.

Les taillis, les buissons moroses
Attendent leurs joyeux oiseaux;
Mais au lieu des gais virtuoses,
Arrivent premiers les corbeaux.

Pour charmer le bois qui s'ennuie,
Ces dilettantes sans rival,
Ce soir, par la neige et la pluie,
Donneront un grand festival.

Les rêveurs, dont l'extase est brève,
Attendent des vols d'oiseaux d'or;
Mais, au lieu des oiseaux du rêve,
Arrive le sombre condor.

Mars pleure avant de nous sourire.
La grêle tombe en plein été.
L'homme, né pour les deuils, soupire
Et pleure avant d'avoir chanté.

NERÉE BEAUCHEMIN.

AVILA DE BELLEVAL

Né en 1880 *à Contrecœur, province de Québec, d'une vieille famille canadienne-française fondée au XVIIe siècle par un officier du régiment Carignan-Salière, Avila de Belleval qui est un des lettrés les plus finement érudits du Canada, a composé de nombreux poèmes allégoriques ou didactiques pleins d'une spirituelle et discrète bonne humeur. Il compte parmi les membres fondateurs de la Société des Poètes Canadiens Français dont il fut récemment le Président.*

SUR UN VIEUX MANUSCRIT DE FAMILLE

Ce jaune parchemin de flanc d'agneau mort-né
Qui prouve ses quartiers à son odeur de rance,
C'est le brevet jadis par Philippe de France
A sieur Jacques Fournier de Belleval donné.

Et tel il m'est échu, grandement écorné,
Car lui manquent la date de sa délivrance
Et les seings et les sceaux parafés à outrance
Des maîtres des forêts dont il dut être orné.

Qui donc en déchira cette vaine bordure?
Une arrière grand'mère, un soir que la froidure
Dans sa chaumine entrait par un joint mal vêtu?

Qu'importe, ô mon auteur, s'il nous dit d'âge en âge
Qu'un prince put fier à ton humble vertu
La garde des sous-bois de son noble apanage !...

A UN JEUNE POÈTE

Après la lecture d'un essai
sur Pierre de Ronsard.

Ne rimez pas, mon cher « Lessard »,
De complainte à la Jean-qui-pleure :
Pas une larme, ô gué ! ne fleure
Comme le rire de Ronsard.

Le couplet vif, un brin poissard,
Souvent nous fait oublier l'heure ;
Et telle âme devint meilleure
D'un air lancé par un hussard.

Vous pouvez récrire en musique
Les vers de notre geste épique
Et tous nos autres où l'on rit...

Mais, chantant, soyez le poète
De l'héroïsme et de l'esprit,
Puisque la vie est veule et bête.

AU POÈTE JEAN CHARBONNEAU

Lauréat du Prix DAVID
pour son livre L'Ombre dans le Miroir.

Ainsi l'ombre dans le miroir
N'était qu'une feuille indiscrète
De l'humble rameau qu'on apprête,
A chaque automne, en ce terroir,
Pour couronner la tête
D'un poète...

Car dans la glace au tain vermeil
Ne brille plus rien d'illusoire ;
Mais deux beaux corps d'un blanc d'ivoire
S'y mirent nus sous le soleil :
Une pure Victoire
Et la Gloire !...

POUR L'AMI DÉFUNT

A Moyse Raymond, Chanteur quebecois.

Le poignard de l'angine a déchiré ton cœur,
Vieil ami qui m'aimas ainsi qu'on aime un frère...
De ce que je disais tu criais le contraire,
Dans nos joutes de mots restant toujours vainqueur...

Des doux fruits de ce monde ayant bu la liqueur
Comme un faible mortel heureux et débonnaire,
Par contre, tu souffris plus qu'un homme ordinaire
Les lourds malheurs du corps en narguant la douleur.

Mais nous le connaissons le secret de ton calme
Et pourquoi ton martyre a mérité la palme :
Tu gardas jusqu'au bout ton fier espoir en Dieu.

Et pour que ma chanson à ta voix s'égalise,
Toi qui, chantant si bien, chantais mieux au saint lieu,
Je te promets d'entrer plus souvent dans l'église.

AVILA DE BELLEVAL.

GERMAIN BEAULIEU

Collaborateur de tous les grands journaux du Canada Français, Germain Beaulieu est né à Rivière-Blanche, Comté de Matane, le 30 avril 1870. Après une jeunesse studieuse et courageuse où plus d'une fois il eut à lutter contre l'adversité, il embrassa la carrière juridique et partagea ses loisirs entre le droit, la politique et la poésie. Apôtre de l'enseignement gratuit obligatoire et de l'uniformité de la formation scolaire dans son pays, il a écrit de très beaux poèmes où s'exhalent en accents tantôt délicats et tantôt amers les espoirs désabusés d'une haute et sensible nature.

L'ADIEU

L'adieu, c'est la promesse ultime
De ne plus jamais se revoir ;
C'est le dernier pas vers la cime,
Le dernier plongeon dans l'abîme,
Le dernier cri de désespoir.

C'est la romance sans parole,
Le *dies irae* de l'amour ;
C'est la dernière aile qui frôle
Une languissante corolle
Qui n'a plus à vivre qu'un jour.

L'adieu, c'est le mot téméraire
Lancé, brusquement, malgré nous,
Qui monte d'une âme trop fière
Pour murmurer une prière
Ou pour supplier à genoux.

C'est le dénouement d'une crise,
Un bruit de sanglot étouffé
Qui va se perdre dans la brise...
Et c'est la harpe qui se brise
Sur un accord inachevé.

IL LE FAUT

Nous revoir? à quoi bon? Un long mois a passé
Depuis le soir mauvais où, sans même nous dire
L'adieu qui crispe au masque un glacial sourire,
Nous nous sommes quittés, vous, morne, et moi, brisé
Nous revoir? à quoi bon? Un long mois s'est passé!

Vous revoir? à quoi bon? Je commence à me faire
De ne plus vous sentir dans l'étroite atmosphère
Que n'ensoleille plus la femme que j'aimais.
C'est la nuit ; c'est le temps du silence et du rêve ;
Et c'est le temps de regarder en soi, sans trêve,
Des traits qu'on a juré de ne revoir jamais.

Me revoir? à quoi bon? si votre cœur ignore
Le martellement bref d'un sang surexcité ;
Ce qui domine en vous, c'est votre vanité :
Vous voulez asservir l'homme qui vous adore...
Me revoir? à quoi bon, si votre cœur m'ignore.

Dans le fourmillement de ceux que le destin
Mène d'un pas brutal vers un but incertain,
L'un et l'autre, rivés au même bout de chaîne,
Nous avons quelque temps cheminé... Le lien
S'est rompu : Votre sort vous pousse loin du mien.
Il le faut : quittons-nous sans amour ... et sans haine.

FEU DE PAILLE

J'ai toujours adoré ce jeu,
Enfant, de ramasser des herbes,
D'en faire d'imposantes gerbes,
Et, la nuit, d'y mettre le feu.

Je ressentais dans tout mon être
Une orgueilleuse volupté
A voir, devant cette clarté,
Fuir l'ombre qui venait de naître.

Pendant que les flammes tordaient
Les pauvres plantes desséchées,
Que les flammèches, arrachées
Par la brise folle, montaient.

Je regardais, là, sans frayeur,
Se profilant sur le ciel sombre,
Grandir immensément mon ombre,
Noire sur la fauve lueur.

Auprès de ce grand feu de paille,
Je paraissais un homme, enfin ;
Et pour grandir l'ombre sans fin,
Je haussais ma petite taille.

Et, fiévreusement, dans ma tête,
— Étincelles qu'un vent brutal
Transporte loin du feu natal —
Déjà, les projets de conquête

Tourbillonnaient !... Mais brusquement
Par un souffle trop fort atteinte,
La flamme, hélas ! s'était éteinte
Après un éblouissement.

Quelques flammèches incertaines
Montaient encore, astres mouvants,
Se perdre sur l'aile des vents
Parmi les étoiles lointaines ;

Puis, plus rien. Rien qu'obscurité
Triomphante, en spectres féconde,
S'étendant partout à la ronde
Sous mon regard épouvanté...

Et, maintenant que les années,
Roulant au hasard du destin,
Ont fait tomber sur mon chemin
Tant de fleurs trop vite fanées,

Triste, je songe que souvent
J'accumule, ainsi que des herbes,
Dans mes jours, des rêves superbes
Pour les brûler, comme un enfant...

GERMAIN BEAULIEU.

W. A. BAKER

W.-A. Baker est né à Beauharnois, province de Québec, le 21 *juin* 1870. *Passionné de poésie et de belles lettres françaises, il a produit au cours d'une laborieuse carrière de nombreuses œuvres en prose ou en vers où se reflètent la vigueur et la sincérité d'un noble, solide et bon poète. Sous les auspices de l'Ecole Littéraire de Montréal à laquelle il appartient, W.-A. Baker a publié de* 1911 *à* 1924 *:* Proses et Pensées, *ouvrage critique sur Gœthe et Pascal, et quatre volumes de poèmes :* Rêveries, Nouvelles Rêveries, Les Disques d'Airain, Les Aubes sur les Cimes.

CHASSEURS ALPINS

France, éternel foyer de liberté, de foi,
Nous saluons tes fils, héros dignes de toi,
Nous, les fiers descendants de la phalange épique
Qui jeta sur nos bords ta semence artistique.

La force n'a qu'un jour, le droit à l'avenir,
Les tyrans ont toujours vu les hommes s'unir ;
Les légions d'esprit nourris sous ta lumière
T'offrent aussi leurs bras, leurs vœux et leur prière.

Terre de Domrémy, bondissant sous l'échec,
Tes preux ont répété le grand miracle grec ;
De la Marne à Verdun l'épisode sublime
De la valeur hellène a dépassé la cime.

« Diable bleu », devant toi je sens monter mes pleurs,
L'oriflamme sacré te nimbe à ses couleurs ;
Sous ton pourpoint bleu luit l'humble douceur du cygne
Et forme avec ton sang le tricolore insigne.

Le poing de Kant s'ébrèche au mot cornélien,
Il frémit sous l'assaut du croisé byrolien,
Autour de ton drapeau s'est rallié le monde,
Et sous ses plis combat notre race féconde.

VISION MYSTIQUE

Le reflet de la lune au bord de l'onde claire
Paraît comme une hostie au fond d'un sanctuaire ;
L'astre épand ses rayons comme un moelleux satin,
Nappe blanche des cieux qu'un brillant séraphin
Étend sur le rivage où l'âme communie
Au mystère éternel de la paix infinie.

Nostalgiques échos des sanglots dans les bois,
Rythme plaintif du vent modulant toute voix,
Arpèges variés où l'on sent comme une âme
Sereine et palpitante, au sein de toute gamme ;
Mystique symphonie où tous les univers
Chantent à l'unisson ; comme en d'immortels vers
Le rapsode d'histoire héroïque s'inspire ;
O Nature où tout homme apparaît, souffre, expire,
Tes êtres n'ont qu'un jour, les rêves n'ont qu'un soir ;
Et ton livre m'apprend le sublime savoir,
A chaque page on lit : songe et mélancolie,
Et c'est de tout cela qu'est faite notre vie.

Souvenirs d'êtres chers, longs adieux, vains espoirs,
Vous jetez sur nos fronts l'éclat mourant des soirs ;
Il faut sentir pour que toute soif se consomme
Le calice d'un Dieu sur les lèvres de l'homme ;
Comme Jésus au pied du Golgotha priant,
Et dans son agonie, accablé, suppliant,
Dans un halo sanglant contemplait l'âpre cime
Où la croix rayonnait sur le vide et le crime.

AU RÊVEUR

Le brouillard d'astres poudre en l'espace sans bords,
Il neige dans la nuit des tourbillons de mondes
Jonchant les cieux d'été de leurs paillettes d'or.
Le rythme lent du soir sur le berceau des ondes.

Endort la jeune brise, alors que l'âpre essor
Du rêve s'élance aux immensités profondes,
S'enlève vers les loins des invisibles ports
Et jette aux infinis ses inquiètes sondes.

Que t'importe ô rêveur si le néant te daube,
La peur est de la nuit, la pensée est de l'aube,
Des pics escarpés les vestiges sont voisins ;

Comme on n'entend au morne écho des monts hautains
Que les cris frémissants de l'aigle sur l'abîme,
Ton rêve clame ainsi ton angoisse sublime.

LE PRINTEMPS

C'est le printemps, saison des matins merveilleux,
Aux pétales des fleurs un peu de givre coule,
Comme en des yeux d'azur, sous un front radieux,
Un léger pleur d'enfant suave perle et roule.

La grise et lente pluie au bruit délicieux,
Largo d'adieux sans fin qui plane et se déroule,
Module sur les toits ses arpèges brumeux
Dont la vague harmonie en nos rêves s'enroule.

Dans les champs, le ruisseau court au long de la berge
Et murmure un chant doux comme un soupir de vierge,
La source limpide y mêle ses claires eaux.

Miroitant au soleil en chatoyants cristaux;
Et sur l'arbre encore nu, sur les branches difformes,
L'hirondelle a posé la grâce de ses formes.

W.-A. BAKER.

HARRY BERNARD

Harry Bernard est un très jeune écrivain canadien puisqu'il est né le 9 *mai* 1898, *mais sa poésie enveloppée de symbole et nimbée de rêve n'en dénote pas moins une singulière et vibrante nature d'artiste. Toute de fascination intellectuelle et de sensitive exaltation, elle nous révèle, en effet, un poète de tempérament curieusement affiné, subtil et nostalgique, qui fait quelque contraste avec la robuste rusticité canadienne. Harry Bernard a déjà donné de nombreux poèmes détachés et trois romans fort remarqués dans son pays :* L'Homme Tombé, La Terre Vivante *et* La Maison Vide. *Ce dernier ouvrage vient d'obtenir, d'ailleurs, un des prix littéraires annuels institués par le Gouvernement de Québec (Prix David).*

LES MAINS

L'abandon confiant et doux de tes mains nues,
Que je n'ai pas besoin jamais de désirer,
L'abandon de tes mains dans les miennes tenues,
Me fait tellement mal que j'ai peur de pleurer.

La pâleur de tes mains, quand je te prends tes bagues,
Cependant qu'un regard alangui le défend,
Est telle que parmi l'afflux des rêves vagues,
J'aperçois la blancheur de ton âme d'enfant.

La moiteur de tes mains, au boudoir un peu mièvre,
Dans cet énervement des arrière-saisons,
La moiteur de tes mains où brûle de la fièvre,
Communique à mes doigts de morbides frissons.

La douceur de tes mains fines abandonnées,
Parfois défaillant presque en un frémissement,
La caresse de tes deux mains passionnées
Déchire quelque chose en moi, brutalement.

OBSESSION

L'amoureuse est morte. Elle est là,
Qui me regarde... Comme est pâle
Ce fin profil qui désola
Ma belle jeunesse ! Elle râle,
Et l'on dirait qu'elle se plaint
Maintenant... Tu n'es donc pas morte?
Et la pénombre gris de lin,
Qui m'empêche de voir la porte,

Emplit toute la chambre, emplit
La chambre où morte, elle repose !
Je voudrais m'enfuir, mais le lit,
Le lit à ma fuite s'oppose,
Entre la porte large et moi
Le lit blanc de la blanche morte,
Entre la porte et mon émoi,
Entre ma terreur et la porte !
L'amoureuse est morte, elle est là,
Les yeux agrandis, qui regarde...
Elle paraît me voir, elle a
Des mains de cire, elle est hagarde,
Et dans les yeux quelle stupeur !
Oh ! laisse-moi gagner la porte,
Laisse-moi m'en aller, j'ai peur,
Dis, veux-tu bien, ma bonne morte?
— Il ne faut pas se quereller ;
Je te promets, je serai sage,
Veux-tu me laisser m'en aller?
Pourquoi toujours là ce visage
Qui me poursuit comme un mauvais
Rêve ; pourquoi, petite morte,
Toujours, partout où je m'en vais,
Me suivre ainsi de porte en porte?
Tu le vois bien, je suis lassé
Et je voudrais que tu t'en ailles,
Que tu restes dans le passé,
Et que tu m'ôtes ces tenailles
D'autour du cœur, si tu voulais !
Tu veux, dis oui? Voici la porte.
Pardon, tu dis? Je m'en allais...

Mais que dis-tu, ma belle morte?

OUBLI

Les moments de bien-être où l'on ne pense à rien !
Où pas un souvenir mi-clair, aérien,
Des projets que l'on vit chaque jour, ne nous hante !
Rien de la rêverie amère, suppliante,
Qui désire, s'accroche à l'être, dont les bras,
Caressent longuement, et qui dit : tu viendras !

Et nous force à la suivre, et nous prend jusqu'à l'âme,
Comme fait un regret, un caprice, une femme.
S'étendre mollement, sans songer où l'on va,
Sur une chaise longue, un lit, sur un sofa,
Fermer les yeux, les deux, comme lorsqu'on se couche,
N'entendre pas, croiser les bras, fermer la bouche,
Ne pas bouger, ne plus sentir, mais être bien,
Avoir des visions vertes où ne vit rien;
Tomber ainsi que dans un trou, pendant des heures,
N'entendre même pas les voix intérieures
Des instincts et des sens crier au fond de soi;
Et dans cet état le plus étrange, qui soit,
Parmi cette douceur et cette insouciance,
S'oublier longuement et perdre conscience
De ce qui peut rester d'humain dans notre cœur;
Et peut-être rouvrant le coin de l'œil, moqueur,
S'avouer que l'on est encore de ce monde,
Et qu'on n'y sera plus, la prochaine seconde!

HARRY BERNARD.

ALICE BERNIER

Née en 1900, à Saint-Fabien-de-Rimouski, province de Québec, Alice Bernier qui collabore régulièrement aux principaux journaux canadiens français, a écrit de nombreux poèmes d'inspiration romantique et publié un volume intitulé Roulades. *Elle fait partie de la Société des Poètes Canadiens Français. C'est une âme généreuse que les grands problèmes métaphysiques passionnent. Poétesse de pensée elle n'en est pas moins douée d'une sensibilité délicate et profonde.*

QUE DE FOIS...

Que de fois le cœur las de quelque lourde peine,
J'ai contemplé l'azur calme du firmament.
Que de fois j'ai scruté tes infinis troublants !
Mystérieuse nuit. — O grande nuit sereine !

Que de fois j'ai laissé mon rêve s'égarer
Dans ton immensité, pour mieux oublier l'heure.
Et caresser longtemps comme un précieux leurre
L'espoir de jours meilleurs, par le Temps, réparés.

Que de fois élevant mon cœur jusqu'aux étoiles,
Je lui dis : C'est assez d'esclavage, tais-toi !
Contemple Dieu plus près et raffermis ta Foi
Au sein de l'Infini que son œuvre dévoile !

— Mais je n'ai rien compris, et mon trouble est plus grand !
Depuis que j'ai cherché le pourquoi du silence
Des grands infinis bleus, gouffre muet, immense ! !
Où l'œil se perd en Dieu, laissant l'âme au tourment !

LE POÈTE

C'est l'hôte des grands bois, le rôdeur solitaire,
Que l'on surprend souvent à l'heure du mystère,
Penché sur quelque rose à l'arome lascif,
    Rêvant, le front pensif.

C'est l'amant exalté, l'aimé de *Philomèle*
Elle chante pour lui, quand lui chante pour elle
Ils modulent le soir sous le charme des bois
    En unissant leurs voix.

C'est l'amoureux de l'Art, qui va par la nature,
A qui parlent les fleurs, à qui le flot murmure,
Il va, sublime fou, lui, le riche d'amour !
En mendiant toujours.

Demain l'importe peu ! bohême incorrigible,
Il prend à chaque jour les bonheurs accessibles
L'âme toujours quiète et le cœur confiant
En d'éternels printemps !

LES MAUSOLÉES DU CŒUR

Les grands secrets qu'on scelle en son cœur malheureux
Dans l'intime de l'être amoncellent leurs peines.
Le temps, rôdeur muet, bientôt fait le cœur vieux,
Mais ces stoïques maux ont des douleurs anciennes.

Les chers secrets qu'on aime et qui nous font jaloux.
Les secrets que l'on nie à ceux qui les devinent
Et qui rendent farouche et qu'on craint à genoux,
Font naître dans nos cœurs des tristesses divines.

En marbres inégaux se dressent nos malheurs
Et pour commémorer nos âmes désolées,
Le sombre souvenir d'un burin de douleur
Retrace le passé sur les blancs mausolées.

FRÉNÉSIE

J'aime le vent du large et sa moite caresse,
J'aime sa grande haleine et le salin qui laisse
Sa lèvre sur ma couche en un fauve baiser ;
J'aime le vent du large et ses accents brisés.

J'aime tout de la mer : et douceur et furie,
La vague menaçante ou la lame attendrie,
Le miroir azuré, le vertige des flots,
J'aime tout de la mer, et sa voix et ses eaux.

J'aime avec passion ! J'aime avec frénésie,
L'immense, la profonde et grave poésie ;
Tout ce que n'étreint pas un tangible horizon,
Tout ce qui rend plus humble l'humaine raison.

LES VERS MUETS

Les vers comme les fleurs se faneront un jour.
Les vers les plus aimés, les plus fidèles strophes
Que l'on rythme aux accords d'un malheureux amour,
Les vers les plus sacrés se faneront un jour
Quand nos cœurs éprouvés deviendront philosophes.

Mais ceux qu'on a soufferts et qu'on n'a pas écrits,
Les soupirs étranglés par la fierté secrète,
Après des ans, des ans, contenus et meurtris
Les vers qu'on a brisés et qu'on n'a pas écrits,
Chanteront immortels sur nos lèvres muettes.

ALICE BERNIER.

M. D. BOISSONNAULT (MME)

ET CHARLES-MARIE BOISSONNAULT

Madame M.-D. Boissonnault, de la Société des Poètes de Québec, a publié plusieurs œuvres poétiques remarquées, notamment un long poème, Pro Patria, *et un volume de vers d'inspiration multiple et touchante,* l'Huis du Passé.

Le fils de cette poétesse canadienne, Charles-Marie Boissonnault, poète lui-même, bien que très jeune, a déjà produit des pièces où se révèlent d'excellentes qualités de rythme et d'imagination.

LA MÈRE

L'HUIS DU PASSÉ

Seule hôte du foyer si rayonnant naguère,
Pour empêcher l'espoir de tomber en lambeaux,
J'ouvre l'huis du passé — rien autre ne vaut guère —
Ton prisme, souvenir, rend les vieux jours si beaux !

En rêvant, je tisonne, et la bûche dans l'âtre
Crépite dans la braise aux reflets empourprés ;
De l'écorce jaillit, ondoyante et folâtre,
Une floraison d'or, calque imprévu des prés.

Et voici que ces fleurs de feu, ces étincelles
D'un arbre qui longtemps égaya nos beaux jours,
Viennent irradier de leurs blondes parcelles
Le foyer en losange et les rideaux à jours.

Telle une ampoule éclaire à l'heure vespérale
La pénombre sacrée et fait fuser ses ors,
Soudain, une rumeur éclata générale
Dans le brasier ardent : — « De toi vient cet essor

Qui nous fait voltiger comme la luciole
En tourbillon ce soir, une dernière fois ;
Avant que notre flore ultime s'étiole,
Bûche, évoquons les soirs merveilleux d'autrefois,

Les matins éclatants qu'un espoir neuf et tendre
Liserait à souhait de mille fils divers,
Quand le printemps rieur, en jouant venait tendre
Ses mousses au sentier, au bois ses dômes verts ;

Érable somptueux vous leviez dans l'espace
Vos bras où la rosée — antique et cher atour —
Avec art suspendait sa perle, sa topaze,
Que le soleil teintait d'or, de bleu, tour à tour.

Les nids voluptueux chantaient dans vos ramures,
Et votre sève claire emplissait — le bon temps ! —
Les casseaux de métal aux cristallins murmures,
A votre gaine, hélas ! attachés si longtemps... »

....

Un soupir ! et la bûche à demi consumée,
Se tordait en disant : « La vie? Ombre... fumée... »
Alors, parmi la flamme et les pourpres tisons,
Tel un feu d'artifice, ultime floraison

De boutons d'or ailés, toutes les étincelles,
Jaillirent comme un flot de joyaux qui ruisselle.
Et voici que devant ce clair miroitement,
A mon tour, du passé, j'ouvris l'huis lentement.

Mme M.-D. BOISSONNAULT.

LE FILS

L'HEURE BÉNIE

« Beaucastel » défaillait dans l'air tiède et paisible
Où les muguets fleuris épandaient leur parfum.
L'érable frémissait près des thuyas flexibles
Et les ramages clairs s'étaient tus, un à un.

Nous étions là rêveurs sur la pelouse verte.
Seul l'engoulevent preste amusait nos regards
De son fantasque vol et des chutes alertes
Qu'il faisait au-dessus des feuillages blafards.

Dans le silence obscur, immaculé, languide,
Le soir posait au front violet de la nuit
Le voile d'argent bleu des étoiles limpides :
Au loin Vénus baisait le firmament séduit.

Non loin de nous, un chêne à l'écorce luisante
Berçait sur une branche, au gré du vent douillet
Parfumé de lilas, de trèfles et de menthe,
Les nids chauds et mignons de deux chardonnerets.

Assis tout contre toi, regardant tes prunelles,
Je laissais mon amour se diffuser en toi.
Dans l'azur de tes yeux se reflétaient des ailes.
Ailes d'or ou d'émail du songe ou de l'émoi !

Mais le soir clair mourut et la nuit taciturne
Envahit le jardin où nous rêvions tous deux.
Ton visage indécis, que masquait l'air nocturne
Et l'ombre de saphir, disparut à mes yeux.

Mais la lune soudain brilla dans la nuit mauve,
Et je revis ton front, tes lèvres et tes yeux,
Baignés de ses reflets étincelants et fauves,
Et mon cœur défaillit sous tes baisers joyeux.

CHARLES-MARIE BOISSONNAUL

GEORGES BOULANGER

Georges Boulanger est né à Sainte-Agathe, province de Québec, en 1901. *Très jeune, il collaborait déjà à de nombreuses publications littéraires et artistiques et, dès* 1923, *était admis à la Société des Poètes Canadiens Français. Son œuvre littéraire est déjà fort importante. Il a écrit notamment un volume de poèmes,* l'Heure Vivante, *un roman,* La Peur d'Aimer, *et une pièce de théâtre,* le Baiser de l'An 2.000.

L'HUMANITÉ

Venu parmi les siens qui lui font bel accueil,
Lui montrent le travail, la prière et la lutte,
L'homme ne tarde pas à préparer sa chute,
En faisant de son âme un grand foyer d'orgueil.

A peine a-t-il marché qu'il rencontre l'écueil,
Et pour se relever tombe à toute minute,
Pauvre Adam condamné qui pense et qui discute,
Assis sans y penser sur les bords du cercueil !

Trop déchu pour savoir ce qu'est la déchéance,
Il lève vers le ciel un front plein de souffrance,
Avec l'espoir un jour d'être victorieux ;

Mais il place bien haut son rêve salutaire,
Et ne comprend jamais que le flanc de la terre
A plus d'éternité que la voûte des cieux.

SONNET DU SABLE

Miroir de l'existence où rien ne doit survivre,
Soulevé par le vent qui monte en tourbillon,
Le sable ne saurait conserver un sillon,
Ni porter l'idéal dont le monde s'enivre.

Que de gens sur ses grains s'acharnent à poursuivre
Le projet d'y planter chacun son pavillon,
Avec au cœur l'espoir et sur eux le haillon,
Deux choses dont le ciel jamais ne nous délivre.

Or les rêves formés d'égoïsme ou d'amour,
Avant d'avoir brillé, s'écroulent tour à tour ;
La nature de tout, c'est d'être périssable !

Mais au fil de la vie, en pliant sous le faix,
Afin de s'entourer de bonheur et de paix,
Qui de nous n'a bâti de château sur le sable?

AU CLAIR DE LUNE

Au clair de lune un baiser s'est donné
Sur le banc vert du parc abandonné.
Le vent jouait avec la chevelure
Qui s'étendait sur la blanche encolure
D'où s'exhalait un parfum raffiné.
Dans le lointain encore illuminé
Le bruit du soir mourait désordonné
Et le ciel bleu conservait son allure
Au clair de lune.

Mais le baiser longuement butiné
Mettait au cœur l'élan passionné
Qui le marqua d'une sainte brûlure.
Depuis ce temps l'amour ne peut s'exclure
Du sanctuaire où Dieu l'a cantonné
Au clair de lune.

BADINAGES

I

LE PORTRAIT

Oh ! Que de fois je le regarde
Le joli portrait que voilà ;
J'ai tant de plaisir à cela
Que je l'embrasse par mégarde !

J'aime cet œil noir qui me darde,
Je n'adore que celui-là !
Oh ! Que de fois je le regarde
Le joli portrait que voilà !

Et quelquefois je lui bavarde,
Et je lui mène un tralala,
Qui me fait aller au delà
De l'ordinaire où je m'attarde !
Oh ! Que de fois je le regarde.

II

INDISCRÉTION

J'ai failli voir, mais n'ai rien vu
Par ta porte de chambre ouverte,
Où tu mettais ta robe verte
Pour aller à ce bal prévu.

C'était beau, c'était imprévu,
Tu me semblais divine, Berthe !
J'ai failli voir, mais n'ai rien vu
Par ta porte de chambre ouverte !

Car, je t'ai prise au dépourvu ;
En admirant ta jambe alerte,
Toute ta grâce découverte,
J'eus l'ivresse du déjà vu ;
J'ai failli voir, mais n'ai rien vu !

GEORGES BOULANGER.

LOUIS BRISSET DES NOS

Le Dr Louis Brisset des Nos est né à Montréal en 1894. *Médecin aliéniste réputé en Amérique, il berce ses loisirs en faisant à la Muse une cour fervente et discrète. Poète du spleen, peintre d'étranges visions, Louis Brisset des Nos sait allier l'originalité de la pensée à une harmonieuse pureté de la forme.*

Nul doute que, dans le genre qui lui est cher et où il réussit à merveille, Louis Brisset des Nos ne parvienne à réaliser une œuvre impressionnante s'il veut persévérer dans une telle voie.

CLAIR DE LUNE

D'où venez-vous? — De la nuit brune.
Qu'avez-vous fait? — Oh ! quelques vers !
Qu'avez-vous vu? — Le clair de lune.
Qu'avez-vous dit? Rien... ! J'ai souffert !

J'avais le spleen, bête rongeuse,
Et j'étais comme un pauvre fou,
Alors voyant la nuit berceuse,
Je m'en allai, je ne sais où.

Je marchai bien longtemps sans doute,
J'étais complètement distrait,
Et tout en poursuivant ma route,
Je pénétrai dans la forêt.

Sur un tronc de pin vermoulu,
A moitié recouvert de mousse,
Pour quelques instants j'ai voulu
Rêver : la nuit était si douce.

Et tout en rêvant, j'ai pleuré :
La nuit devait être trop belle,
En songeant que dans le passé
En cet endroit j'étais près d'elle.

LES CHRYSANTHÈMES

Ce soir, les chrysanthèmes pleurent
Dans leur prison de pur cristal.
Les pauvres chrysanthèmes meurent
D'avoir quitté le sol natal.

Pour soleil, ils auront la lampe ;
Quelques bouquins pour horizon ;
Ils n'auront pour dresser leur hampe
Qu'un triste appui sur la cloison.

Le chrysanthème blanc s'afflige
Pour avoir servi de cadeau
De n'avoir pour baigner sa tige
Qu'un simple vase rempli d'eau.

L'autre chrysanthème s'oppose,
En disant que c'est scandaleux,
A rester là, puisqu'il n'est rose
Que pour effaroucher les bleus.

Tous deux, comme un beau parasol,
Recourbent leur tête hors du vase :
Ils ont la nostalgie du sol
Dans la prison qui les écrase.

Comme je voyais disparaître
Un souvenir avec mes fleurs,
J'ai voulu les faire renaître
En les arrosant de mes pleurs.

Ils ont compris, les chrysanthèmes,
Qu'il n'était pas temps de mourir ;
Ils m'ont dit tout bas : « Tu nous aimes,
Nous allons pour toi refleurir.

DÉCOR

Il pleuvait ce soir-là des roses par la chambre
Et l'air était tout embaumé
De ces mille parfums mêlés d'encens et d'ambre
Comme une exhalaison de mai.

Les lourds rideaux tendus sur les fenêtres closes,
Pour assourdir le moindre bruit,
Ne laissait s'évader que le parfum des roses
A chaque souffle de la nuit.

La lumière diffuse et pâle de la lampe,
Couverte de son abat-jour,
Imprimait au boudoir l'air d'une vieille estampe
Dont s'effacerait le contour.

Des ombres sur le mur se dessinaient grotesques
Comme des désirs d'insensé;
Les moindres mouvements devenaient gigantesques
Tel l'appel d'un pauvre angoissé.

La volupté planait sur ce décor immense :
Dans un coin, le brûle-parfum
Dont le grésillement troublait seul le silence,
Semblait prier pour un défunt.

Et l'encens qui montait des bouts de cigarettes
Comme d'un petit encensoir,
Semblait vouloir chanter sur des notes discrètes
Une hymne à la beauté du soir.

LOUIS BRISSET DES NOS.

JEAN CHARBONNEAU

Né à Montréal en 1875, *Jean Charbonneau est un des plus purs et des plus nobles poètes à qui le Canada ait, jusqu'ici, donné le jour.*

D'une inspiration pleine d'une haute et sereine mélancolie, servie par la perfection d'une forme dont la mesure et l'harmonie sont les caractéristiques dominantes, ce poète, ce grand poète, se rattache à la lignée souveraine des grands aèdes qui, à travers les écoles et les âges, ont illustré la poésie et la pensée française.

Auteur des Blessures *de* l'Age de Sang, *des* Prédestinés, *Jean Charbonneau est lauréat de l'Académie Française. Il a récemment obtenu avec* l'Ombre dans le Miroir *le prix de poésie du Gouvernement canadien (Prix David, section Poésie).*

PRIVILÉGIÉS

Beauté, tu n'offres pas ton charme à tout passant
Qui l'assujettirait au gré de son caprice ;
Il faut, pour te saisir, avoir versé son sang,
Et porté dans son cœur ta rouge cicatrice.

Les heureux d'ici-bas sentent ton abandon,
Parce qu'ils n'ont connu de toi que l'apparence ;
Te comprendre, ô Beauté souveraine, est un don
Que seuls possèdent ceux marqués par la souffrance.

Plus grands nous semblent ceux que frappe le malheur,
Ceux-là qui, pour t'atteindre, ont risqué la défaite :
Car toute œuvre enfantée au prix de la douleur,
Et si tu l'inspiras, est la seule parfaite.

Ceux-là, sacrifiés à l'ardeur de tes feux,
Et le sein tout meutri par ta brûlante étreinte,
Restent, même vaincus, dignes d'être des dieux,
Qui moururent de toi sans exhaler de plainte.

PROMENADE

Qu'est-il besoin de plus que ce jardin charmé
Où tout est frémissant, où l'amour qu'on envie
Comblera de ses vœux ceux qui n'ont pas aimé,
Où tout espoir perdu se reprend à la vie?

La tendresse s'épand sur l'allée aux lilas
Qui joint à ses attraits une forme parfaite,
Et d'un bonheur nouveau que tu nous révélas,
O si tendre Psyché, tu proclames la fête !

Parmi tous les trésors que t'offrent les sentiers,
Ami, tu cueilleras la fleur plus que sublime
Dont la vertu nous fait renaître tout entiers,
Parce qu'une lumière immortelle l'anime.

Alors, au souvenir de ses charmes discrets
Auxquels tu vins, ce soir, rendre un premier hommage,
L'Amour que tu conçus éternisant ses traits,
Ton cœur en gardera l'impérissable image.

Puis, dans ce beau jardin où tu portes tes pas,
Tu voudras te confondre à la vie éternelle
D'une fleur que le temps brutal ne fane pas
Et vivre du parfum que tu conserves d'elle.

LA NYMPHE

Frôlant le vert cytise et ses branches fleuries,
— Celle-là que la Fable évoque avec amour
Sous le ciel de l'Hellade étalant ses féeries —
Elle marche au sentier plus belle que le jour.

Déesse des forêts, naïade des fontaines,
Dans l'or du frais matin, sa forme, éperdûment,
Reporte ma mémoire aux princesses lointaines
Qui mêlaient du mystère à leur enchantement.

Elle garde en ses yeux le secret des magies
Qui font bondir les cœurs et les rendent jaloux;
Et possédant les dons sacrés des épigies,
Elle incline la terre heureuse à ses genoux.

Entre ses doigts divins toute rose palpite;
Sa présence a rendu leur voix aux clairs ruisseaux;
Et toute brise à son appel se précipite,
Ajoutant ses parfums aux chansons des oiseaux.

Il semble qu'il faudra que tout mortel renaisse
De la source où s'émeut la nymphe en s'y plongeant,
Car on y voit surgir l'éternelle jeunesse
Qui prodigue sa force au breuvage d'argent.

Et voici que, d'un pas incertain, je me dirige
Vers la source de vie où la nymphe aux doux yeux,
Comme une vision dont j'éprouve un vertige,
S'ébat en m'évoquant un songe merveilleux.

Puis, tout ensoleillé, le matin, tantôt ivre
Du rustique décor, de lumière et de bruit,
Se croyant immortel, veut encore survivre
Au jour qui reconquiert son empire sur lui.

JEUNESSE

O Jeunesse affranchie, ô Jeunesse amoureuse,
Qui resplendis de force et palpite d'orgueil,
Sur un chemin en fleur, tu t'avances, heureuse :
Aujourd'hui, ta venue illumine mon seuil.

Une divine main orne ton front de grâce,
Toi qui fais refleurir la route des amants ;
Eros audacieux te poursuit et t'enlace,
Et ton oreille est attentive à ses serments.

Oh ! les si chers instants qui, par tes sortilèges,
M'ont enfin dépouillé de mon manteau de deuil !
Ainsi qu'à la colline où se fondent les neiges,
Ton printemps dans ses bruits joyeux me fait accueil.

Source pure de vie au sein inépuisable,
Tu verses dans les cœurs un baume bienfaisant,
Et plus que tous les mots qu'on inscrit sur le sable,
Les tiens y laisseront l'empreinte de ton sang.

Tes espoirs devenant mes amis et mes hôtes,
M'offriront un flambeau qui ne s'éteindra pas ;
La rive qui les garde et dont je vois les côtes,
Accueillante à mes vœux, se dessine, là-bas.

J'augure, dès ce jour, ce que seront les heures
Qui passent près de nous avec le Temps qui fuit...
Sois mon inspiratrice, ô Jeunesse, et demeures
Un astre triomphant des ombres de la nuit !

LES JOURS VÉCUS

Les jours que nous vivons, dans leur monotonie,
Ne présentent que peu d'attrait,
Traînant comme un fardeau leur tristesse infinie,
Et comme le poids d'un regret.

Leur écho décevant en nous-mêmes détonne :
Nous l'écoutons avec effort ;
Il nous fait souvenir de ces temps de l'automne
Où gémissent les vents du Nord,

Où s'entendent des voix sinistres dans l'espace,
Où se dispersent sans retour
Les feuilles mortes ; où l'on retrouve la trace
D'une dernière fleur d'amour.

Il ramène l'esprit aux pensives allées
Où trop tôt s'effacent nos pas ;
Où notre âme revit les heures écoulées
Et qui ne nous reviennent pas.

Et c'est en évoquant leur souvenir fragile,
Que les hommes comprennent mieux
Combien le temps passé, cependant si mobile,
Demeure uniforme à leurs yeux.

Les mêmes actions remplissent l'existence,
Et nous conduisent par la main ;
D'identiques désirs déterminés d'avance,
Nous sont dictés par le Destin.

Une soif qui dévore et l'espoir qui demeure
Le plus incertain des appuis,
Tourmentent nos cerveaux trop lourds, et, d'heure en heure,
Suscitent les mêmes ennuis.

Telle est la vie à tous les âges, obsédée
Par des projets longtemps conçus,
Et qui, sur une terre obscure et dénudée,
Recommence les jours vécus.

DANAIDES

Ton cœur est un tonneau sans fond des Danaïdes
Qu'avec acharnement tu tentes de remplir.
Ce labeur à ton front a creusé tant de rides,
Qu'à la tâche tu meurs sans pouvoir l'accomplir.

Et tu restes ainsi plongé dans un Tartare,
Aux plus âpres tourments à jamais condamné,
Puisqu'un gouffre infini t'éloigne et te sépare
Du but obscur auquel tu t'étais destiné.

Ton grand rêve tracé chaque jour sur le sable,
Est comme lui fragile et comme lui mouvant,
Et paraît à tes yeux plus irréalisable,
Alors qu'en un nuage il fuit avec le vent.

Et songeant à ton œuvre au hasard dissipée,
Tu déplores la vie auprès de l'océan
Qui, dans une rumeur tragique d'épopée,
Se gonfle et clame au gré des vagues ton néant !

JEAN CHARBONNEAU.

ROBERT CHOQUETTE

Tempérament de poète né, Robert Choquette possède une âme admirable d'artiste ouverte au grand souffle universel de vie frémissante et lumineuse qui anime, de ses radiations éternelles, la nature et les être divinisés.

L'un des plus jeunes parmi la jeune école poétique du Canada, il se place au tout premier rang des poètes dont la riche et vibrante pléiade illustre la langue française.

En lui, les maîtres du lyrisme français doivent saluer, pour le moins, un égal. Demain, si ses œuvres futures répondent à certaines des œuvres inédites que nous connaissons de lui, Robert Choquette comptera parmi nos plus purs et nos plus beaux poètes français.

Il a déjà publié, au Canada, un volume de poèmes : A Travers les Vents, *auquel les lettrés français eussent fait un chaleureux accueil si cette œuvre captivante avait pu arriver jusqu'à eux.*

A MON ORGUEIL

Orgueil, ô mon orgueil ! — grand oiseau révolté
Qui frappes l'azur de ton aile ;
Lion du firmament, toi dont la liberté
Fait étinceler la prunelle !

Aigle de mon orgueil, qui disposes ton nid
Sous le ventre noir des orages !
Hôte des clairs glaciers, fils des pics de granit,
Robuste fendeur de nuages !

Oh ! pars ! — puisque le monde est un bourbier stagnant !
Puisque la servitude humaine
Ne peut porter le bras à son côté saignant
Sans ouïr les cris de sa chaîne !

Puisque les sourds volcans du Péché, par milliers,
Ont vomi hors de leurs entrailles
La lave qui s'avance en troupeau de béliers
Et fait s'écrouler les murailles !

Puisque l'hypocrisie a toujours son manteau !
Puisque la vile soldatesque
Menace encor le ciel des clous et du marteau !
Oh ! reprends ton vol gigantesque,

Pour ne plus distinguer dans le commun cercueil
Le noir fourmillement des foules !
Monte vers la lumière, aigle de mon orgueil,
Trempe tes plumes dans ses houles !

Va boire ton soleil, magnanime jaloux !
Va remplir ta gorge romaine
Avec de l'air plus pur et de l'azur plus doux !
Le firmament, c'est ton domaine,

Le soleil, ô mon roi, c'est ton manoir ancien.
Reprends ta route coutumière,
Enlève-toi, génie à l'œil patricien,
Enlève-toi vers la lumière !

AIMER

Aimer, mais c'est jaillir hors de son étroitesse
Comme un bourgeon qui se dégage ! Aimer, aimer,
C'est flamboyer de joie à travers sa tristesse ;
C'est soigner les douleurs des autres, et semer
Son âme à pleines mains pour féconder le monde !
Aimer, c'est être bon ; c'est se mettre à genoux
Devant toute douleur et toute plaie immonde,
C'est élargir son cœur pour en donner à tous !
Aimer, mais c'est chanter comme l'eau sur la grève
Et les bois infinis ! Aimer, mais c'est donner,
Donner tout ce qu'on a, donner tout ce qu'on rêve,
Savoir tout oublier comme tout pardonner !
Aimer, mais c'est avoir de l'âme jusqu'aux moelles !
C'est avoir des désirs, des soifs de vérité,
Des élans vers l'azur, des ruts vers les étoiles !
C'est métamorphoser la laideur en beauté,
Les blasphèmes de l'homme en hosannas sublimes !
Aimer, mais c'est vouloir étreindre l'univers ;
C'est avoir des désirs de courir sur les cimes
Et de plonger son corps parmi les sapins verts,
De crier dans les vents le cri de ses entrailles
Et de monter toujours vers l'aurore, pareil
A l'oiseau matinal qui laisse les broussailles
Pour prendre sa gorgée à même le soleil !

INQUIÉTUDE

Vos chers yeux sont si lourds de tendresse et si doux,
Qu'ils semblent murmurer : Aimez-moi, voulez-vous?
Vous aimer, c'est fleurir comme une sensitive,
Mignonne ; c'est laisser entre vos doigts captive
Mon âme, cet oiseau de faiblesse et d'orgueil,
C'est voir le paradis en touchant presque au seuil.
Vous aimer, c'est marcher parmi les marguerites
Sous juin qui rafraîchit le ciel bleu sans limites ;
C'est, regardant tous deux notre ombre au puits trompeur
Voir jusqu'à nous monter, du fond plein de torpeur,
Un rayon de soleil tombé de la margelle ;
C'est attiser en moi la flamme qui dégèle.
Vous aimer, c'est frémir avec le moindre vent
Comme un brin d'herbe ; c'est être un sable mouvant,
Vous aimer, c'est vider l'urne de la chimère,
C'est tracer votre nom sur la neige éphémère
Avec un bout de branche et le cœur palpitant.
Mais vous aimer, peut-être est-ce un danger constant?
Abandonner son cœur à des caresses neuves,
C'est rejeter la barque au tumulte des fleuves :
Car une main de femme où l'amour a passé
Saura-t-elle guérir ce qu'une autre a blessé?

OFFRANDE A LA NATURE

Inédit

Beauté qui m'as grisé d'une langueur sereine,
Campagne verte et blonde et toujours souveraine,
Nature, éclosion du monde triomphant,
Je viens à toi, Nature, avec un air d'enfant,
Et je touche humblement ta face maternelle.
O visage divin de la grande Éternelle,

Je viens à toi, tranquille et puissant univers,
Du fond le plus troublé de mon âme, à travers
Les chemins raboteux de la souffrance humaine.
Asile, paradis où mon cœur me ramène,
Berceau de toute chose, Eden mélodieux,
J'ai délaissé pour toi la maison de mes dieux
Et, tout sanglant encor des batailles livrées,
Je viens avec amour baiser tes mains sacrées.

***

Hélas ! Je le vois bien, moi qui n'eus d'horizon
Que les murs sans couleur de ma froide raison.
Moi, le fils de la ville et qui grandis en elle,
Je ne sais presque rien de la terre éternelle
Quand les moindres bambins lui parlent dans les champs !
Alors je viens plus près de ces milieux touchants ;
Je regarde tout bas la nature féconde
Et j'offre ma prière à la beauté du monde.
O la douce douceur d'y prendre un humble coin
Dans les sapins, sous le bleu ciel, très loin, très loin...
Ne plus avoir le cœur mangé par ses brûlures,
Ni voir passer les trains aux longues chevelures
Qui font penser toujours qu'on devrait s'en aller !
Je voudrais m'approcher des choses, me mêler,
Me joindre à l'infini balbutiement des branches,
Voir la belle moisson avec ses larges hanches
Assises dans la gloire et la sérénité.
Je voudrais être plein de joie et de clarté,
Vivre en odeur d'amour, avoir à mes paupières
Le soleil de midi qui réchauffe les pierres.
Je voudrais la santé de la chair et du cœur,
Etre bon comme l'arbre auguste et sans rancœur,
Posséder pour tout bien la sagesse première
Et puéril, trempé de la dive lumière,
Sans peur de l'avenir, sans crainte du moment,
Avoir au fond des yeux la paix du firmament,
Comme le chérubin qui, l'âme sans rature,
Met ses petits pieds neufs au bord de la nature.
Je veux changer de cœur, je veux redevenir

L'enfant vierge qui rit d'avoir tout l'avenir.
Alors il faut briser, sans haine et sans colère,
Ce que l'effort humain, pénible et séculaire,
A bâti sous le ciel depuis l'aube des temps ;
Il faut tuer en moi les mensonges latents,
Les légendes, les préjugés, les craintes vaines
Que le sang des aïeux m'a glissés dans les veines ;
Abattre le passé croulant comme un vieux mur
Où la vérité rampe auprès du mythe obscur ;
Et je dois oublier tous les noms de l'Histoire.
Car, le front couronné de joie et de victoire,
Libre des vains travaux de la vaine raison,
Avide seulement d'un plus large horizon
Et du sage plaisir que mon âme y devine,
Je fais mon paradis de la Terre divine.

***

Splendeur incorruptible, auguste déité,
O Nature, c'est toi la seule vérité !
Toi la beauté, toi la dernière et la première !
L'enfant émerveillé marche dans ta lumière...
Après avoir couru par les brusques chemins,
Quand le bonheur est là si simple dans tes mains,
Je te découvre donc, harmonieux domaine,
O paradis perdu de la planète humaine?
C'est toi, je viens à toi, je tremble sur ton seuil,
Moi, qui pourrais mourir de colère ou d'orgueil.
C'est toi le vrai pays, le royaume des anges,
Toi la tombe de l'Homme et toi qui fus ses langes,
Et je m'en viens à toi parce que j'ai pleuré.
J'ai promené partout mon front désespéré,
Mais je reviens à toi, Nature maternelle :
Je sais qu'en la maison de ton âme éternelle
Il est encore un coin pour ton débile enfant.
Ah ! j'ai désiré prendre un envol triomphant,
Splendide, en plein azur, et loin, loin de la terre.
J'avais soif de l'eau vive où l'on se désaltère ;
Je n'ai pas remarqué la source de tes yeux,
Nature, et j'ai cherché le bonheur dans les cieux.

Le ciel était trop loin, le ciel fuyait sans trève,
Et je sentais faiblir les ailes de mon rêve ;
Je suis tombé des hauteurs folles du soleil !
Aussi je viens à toi traînant l'âme, pareil

***

Au chasseur que la nuit ramène à sa redoute
Avec un héron mort qui traîne sur la route...
Mais je comprends enfin : c'est toi qu'il faut trouver !
Nous prodiguons nos nuits et nos jours à rêver,
A demander au ciel l'oubli de la nature ;
Nous t'appelons marâtre et lieu de sépulture ;
Nous changeons tes desseins, nous mettons à leur tour
Des chimères d'un jour pour des hommes d'un jour ;
Hélas ! nous nous gâtons les délices des choses,
Et, pensant à la mort en contemplant les roses,
Nous avons dit : « La terre est le vallon des pleurs ! »
Toi si riche en beautés, toi si riche en couleurs,
Toi qui donnes la foi, la bonté, le génie,
Toi dont l'œuvre d'amour n'est pas encor finie
Depuis l'éternité que tu rouvres tes mains,
Depuis l'aube des jours que tu fais des humains !

***

Sois accueillante, ô Mère, à ma pauvre tendresse.
Je ne demande pas de plus profonde ivresse
Que d'être à tes genoux, humble et silencieux.
Et je ne veux plus rien que la chaleur des cieux,
Et rien que ta clarté sur mon jeune visage
Et rien que ta douceur, ô Nature sans âge.
Je ne résiste plus à la fuite du temps.
J'ai mon jour au soleil, j'ai ma part de printemps ;
Ce sera bientôt l'heure où je devrai descendre
Et dormir dans ton sein le repos de la cendre.
Je dirai dans mon âme alors : « J'étais absent,
On m'a donné de voir le monde éblouissant,
Que m'importe? Je peux maintenant disparaître.
Et puisque l'ouvrier le plus humble et son maître,

Dans la tombe où descend notre fragilité,
Ne font plus qu'une seule et même vanité,
Que m'importe la mort? Je n'ai plus faim de vivre,
Je peux me refermer lentement comme un livre... »
Je viens à toi, Nature, ô visage sacré !
Je ne suis rien, je suis faible, je passerai
Comme une ombre d'oiseau sur la neige, et la vie
Aura fermé ses yeux dans mon âme ravie,
Tout sera consommé, tout mort, tout accompli,
Que ton éternité n'a pas encore un pli !
Je ne suis rien, Nature, et lorsque vient l'aurore,
C'est une vérité qu'il faut savoir encore.
Mais comment soulever les troupes de mon cœur,
O Nature, et comment t'accuser de rigueur
Et dire que mes jours s'en vont avant les roses,
Quand par toi j'ai connu la lumière des choses?
Je ne suis rien, Nature, et je n'ai qu'à bénir.
Je bénis le présent, je bénis l'avenir :
D'autres enfants viendront dans leur jour qui se lève
Continuer ma vie et reprendre mon rêve,
Des villes grandiront sur les hameaux détruits ;
Il est bien d'autres fleurs, d'autres jours, d'autres fruits,
D'autres yeux à s'ouvrir dans ta main créatrice,
O Nature, et je fais mon humble sacrifice...
Les siècles onduleux comme les pins du Nord,
Les générations cheminant vers la mort
En caravane avec leurs dieux sur leurs épaules,
Les bêtes dans les prés, les oiseaux dans les saules ;
Tout ce qui vient, tout ce qui passe sous les cieux
Émane de tes yeux et rentre dans tes yeux,

***

Nature, âme abondante, ô largesse du monde !
Tu vis, tu vis encore et ta vie est féconde.
Tu m'as pris au néant, je bénis ta bonté ;
Je te bénis encor dans ta maternité,
O Mère qui créas la tendresse des mères !
Je tends vers toi mon cœur et mes bras éphémères,
Je t'adore à genoux, je t'aime à haute voix.
J'ai connu ta splendeur, je respire, je vois !
Je peux m'en retourner à ma cendre première,
Car c'est assez pour moi d'avoir vu ta lumière !

ROBERT CHOQUETTE.

ÉMILE CODERRE

Emile Coderre est né à Montréal en 1893. Très jeune, il s'abandonna à sa vocation poétique et écrivit des vers dont la technique et l'inspiration révèlent en lui un très bel artiste du verbe en même temps qu'un poète de large souffle et d'imagination brillante.

Il a publié en 1922 un curieux et original volume de poèmes, Les Signes sur le Sable, *et collabore à tous les périodiques littéraires du Canada français. Membre de la Société des Poètes Canadiens Français, ainsi que de l'École Littéraire de Montréal, il a connu dans son pays de légitimes succès littéraires et l'on doit attendre de lui de hauts accents d'intime nostalgie et de sentimentale mysticité.*

ROYAUTÉ DE POÈTE

J'ai des trésors d'azur, de pourpre, de nuages,
Des pays fortunés sous des soleils d'or pur ;
Les flots d'argent nacrés caressent les rivages
Où mes palais altiers ont des rubis pour murs.

J'ai tout le bleu des flots, tout le vert du feuillage,
Tout l'or mystérieux des rayons du couchant ;
Toutes les fleurs des prés, toutes les fleurs sauvages,
Et le chœur des oiseaux me célèbre en ses chants.

J'ai le velours des nuits, l'or scintillant des astres,
Le parfum des forêts, la caresse des vents,
Et l'abîme où la mort a semé ses désastres
Se repeuple pour toi de mes rêves vivants.

L'univers m'appartient. Lâme de chaque chose
Palpite avec mon âme et subsiste par moi.
Aux accords de mon luth, les oiseaux et les roses,
Les astres et la mer vibrent de mon émoi.

SIMPLES ACCORDS

La lune brille, au firmament, comme un miroir...
Le lac moiré berce en cadence une nacelle...
Dans les lointains, pleure un écho... violoncelle...
La nuit s'endort, en murmurant, dans le ciel noir...

Un jardin d'ombre, un sentier gris, dans un beau soir...
Un bruit de feuille, un cri d'oiseau, des frissons d'ailes...
Des cheveux blonds, des regards bleus, une main frêle...
Un peu d'amour, un peu de rêve, un peu d'espoir.

NOCTURNE DE NOVEMBRE

Écoute dans la nuit silencieuse et moite
Tomber les feuilles d'or des rêves caressés.
Et retiens un instant, aux souvenirs passés,
Le sanglot qui frémit dans ta poitrine étroite.

Comme l'encens qui fume au cœur de l'encensoir
Monte, spirale bleue, aux voûtes de l'église,
Que ta plainte, ô mon âme, aussi se subtilise
Et s'exhale en mourant dans la plainte du soir.

Regarde vers le ciel dont la paix te défie.
Vers le ciel infini, si noir et si lointain.
Tâche d'y déchiffrer l'énigme du destin.
Mais n'y cherche jamais le mot qui fortifie.

Écoute autour de toi l'écho d'une rumeur
Douloureuse et plaintive, affolée et sublime,
Qui monte de la nuit comme d'un noir abîme :
C'est l'univers souffrant qui jette sa clameur.

Et vois ces gestes fous que les ombres grandissent.
Ces gestes forcenés, ces gestes de douleur.
De tout ce qui soupire et de tout ce qui meurt.
Oh ! regarde, on dirait des gestes qui maudissent.

Une étoile filante illumine la nuit.
Puis se perd aussitôt dans l'infini livide.
Apprends que nos bonheurs, même les plus splendides,
Ne durent jamais plus que cet astre qui fuit.

Mais, sois ce fou sublime et ce veilleur tenace
Qui reste là, debout, à l'heure où tout s'endort
Pour voir passer au ciel la fugitive d'or,
Afin d'être présent lorsque le bonheur passe.

Aime d'amour ardent celle qui peut mourir ;
Abandonne ton âme aux plus douces chimères.
Grise-toi, si tu peux, d'un bonheur éphémère,
Puis, souffre pour la joie intime de souffrir !...

IMMORTALITÉ

Je veux graver ton nom dans l'or de mes poèmes.
Afin que si, plus tard, mes vers sont parfois lus.
On sache que c'est toi, chère Muse, que j'aime,
Et qu'on te chante encor, quand je ne serai plus.

Je veux que ma chanson garde un peu de ton âme
Emprisonnée au fond de mes vers triomphants.
Un peu de ta tendresse, un reflet de la flamme
Dont la douceur me charme en tes regards d'enfant.

Je veux clamer bien haut les vers que tu m'inspires ;
Car, vois-tu, de nous deux, le poète c'est toi.
Je ne fais qu'exprimer les vers que tu soupires,
Et mon âme est un luth qui vibre entre tes doigts.

Je veux chanter l'azur, le soleil, les roses,
L'infini, les flots bleus, l'ombre heureuse, les bois,
Car c'est un peu de toi qui flotte en chaque chose,
Et le vent frais du soir est doux comme ta voix.

Lorsque le grand Sommeil aura clos nos paupières,
Je voudrais qu'en mon chant, fait des vers les plus purs,
Plus durables encor que le marbre ou la pierre,
Ton nom se perpétue en les siècles futurs !

ÉMILE CODERRE.

GONZALVE DESAULNIERS

D'une très ancienne et très notable famille de colons français, Gonzalve Desaulniers est né au Canada en 1863. *Successivement, il passa du journalisme au barreau puis à la magistrature. Il est actuellement juge à la Cour-Supérieure de Montréal et préside depuis vingt ans la Section de l'Alliance Française de cette grande cité.*

Poète de haute pensée et de brillante imagination, Gonzalve Desaulniers a la hantise des profondes énigmes de l'être et des horizons sans limites. Ses sujets sont habituellement traités avec une magistrale ampleur et dans une forme d'une solide plénitude en même temps que d'une belle sobriété.

Et puis cet arrière-petit-fils des compagnons de Cartier et de Champlain, qui pense et qui chante avec tant de solennelle sincérité dans la langue de Bossuet et de Vigny, aime aussi d'un amour quasi religieux cette patrie lointaine d'où sont venus ses ancêtres et qu'il enveloppe d'une auréole de rêve et de légende.

En 1918, *à l'heure critique de la guerre, au moment où, précipitées par le dur Mangin dans la bataille de Villers-Cotterets, les divisions françaises enfonçaient l'armée allemande aventurée une seconde fois sur la Marne, n'est-ce pas lui qui écrivait en des vers admirables de simplicité et de poignante émotion que, si la France venait à disparaître, la nuit régnerait sur le monde.*

Le Gouvernement Français a fait ce poète et ce bon Français, officier de la Légion d'Honneur. Pour nous, écrivains et lettrés français, adressons à ce frère d'outre-océan l'expression très sincère de notre sûre affection et de notre loyale admiration.

POUR LA FRANCE

Lettre d'une petite Canadienne-Française
à son Fiancé blessé en Flandre.

. . . .

— Souviens-toi, souviens-toi, nous nous étions promis,
Quand viendrait la saison où l'on cueille les fruits,
D'aller, parés tous deux comme pour un dimanche,
Au son des cloches, dans l'église toute blanche,
Bénis du vieux curé que recourbent les ans,
A la face de Dieu renouer nos serments.
Hélas ! nous n'avions pas prévu cette souffrance
Qui t'a jeté meurtri sur la terre de France
Et qui d'un paysan épris de ses sillons
Fait une chair qui s'offre au choc des bataillons.
Comment cela vint-il et quelle en fut la cause?
Je ne sais plus comment te raconter la chose,
Mon Jean, mais ce fut court et simple comme nous.
Rappelle-toi, tu vins te mettre à mes genoux ;
L'or du couchant voilait l'éclair de ta prunelle.
Lentement tu me dis la tragique nouvelle :
L'Europe en feu, le sol de la France envahi,
Le monde menacé par le Prussien haï.
Puis, tournant ton regard ému sur la campagne,
Tu me montras le bois, le coteau, la montagne,
Le lac, cet œil ouvert sur un ciel parfumé,
Tout ce que les anciens avant nous ont aimé,
Tout ce que leur effort fécond et solitaire
A su tirer de la forêt et de la terre,
Tout ce que ton labeur a depuis embelli
Et qui nous promettait son ombre et son oubli.
Et je compris, mon Jean, ta muette prière.
Je me penchai sur toi comme eût fait une mère.
En des mots caressants et doux je te haussai
Au grand devoir, celui qui nous vient du passé,
Ce passé qu'on croit mort, dissipé comme un songe,
Mais qui renaît toujours plus vivant, se prolonge
En nous pour nous donner ses sublimes leçons.
Je sens que je vais mal t'écrire les raisons
Que mon cœur de seize ans, rêvant de fiançailles,
Trouva pour te parer de l'esprit des batailles.

J'étais petite enfant et j'écoutais parfois
Les récits des vieillards sur les gens d'autrefois.
Leurs souvenirs longtemps m'ont tenu lieu d'Histoire.
Ils chantaient comme des refrains dans ma mémoire.
Ils évoquaient pour moi, ces récits merveilleux,
Les légendes éblouissantes des aïeux,
De nos aïeux partis de la côte normande
Sans souci de la mer brumeuse qui gourmande,
Sans autres horizons pendant des mois entiers
Que les flots éternels où tanguaient leurs voiliers,
N'ayant, pour les guider vers la terre inconnue,
Comme les mages, qu'une étoile dans la nue.
Oui, c'est ainsi, mon Jean, pendant les soirs d'hiver
Où le vent vient pleurer au fond de l'âtre clair,
Le front sur les genoux de grand'mère plus tendre,
Sans épuiser jamais la douceur de l'entendre,
Que peu à peu, tombant de la bouche des vieux,
Chaque strophe du grand poème des aïeux
Se grava dans mon âme et berça mon enfance.
Doux poème d'amour qu'avait écrit la France,
Rythmé par des clartés d'aurore et de couchant
Et dont chaque beauté coule dans notre sang.
La voix qui les chanta, ces strophes admirables,
A caressé longtemps tes pins et tes érables,
Mon Jean, et le soleil qui mûrit tes épis
Boit sur l'eau de nos lacs ses échos assoupis.
Est-elle éteinte? Est-elle à jamais envolée
Comme ces lourds brouillards qui cachaient la vallée?
Non, non, car je l'entends ce soir qui chante encor
Par-dessus ta forêt, tes monts et ton pré d'or.
Elle vient sur les flots de l'océan immense
Te crier son angoisse et sa désespérance.
Réponds à cet appel de la France, mon Jean.
Laisse sans un regret ta moisson sur le champ,
Et si ton pauvre cœur en la quittant se serre
Viens puiser dans le mien la force nécessaire.
Les blés que tu ne peux couper te béniront
Et ce sont mes deux bras qui les engrangeront.

....

La tristesse des cieux alanguis nous inonde,
Encore une heure et ce sera la nuit profonde.
Nous ne verrons plus rien, les objets d'alentour
Nous sembleront partis avec les feux du jour.
Il fera noir sur ta maison pourtant si blanche ;
Il fera noir sur chaque épi, sur chaque branche.

Et comme on met un drap sur le front d'un aïeul,
Sur la glèbe la nuit jettera son linceul.
O mon Jean, s'il fallait, dans la rude mêlée,
Que la France, déjà meurtrie et mutilée,
Tombât comme est tombé ce printemps le grand pin
Que l'orage a couché sur le flanc du ravin,
Il ferait noir ainsi sur nous et sur la terre.
Oui, le monde a besoin de sa douce lumière
Et grand'mère t'a dit souvent, au coin du feu,
Que la France c'était un sourire de Dieu.
Pour épargner un pleur à sa face bénie
Je lui dois mon bonheur et tu lui dois ta vie.

. . . .

Pars, mon ami, la route est longue. Va là-bas
Pour qu'un poète un soir nous chante tes combats.
Va là-bas pour qu'un peu de tes triomphes fasse
Comme un nouveau manteau de gloire pour ta race ;
Pour que la France en toi reconnaisse un des siens
O petit paysan des champs laurentiens !

DANS LE GOLFE

Le flot montait, couvrant les récifs, enlaçant
De ses varechs le pied des falaises, poussant
Dans son ascension très lente les gabares
Dont les flancs endormis roulaient sur leurs amarres ;
Les côtes peu à peu s'effaçaient comme si,
Affluant vers les bords du golfe rétréci,
Lasse d'avoir depuis l'aurore autour du globe
Ourlé sur tous les caps les pans verts de sa robe,
Sur nos plages sans fin que son poids fait gémir,

La mer, la vaste mer, s'allongeait pour dormir.
Nous nous assîmes sur la berge, l'âme prise
Par les clartés, par les senteurs et par la brise.
Les alanguissements du flot passaient en nous.
Une lueur de rêve au fond de ses yeux doux

Tremblait et la faisait muette, et ses paupières
Par instants s'abaissaient sous le jeu des lumières.
Tant de calme venu des monts silencieux,
Des îles, des rochers, des forêts et des cieux
L'enveloppait ; tant de paix sereine et profonde
Tombait du firmament, — comme d'une rotonde
Quand le jour dans les ors des verrières se fond
Tombe un rayonnement mélancolique et blond, —
Que cédant au frisson mystérieux des choses,
Mêlant ses cheveux noirs aux ambiances roses,
Elle pencha son front sur mon épaule... Au loin,
De son dos velouté quelque énorme marsouin,
Rayant d'un trait d'argent la ligne grise et bleue,
Éclaboussait l'azur du revers de sa queue
Puis replongeait dans les tranquilles profondeurs.
Les goémons grisaient de leurs âcres odeurs
L'air tiède qu'embrumait déjà la nuit prochaine
Effleurant les sommets de son aile incertaine.
Plus loin encor, vers les horizons reculés
Où vont éperdument les flots immaculés,
Les mourantes blancheurs se fondaient, et si drues
Maintenant que notre œil, dans les ombres accrues,
Ne pouvait distinguer sur le grand gouffre amer
L'aile des goélands des trois mâts d'un steamer.
Plus loin, plus loin toujours, c'était l'espace immense
Où l'océan finit lorsque le ciel commence.
Alors, ses yeux ravis s'en furent au delà
Des lourds escarpements de la nue, et voilà
Que tout à coup l'oreille ouverte aux rythmes vagues,
J'entendis que chantaient tout près de moi les vagues.
Chacune me jetait en déferlant son mot
Dans ce colloque étroit de la terre et du flot.
Oh ! qui pourra jamais en traits ineffaçables,
Sur la page mouvante et fragile des sables
Fixer les rimes d'or du poème éternel
Que dit le vent, qu'écrit la mer, que fait le ciel !

Toutes les voix du golfe un moment revenues,
Celle qui sort des rocs ou qui descend des nues,
Celle qui passe, au gré des matins et des soirs,
Sur les flots bleus, sur les flots gris, sur les flots noirs,
Dont les inflexions sonores ou voilées
Font les esprits sereins ou les âmes troublées ;
La voix qui glisse au ras des ondes doucement,
Ou qui galope au bout des voiles brusquement,

Sur les mers en délire ou les mers en ivresse ;
Celle qui gronde ainsi que celle qui caresse ;
La voix qui vient du fond des temps irrésolus,
Faite de tous les bruits des siècles révolus ;
Toutes, toutes, courant sur l'énorme estuaire,
Dans le fléchissement du jour crépusculaire,
Comme des sons de lyre éclatèrent... Longtemps
Je les ouïs chanter dans les échos flottants...

VITA ET MORS

Ce matin un brouillard plus léger s'insinue
Qui, montant de la mer, voile à peine la nue ;
Et je descends, dans une hâte d'y courir,
Sur la grève où le flot lentement vient mourir.
Les dernières lueurs de l'aube se dispersent ;
Et pendant qu'à tourner de grands oiseaux s'exercent
En poussant vers le ciel moins rouge un cri perçant
Qui vient rompre le rythme étrange du jusant ;
Pendant qu'à l'horizon, où gît la nuit sereine,
Par une déchirure énorme et souveraine
L'astre du jour éclate et teint d'un or plus pur,
Dans ce décor mouvant, le rideau de l'azur,
Je laisse ma pensée errer, libre et ravie,
Et je goûte le sens éternel de la vie.

***

Ce soir la brise tiède expire ; la forêt
Tressaille mollement et repose. On dirait
Que, lasse de jaser avec le vent qui passe,
Elle étend son manteau de feuilles dans l'espace
Pour mieux dormir et mieux étouffer tous les bruits
Qu'avivent les matins et qu'éteignent les nuits
Et pendant qu'adossée à la montagne sombre
Elle se diminue encore dans cette ombre

Effaçant peu à peu les ultimes reflets
Que le jour disparu retient sur les sommets ;
Pendant que de partout le silence dilue
Les choses autour d'elle où plus rien ne remue.
Un frisson me secoue, aigu comme un remords,
Et j'éprouve le sens éternel de la mort.

NE CHERCHONS PAS

Viens sur les bords déserts où l'eau calme s'allonge,
Puisqu'aujourd'hui notre âme est triste et que le bois
Se recueille aux entours et verse comme un songe
L'ivresse de l'oubli sur un monde aux abois.

Rien ne vaut les moments perdus dans ce silence ;
Rien n'égale le charme apaisant de ce soir
Alors que le ciel tend sa douce somnolence
Sur le lac où souvent nous vînmes nous asseoir.

C'est ici que l'été dernier nous nous aimâmes ;
Un an s'est écoulé depuis et nous sentons
Que cet an a suffi pour disjoindre nos âmes
Loin des sentiers chéris dont nous nous écartons.

Pourtant rien n'est changé, le même flot s'enlace
Autour de ton pied nu comme autrefois, le vent,
Le même vent léger, sur ton épaule lasse,
Se joue et la caresse et lui rit comme avant.

Tout ce que nous aimions, les feuilles frémissantes,
Le torrent dévalant sous les pins toujours verts,
Les îles dont nos pieds foulent les fleurs naissantes,
Les nénuphars dont les étangs sont recouverts ;

Les monts charnus, les champs marbrés, les libellules
Cousant d'un long fil d'or l'écharpe des soirs bleus ;
Les matins embrumés et les clairs crépuscules
Qui retiennent le jour expirant sous nos yeux.

Tout ce que nous aimions revit, les mêmes choses
S'offrent à nos regards, à nos sens, à nos cœurs ;
Plus près de nous encor l'encens des mêmes roses
S'exhale triomphant des calices vainqueurs.

Pourquoi donc sommes-nous, dans tout ce qui persiste,
Les seuls à ne plus être ainsi que nous étions?
Et qu'est-ce que la vie a fait qui nous attriste
Quand tout est joie et grâce et sourire et rayons?

Mes mains sont à tes mains désormais étrangères ;
Tes yeux ne lisent plus dans mes yeux leur destin,
Pourquoi donc notre amour aux lueurs passagères
S'est-il, quand tout renaît, si brusquement éteint?

Ne cherchons pas, goûtons cette heure évocatrice
D'un passé dont la cendre est brûlante à demi,
Et laissons de ce qui fut peut-être un caprice
Flotter le cher parfum sur le lac endormi.

GONZALVE DESAULNIERS.

ALPHONSE DESILETS

Né en 1888 à Victoriaville, province de Québec, Alphonse Desilets est un des techniciens agronomes les plus distingués du Canada où il remplit, d'ailleurs, les hautes fonctions de Chef de département au Ministère de l'Agriculture de Québec.

Membre de la Société des Auteurs ainsi que de la Société des Poètes Canadiens, il appartient également à la Compagnie des Chevaliers de Colomb et est le correspondant attitré de la Revue des Poètes de Paris.

Alphonse Desilets a déjà derrière lui un très important bagage littéraire. Il est, en effet, l'auteur de trois volumes de poèmes : Heures Poétiques, Mon Pays Mes Amours, Dans le Brises du Terroir, *et de nombreux ouvrages techniques ou sociologiques. Il collabore en outre à de nombreuses organisations techniques canadiennes, françaises ou belges et s'est fait remarquer en France, en Belgique et au Canada au cours de plusieurs brillantes campagnes de conférences.*

FIN D'AUTOMNE

Les dernières feuilles noircies
Aux branches des bouleaux pressés,
Ainsi que des ailes transies
Tremblottent sous les cieux baissés.
Rideau de cendre, un pan de nue
Étend son ombre sur les bois.
L'eau des beaux lacs est devenue
Lourde et grise comme une poix.
La prime neige, d'une ouate
Habille la plaine et les monts
Et la ramure épaisse et moite
Se coiffe de blancs capuchons.
Du toit pointu des maisonnettes
S'élève un panache mouillé ;
Des collines les lignes nettes
Tranchent sur l'horizon rouillé.
Or, dans le grand silence austère
Où tout semble s'être endormi
Le soleil qui fuit notre terre
Ne lui sourit plus qu'à demi.
Mais son sourire est d'un artiste :
Il enlumine d'ambre et d'or
Le lit à la fois clair et triste
Où le bel Automne s'endort...

LIS ET FEUILLES D'ÉRABLE

Vous incarnez, pour nous, l'aïeule vénérée,
Celle qui nous a pris, jadis, sur ses genoux,
Qui nous a fait notre âme et notre cœur à nous,
La France inoubliable et la France adorée.

Vous avez son sourire et son verbe touchants
Et c'est sa gaîté claire, en vous, qui nous appelle.
Nous la reconnaissons, elle est candide et belle,
La France des « trouveurs » qui renaît par vos chants...

Chantez, pour qu'au foyer canadien nul n'oublie
L'harmonieux élan de l'amour filial,
Et pour que se conserve au drapeau lilial
Le culte originel par où le sang nous lie.

Chantez ! Que vos accents éveillent désormais
L'enthousiasme saint et le respect du verbe.
Que l'âme canadienne, héroïque et superbe,
Prolonge ici la France et n'abdique jamais.

Et pour la faire aimer d'une amitié durable,
Autour de leurs grands bers, aux marmots qui viendront,
Nos petites mamans, en chantant, marieront
A votre fleur de lys notre feuille d'érable...

LE FEU SOUS I A CENDRE

On s'attache au passé. Lorsque j'aurai vieilli
Et que je reviendrai par les soirs de dimanche,
Vers les champs où mon cœur de terrien tressaillit
Une joie auréolera ma tête blanche.
Fidèle au souvenir des jours laborieux,
Où j'ai peiné conformément au dur précepte,
Je reverrai surgir de terre, sous nos yeux,
La forêt primitive et dont l'ombre intercepte
La lumière joyeuse et douce du matin.
Et notre humble maison, le berceau de ma race,
Telle que je la vis en un rêve lointain,
Me réapparaîtra faraude dans sa grâce.
Mes aïeux partiront à l'aube, ayant au bras
La hache et le fusil, et le rire à la bouche ;

Et tandis que choiront l'orme et le frêne gras,
Soudain déguerpira l'ours agile et farouche.
Et, de l'aube au coucher, les sonores échos
Révéleront la tâche ardente et formidable...

Or, à la fin, par un de ces matins pascaux
Je verrai l'un des miens, vieux et méconnaissable,
Se coucher à son tour comme un arbre géant.
L'un de ses fils prendra le sceptre du domaine
Et sous l'avril nouveau, drus et réjouissants,
Les blés comme autrefois jailliront de la plaine.
De génération en génération,
Dieu bénira la paix du laboureur austère
Et la prospérité sera dans sa maison.

Mais, un jour que l'épreuve, aux vivants salutaire,
Dispersera les cœurs et les bras généreux
La maison quittera sa joie accoutumée.
Et la douce maison, dans l'attente de ceux
Qu'elle a chéris, longtemps demeurera fermée.

La vertu du foyer pourtant vivra toujours.
Car, sous la cendre inerte, une ardente étincelle
Ranimera soudain le feu des anciens jours
Et la maison rassemblera ses fils en elle.
Les aïeux revivront dans notre souvenir
Et nous rappellerons leurs vertus à la plèbe.
Car, loin d'abandonner jamais de les bénir,
Je veux que nous gardions à ces faiseurs de glèbe,
Dont l'effort a semé la paix sur nos chemins,
Le culte harmonieux de notre gratitude.
Non contents d'imiter les œuvres de leurs mains,
Nous les célébrerons devant la multitude...

Je m'en irai content. Puisque j'aurai tracé
Mon sillon dans la plaine où Dieu m'avait placé,
Et puisque le repos du serviteur fidèle
M'attendra dans la Paix solide du cercueil,
Je bénirai la mort, et sur un geste d'elle,
Je saurai l'accueillir d'un fraternel accueil.

ALPHONSE DESILETS.

FRANCIS DES ROCHES

Né à Québec en 1895, *Francis Des Roches abandonna très tôt la carrière du droit pour celle du journalisme. Ecrivain à l'inspiration pleine de couleur et de variété, Francis Des Roches excelle dans le genre léger, enjoué, mélancolique. Il a publié déjà un volume de poèmes aux solides qualités,* Brumes du Soir, *et un recueil de gazettes rimées,* Chiquenaudes, *ainsi que plusieurs ouvrages en prose. Collaborateur de nombreux journaux canadiens, il fut, en* 1923, *l'un des fondateurs de la Société des Poètes Canadiens, qui a fait de lui son secrétaire-trésorier.*

BONHEUR DES CHAMPS

C'est vrai ! je suis un rustre et mon pas est pesant ;
Je ne vis bien qu'aux prés, aux souffles de la brise,
Et j'ai ce lourd défaut, qui fait qu'on me méprise,
D'avoir le parler rude et d'être un paysan !...

Je sais mener mes bœufs et guider ma charrue,
Dans la plaine féconde allonger des sillons ;
Mais je ne sais comment m'asseoir dans les salons
Et je respire mal les odeurs de la rue.

Pour connaître le temps je ne consulte pas
Un almanach vieilli disant qu'après l'orage
Le soleil doit venir briller au pâturage,
Et pour trouver le Nord je fais fi du compas.

L'hirondelle qui passe en frôlant la poussière
Me fait comprendre, à moi, qu'il va tantôt pleuvoir
Et l'Astre de la Vierge, au fond du ciel tout noir,
Guide plus sûrement mes pas vers ma chaumière.

Ma richesse? Grand Dieu ! mais je l'ai dans ma main
Lorsqu'en chantant je vais à travers mon domaine
Lancer sur mes labours la bonne et forte graine
Qui deviendra l'épi dont je ferai mon pain.

Votre or ne peut briller autant que mes avoines,
Il n'a pas le frisson de mes blés sous le vent ;
Et chaque jour je peux, dans le soleil levant,
Aller en mon jardin respirer mes pivoines.

Mes filles et mes gars sont faits pour vivre vieux,
Car sous leur peau brunie aux grands vents de la Terre,
Je sens monter le flot d'un sang héréditaire
Que moi-même je tiens de mes rudes aïeux.

La paix règne au foyer où ma femme fidèle
Sait tenir tout en ordre et montrer à l'enfant
Les mots du catéchisme ou ce que Dieu défend,
Et nous sommes heureux, le soir, sous la chandelle !...

ESQUISSES AUTOMNALES

Feuilles mortes, feuilles d'automne,
Feuilles de sang ou de vieil or
Recouvrant d'un vol monotone
Le gazon mort...

Nuages gris, nuages tristes,
Nuages lourds des froids prochains
Déroulant leurs plis fantaisistes
Dans les lointains...

Jardins déserts, jardins moroses,
Jardins silencieux le soir
Regrettant des absentes roses
Le nonchaloir...

Soleil mourant, soleil tragique,
Soleil avare de ses feux
Promenant sa lueur oblique
Au ciel brumeux...

Passants rares, passants placides,
Passants au corps déjà transi
Martelant sous leurs pas rapides
Le sol durci...

Et toujours ces feuilles d'automne,
Feuilles de sang ou de vieil or
Recouvrant d'un vol monotone
Le gazon mort...

LES DEUX DETTES

Deux femmes un soir devisaient :
L'une, blonde comme l'aurore,
De la cocarde tricolore,
Ornait ses cheveux qui frisaient...

L'autre les cachait sous un feutre
Au bord remonté d'un côté
Et d'un grand drapeau étoilé
Relevait un peu son teint neutre.

La Première disait : « Là-Bas
« Le chemin qu'on suit se divise ;
« Mais vers le seul but que je vise,
« Seule s'il faut, du même pas,

« Je marcherai sans défaillance ! »
Et la Seconde en s'arrêtant
Suggéra : « Mais c'est imprudent !
« Nous pourrions, ma pauvre France,

« Trouver un biais où passer,
« Et tout en contournant l'obstacle
« Sauver Berlin de la débâcle !
« N'est-ce pas que c'est bien pensé?

« Mais il vous faudra faire taire
« Pour ça vos revendications,
« Glisser sur les réparations,
« Vous montrer moins autoritaire...

« Puis vous me devez de l'argent...
« Si vous voulez que je... » — « Silence ! »
Répondit fièrement la France,
« Moi, on me doit beaucoup de sang !... »

FRANCIS DES ROCHES.

LOUIS-JOSEPH DOUCET

Louis-Joseph Doucet qui est né dans la province de Québec en 1874 *est un des poètes dont l'œuvre pleine d'abondance et de diversité est le plus caractéristique de la littérature canadienne au cours des trente dernières années. Parmi les nombreux ouvrages donnés par Louis-Joseph Doucet nous citerons :* La Chanson du Passant, La Jonchée Nouvelle, Les Palais Chimériques, Les Palais d'Argile, Au Vent qui Passe, Au Fil de l'Heure, *poèmes ;* Pages d'Histoire, Campagnards de la Noraye, Moïse Joessin, *prose.*

C'est d'ailleurs une belle et noble figure de poète philosophe que Louis-Joseph Doucet. Sa pensée, toujours grave et mesurée, s'enveloppe d'une forme précise et d'une sobriété voulue qui jamais ne choit dans la grandiloquence ou la médiocrité. Ce poète qui possède une grande âme ailée, sait marcher dans la vie avec une simple et fière assurance. Caractère et pensée savent s'unir en lui pour commander l'estime et forcer le respect.

IMMORTELLE DÉESSE

Au silence des nuits dont s'est épris mon âme
Je mêle ma pensée et votre souvenir ;
J'évoque le passé, j'appelle l'avenir
En contemplant en moi vos sourires de femme.

Je vous ouvre mon cœur au milieu de ses flammes ;
Pour brûler le chagrin qui voudrait m'envahir :
Je suis le naufragé que le sort doit trahir,
J'entends sous moi la mer qui déroule ses lames.

O Déesse, pour vous je nage vers le port ;
Et je cherche en mon ombre une aurore idéale,
Quand le remous me pousse à la chute finale,

Ultime et triste fin qui suivra mon effort :
— Reniement, abandon, dédain, sombre détresse —
Soutenez ma souffrance, immortelle déesse !

LA BOURRASQUE

Pauvre front fatigué, contemple tes nuages
Et garde pour toi seul ton ombre et tes ennuis.
Pauvre vaisseau coulé, le vent dans tes cordages
Rend plus lugubre encor l'abandon de tes nuits.

La vague bat ton flanc et le monstre te frôle
De son ventre visqueux et de son noir museau.
La tempête t'ébranle et, là-bas, près du môle
Tes matelots nageurs s'enfoncent dans les eaux.

Ainsi sombre le monde en proie à la bourrasque,
En proie aux noirs chagrins, ces flots de l'univers ;
Le remords est un monstre et le rire est un masque
Qui recouvre la vie au milieu des revers.

Pauvre front fatigué, contemple le rivage
Où sont accumulés le sable et les cailloux ;
Songe aux crânes blanchis sombrés dans les naufrages,
Et dis-moi si le temps doit nous rendre jaloux.

Puisqu'il en est ainsi, que nous tombons si vite,
Et que l'ombre nous prend de bonne heure en chemin,
Camarde, viens-nous-en, Camarde, je t'invite !
Donne le coup de grâce, ô mort, donne ta main !

TU SOUFFRES

Tu souffres, ô mon cœur, tu souffres. Eh ! bien, pleure.
Rentre en toi-même, et rentre en ton ennui !
Autrefois je bravais d'un sourire les heures :
Mon rêve et mon espoir faisaient face à la nuit.

Les dieux hospitaliers, les dieux de ma jeunesse,
Longtemps, m'ont soutenu de leur force d'en haut.
La prière et l'amour guérissaient mes tristesses :
Je chantais la bonté dans mon cœur plein d'échos.

Les arbres murmuraient des oraisons, des grâces,
Et je me consolais d'un rayon de soleil ;
Aujourd'hui devant moi les beaux chemins s'effacent
Ma pauvre âme est atteinte et d'ombre et de sommeil.

Ah ! que me reste-t-il de la foi de mes rêves?
Et que me reste-t-il d'avoir tant espéré?
J'espère encore en Dieu, bien que l'heure soit brève,
Je sais qu'il faut pleurer après avoir pleuré.

Quand je parle de moi je parle aussi des autres ;
O, nous tous, mes amis, qu'allons-nous devenir?
Je veux revoir Jésus avec ses douze apôtres
Pour en savoir un peu plus long sur l'avenir.

Quand Il prêchait, le bon passant de Galilée ;
Quand Il pleurait au parc de sa Gethsémani ;
Quand Il priait tout bas, telle, colombe ailée,
Son âme s'élevait vers le Père infini ;

Comme lui nous faisons aussi notre prière ;
Comme lui vous prêchez la paix et la bonté ;
Comme lui tu boiras la grande coupe amère...
Mais après que fera ta pauvre humanité !

LE DESTIN

Que te dois-je, Destin, sur le peu que je vaille?
Demandai-je jamais le soutien de ton bras?
Je suis petit d'esprit, même petit de taille ;
Je fus tenace ainsi qu'un âne sous le bât.

Je n'ai rien demandé, ni le jour, ni la vie,
Le jour est une tâche et la vie, un impôt,
J'ai porté les fardeaux sur ma route suivie
Avec l'espoir des nuits qui versent le repos.

Quand l'éternelle veille étendra sur mon crâne
Le voile de l'oubli, le suaire des morts :
Ma cendre vaudra bien, qu'on m'excuse ou condamne,
Que ma cendre au chaos s'unisse sans remords !

Qu'elle soit ton égale, ô néant des ténèbres
Car je n'ai pas menti contre la voix du cœur ;
Que m'importe tes mains, ô puissance funèbre,
Si je suis le vaincu, tu n'es pas le vainqueur !

FACE AU MONDE

J'aurai fait en ce monde assez piètre figure,
Pour l'avoir bien jugé dans ma sincérité :
Si j'avais moins compris toute sa vanité,
Je serais, à ses yeux, un homme d'envergure.

Mais quoi ! j'étais choqué devant son imposture,
Face à cet être humain plein d'inhumanité.
J'aimais ce que Dieu donne ; en toute vérité,
Je fus le bon ami des droits de la nature.

Les cagots peuvent bien se sentir du remords ;
Ce remords les broiera s'ils ne peuvent l'abattre.
Est-ce pour l'endormir qu'ils font le diable à quatre?

Mais pourquoi tant de mots et pourquoi tant de songes
Qui leurrent notre vie et jusqu'à notre mort?...
Comme leur songe creux se transmue en mensonge !

SI TU VEUX ÊTRE HEUREUX

Si tu veux être heureux, sois ami du silence,
Ennemi du mensonge et de la cruauté.
Sois doux, que ton esprit juge avec équité ;
Deviens le bon semeur de la bonne semence.

La vie est le chemin que nul ne recommence :
Chasse au loin le regret de tes jours emportés,
A moins d'y retrouver des rayons de beauté
Pour attiser au cœur des foyers d'espérance.

Si tu veux être heureux, porte en toi ton bonheur :
La paix. Tout est cruel aux âmes tourmentées.
Ta pensée est un fruit, il la faut transplantée

Aussi loin que le rêve et tout près de l'honneur
Afin de distinguer ce qu'il faut que l'on aime.
Reste enclin au pardon, mais fort contre toi-même !

VENTS D'AUTOMNE

Vents d'automne venus, vous pleurez dans les feuilles
Et dans l'ombre des soirs, au long de vos chemins,
Sur le rêve attristé des âmes qui s'endeuillent ;
Comme l'homme pleurez, les rameaux sont vos mains.

Vents du Nord, vous frappez en passant notre épaule,
Et la nuit vos accents sont coupés de sanglots.
Vous jetez parmi nous les complaintes du pôle
Les djins dansent sur vous leur infernal galop.

Soufflez, pleurez, ô vents, du fond des nues
Sur notre globe triste aux tristes avenues ;
Balayez notre sol, pleurez sur les humains

Qui n'achètent leur jour qu'au prix des lendemains.
O vents des nuits, venez, venez, je vous convie,
Comblez les vides creux au désert de ma vie !

LOUIS-JOSEPH DOUCET.

ALBERT FERLAND

Encore une belle figure de poète canadien, encore une belle œuvre canadienne pleine d'abondance et de solidité! Albert Ferland, né à Montréal en 1872, *se fit dès la prime adolescence remarquer par sa précocité poétique. Il publiait, en effet, ses permiers vers à seize ans et, dès sa vingtième année, lançait son recueil initial,* Mélodies Poétiques, *que suivaient bientôt* Femmes Rêvées, *puis* Les Horizons, Le Terroir, L'Ame des Bois, *trois parties d'une vivante homogénéité réunies aujourd'hui en un ensemble dont le titre,* Le Canada Chanté, *couronne heureusement une œuvre toute de ferveur patriotique et de généreuse exaltation de la nature.*

En quelques descriptions sobres et nettes, Albert Ferland évoque avec un rare bonheur toute la vaste terre canadienne. Imprégné du terroir de son pays, il chante avec une vigoureuse simplicité ses champs, ses forêts, ses lacs immenses et son grand fleuve. D'une forme délibérément ramassée et massive, ses poèmes s'harmonisent très naturellement avec les paysages dont la beauté rude et solennelle hante son rêve.

Ajoutons que, membre fondateur de l'Ecole Française de Montréal, Albert Ferland, après en avoir été le président, en est aujourd'hui le secrétaire.

L'EAU

L'Eau vierge dans les bois, guetteuse aux clairs miroirs
Où se répète l'Aube, où se mirent les Soirs,
Contrefait le Réel, roule un monde d'images,
Des décalques de ciels, des doubles de feuillages,
La gamme des couleurs qu'emprunte ingénûment
Sa surface pensive au changeant firmament.
Dans son mensonge bleu, parodie éternelle
De tout ce qui l'approche et se regarde en elle,
L'Eau nous leurre sans fin par le jeu des rayons,
Par ses profils de champs, de clochers ou de joncs,
Déroulant son azur, ruisseau, lac, ou rivière,
Inlassable elle va son chemin de mystère.
Et quand surgit le daim pour boire sa fraîcheur,
Elle simule en elle un autre daim rêveur
Qui semble aller vers lui dans sa pose muette,
Et regarde, étonné, sa fine silhouette.

SOIR DE JUIN A LONGUEUIL

Longueuil, au chant menu des grenouilles, s'endort.
La gloire des prés verts s'éteint dans l'ombre grise.
L'azur meurt. S'effilant, le clocher de l'église,
Au trouble crépuscule a perdu son coq d'or.

Les toits sont bruns. Déjà, vers l'Ouest, se devine
Une étroite lueur, au delà des pignons.
Et l'on songe qu'au loin, touchant les flots profonds,
Montréal dans la nuit montante s'illumine.

C'est l'heure où l'air venu des jardins assombris
Essaime des parfums sur le passant qui rêve,
La brise fête ceux qui marchent vers la grève,
Laissant leur âme errer sur les pruniers fleuris.

Veilleur, c'est l'instant cher !... Que le chemin te mène
Où la nuit brusquement s'étoile de fanaux,
Où, par delà les quais, la danse des canots,
S'aperçoit le profil de la cité prochaine.

Là, dans le décor féerique des soirs d'été,
La ville, que jadis rêva De Maisonneuve,
Lumineuse, rayant de longs reflets le fleuve,
Au lointain regardeur révèle sa beauté.

Ses feux tissent dans l'ombre une dentelle claire,
Dont chaque point d'argent sur l'eau vacille et luit :
D'éclatants nénuphars semblent peupler la nuit,
Berçant au sein des flots leurs tiges de lumière.

POÉSIE DES FEUILLES

Splendeur des bois de mon pays,
Vous toutes les feuilles que j'aime,
Et dont le Nord clôt le poème,
Lorsque sont mûrs les blonds maïs,
Combien nombreuses, les jours gris,
Dans les sentiers le vent vous sème,
Vous toutes les feuilles que j'aime,
Splendeur des bois de mon pays !

Vous n'êtes plus l'orgueil des chênes,
Des érables et des bouleaux,
Qui chantèrent le long des eaux
Et dans le clair lointain des plaines.
Mon âme, ô feuilles, sent vos peines,
Et suit vos deuils sur les coteaux,
Pleurant la grâce des bouleaux
Et le hautain regret des chênes.

Vous étiez la gloire de juin,
Le frais manteau des forêts vertes,
O feuilles, qui tombez inertes,

Comme un oiseau blessé soudain,
Vos tons de rouille et de tanin
Affligent les routes désertes,
Manteau souillé des forêts vertes,
Feuilles mortes, gloire de juin !

TERRE NOUVELLE

Lorsque le blanc Hiver, aux jours tièdes mêlé,
Recule vers le Nord de montagne en montagne,
La gaîté du semeur envahit la campagne,
Et du sein des greniers renaît l'âme du blé.

Ennui de mars, espoir d'avril, attente et rêve !
C'est avant les bourgeons et les proches labours
L'inquiétude exquise et sourde des amours,
C'est dans l'arbre vivant la marche de la sève.

C'est ton œuvre, soleil, créateur des matins,
Semeur de jours, passant du souverain abîme,
Toi qui, majestueux, vas ton chemin sublime,
Jetant un printemps neuf sur nos printemps éteints.

C'est pour t'aimer, soleil, et vivre ta lumière,
Que le semeur ainsi t'accueille à l'horizon,
Que le blé, prisonnier dans sa blanche maison,
Dès les aubes d'avril redemande la terre !

LES ARBRES MORTS

Tels dorment dans la mort aux pieds des bois vivants
Les arbres dont l'amour a tourmenté la terre,
Arbres forts que jadis la fuite des grands vents
Faisait, tumultueux, chanter dans la lumière.

Homme, sais-tu les jours où dans l'ombre ils sont nés,
Frêles, parmi les bois, leurs pères pleins de force,
Sais-tu les printemps morts qui les ont couronnés
Et les rudes hivers où tonna leur écorce?

Sais-tu combien de fois, travailleur ténébreux,
Du bourgeon des avrils à la feuille fanée,
Le Temps, nombrant sa marche en leurs troncs vigoureux,
D'un cercle parallèle a figuré l'année?

S'évasant sur le sol leur flanc informe et lourd,
Lentement, s'est vêtu d'épaisses moisissures,
Et, parfois, les chasseurs font, avec un bruit sourd,
Choir sous le *mocassin* leur grasse pourriture.

Songe que ces géants, orgueil du siècle enfui,
Quand l'humus nourrissait leurs racines sans nombre,
Portant plus haut leur front que les bois d'aujourd'hui,
Remplis de majesté, faisaient la forêt sombre.

Il était vierge alors le royaume des pins,
Et la famille auguste et profonde des chênes
Régnait, sans craindre l'homme, au sein des monts hautains,
Et, tel un océan, les bois couvraient les plaines.

Passé des bois, je t'aime, et les vieux caribous,
Dans leurs sentiers plus courts, moins que moi dans mes rêves
Regrettent l'heure ancienne où la forêt chez nous
Chantait la liberté d'enténébrer les grèves.

Je porte en moi le deuil des grands bois d'autrefois,
Et ces troncs dépouillés du manteau de la vie,
Je sais les voir debout, tels que les Iroquois,
Ténébreux, les ont vus le long de la patrie.

QUÉBEC SOUS LA LUNE

C'est Québec sous la lune,
Étageant près des flots
Ses mille toits vieillots
Sur sa falaise brune.

Dans le soir velouté
On dirait qu'une Muse,
Invisible et confuse,
Vient bercer la Cité.

C'est un doux chant de France,
Un vieil air obsesseur,
Qu'on écoute, songeur,
Ém©u de souvenance.

C'est auprès d'un berceau
Une voix qui fredonne
Un refrain monotone :
Le malheur d'Isabeau...

— Qu'avez-vous donc, la belle,
Qu'a vous à tant pleurer?
Qu'a vous à tant pleurer? —
Dit la voix maternelle.

— Je pleur' mon anneau d'or,
Répond la belle fille...
La nuit vient sur la ville,
Le chant meurt. L'enfant dort.

ALBERT FERLAND.

ULRICH GINGRAS

Tumultueux et rude tempérament de poète terrien que celui du barde des Guérets en Fleurs. *Sa poésie aux rythmes brusques et heurtés, ses images audacieuses, ses évocations d'une nature multiple et farouche dans sa fécondité, sa pensée inconsciemment imprégnée d'une sorte de panthéisme matérialiste, tout cela concourt à imprimer un caractère d'impressionnante et brutale originalité à la personnalité poétique de Ulrich Gingras.*

Deux forts volumes de vers : Les Chants du Paysan *et l'ouvrage cité plus haut constituent pour ce poète de* 32 *ans un bagage littéraire déjà très important.*

Ils lui ont, d'ailleurs, valu dans son pays une juste réputation. Lorsque, par une plus longue pratique de son art, qui parfois hésite et se dérobe encore sur certains obstacles techniques, Ulrich Gingras sera bien maître de son inspiration et de sa forme, nous pourrons avec confiance attendre de cet âpre poète des œuvres de maturité incomparables dans leur cadre.

RENAISSANCE

Hosanna ! sur les monts, dans la plaine, aux vallons,
Un bel enfant est né de la Nature immense.
Au front, du doigt marqué de la jeune innocence,
Il sourit plein d'espoir aux ferments des sillons.

Et le soleil, qui monte au loin chassant l'aurore,
Ensanglante le ciel de son disque amoureux,
Content de réchauffer aux mains de mars heureux,
Du bambin rose et frais la chair tremblante encore.

C'est le printemps. L'oiseau bécotte ses petits.
La sève coule aux flancs déchirés des érables.
Les grands troupeaux, quittant le toit bas des étables,
Beuglent d'aise et de joie en songeant aux pâtis.

Les bourgeons aux rameaux éclosent sans mystère.
Le ruisseau babillard entonne son refrain.
A travers champs, un homme épand au loin le grain,
Satisfait de jeter son trésor à la terre.

Et tout ce qui s'avive au germe fécondant
Se propage, s'agite et croît en multitude.
Tout cela derechef reprend son habitude,
Ses besoins d'existence et de travail ardent.

Oh ! le farouche éveil des bourgeons et des sèves !
Substantiel ferment, mystérieux levain,
Soumis à ton pouvoir magique, c'est en vain
Que le Sol se refuse aux désirs de tes rêves !

Salut et gloire à toi ! De l'hiver triomphant,
Sème sur nos matins le trop de ton délire,
Et, reçois en retour de mon cœur, — triste lyre —
L'hommage de ces vers comme un cadeau d'enfant !

ORAGE D'ÉTÉ

Le ciel est gris. Il pleut. Le tonnerre au loin gronde
L'horizon par instant s'illumine d'éclairs.
Le feuillage sanglote aux bords des étangs clairs ;
Sous bois, près de la ferme un troupeau vagabonde.

Il semble que l'azur pleure depuis toujours...
Et l'orage crépite aux carreaux des fenêtres ;
Ruisselle sur les toits, dans le faîte des hêtres,
Aux jardins, et détrempe et souille les entours,

Il s'écrase et vagit sur les routes pierreuses ;
Se perd dans les ravins avec des élans sourds ;
Aux barrages se choque, écumeux, en bonds lourds
De fauves pourchassés par des meutes nombreuses.

Il trace des sillons dans le flanc des coteaux,
Lave aux vergers les fruits en proie aux bestioles ;
Court, plonge, se disperse à travers les rigoles,
Submergeant en chemin les frêles végétaux.

Il s'acharne à ployer les branches sur le sol ;
Torturant à plaisir chênes, cèdres, jonquilles.
Brisant les nids cachés à l'ombre des charmilles
Où l'oisillon tentait hier son premier vol.

Puis soudain, le soleil apparaît sans mystère.
Des nuages rosés peuplent l'azur moins gris.
Les champs, les monts, les bois de cet émoi surpris,
Sentent frémir en eux le bon sein de la terre.

Et, tandis que le ciel reprend ses tons subtils,
Les lucarnes des toits — tels de grands yeux de femme,
Las d'avoir trop pleuré — clignotent sous la flamme
De l'astre rayonnant venu baiser leurs cils.

IL NEIGE

La forêt maladive agonise en sa gloire.
L'automne a fui... L'hiver envahit les grands bois
Et sème dans nos cœurs cette joie illusoire,
Pleine du souvenir des choses d'autrefois.

Les sentes, les coteaux, tout est d'un blanc d'albâtre.
Une ouate au ciel gris s'abat sur les étangs,
Aux ravins, par les prés. Il fait bon près de l'âtre
Écouter de grand'mère un conte du vieux temps.

Le vent hurle sa plainte aux angles des toitures,
Dans les bouleaux jaunis et les grands sapins noirs
Dont les sommets tangués, ainsi que des mâtures,
Bercent les nids mourants dans l'angoisse des soirs.

C'est la première neige. Elle tombe sans trêve
Menue, éparse et folle au vent capricieux.
Elle couvre sans bruit les chemins et la grève,
Les pâtis, les ruisseaux : tout est silencieux.

Elle obscurcit le jour de sa blancheur étrange,
Répandant sa toison sur les logis rêveurs.
Il neige au fond des bois, il neige sur la grange,
Et sur le lac, et sur la rive, et dans les cœurs.

Tout n'est plus qu'un linceul. Les moulins, les villages
Qu'on voit blottis au loin dans les sombres replis
Des vallons où sont morts la mousse et les feuillages,
Apparaissent vêtus d'un immense surplis.

Seule, parfois s'ébroue au milieu d'une mare
Une oie éclaboussant le blanc manteau soyeux
Dont le sol se revêt comme on cache une tare ;
Un pâle soleil meurt au fond lointain des cieux.

ULRICH GINGRAS.

JOSEPH HARVEY

Nous voici cette fois en présence d'un de ces fiers et bons colons Canadiens Français qui ont fait de leur rude pays l'une des plus fécondes et des plus riches contrées de l'univers.

Parti dès l'âge de treize ans pour les grandes prairies de l'Ouest-Canadien, Joseph Harvey a connu la dure vie du nomade et du trappeur. C'est durant ses longues périodes d'isolement, où, seul parfois pendant des mois entiers, il n'avait d'autre compagnie que celle de quelques livres de Hugo, Byron, Shakespeare, que Joseph Harvey écrivit les poèmes si pleins de généreux idéalisme et de grave sérénité dont, à 24 *ans, il a composé son premier recueil :* Les Épis de Blé, *belle œuvre sincère et profonde qui a obtenu le prix de « l'Action Intellectuelle » de Montréal, en* 1923.

A GINEVRA

J'ai fait ce rêve ardent, ce rêve téméraire,
En moissonnant mes blés, tête nue, en plein champ,
Ivre de poésie et de soleil couchant,
De raconter mon âme et de chanter ma terre !

Ah ! mon cœur a battu, comme bat, en hiver,
Le fléau sur les blés cuivrés, les orges pâles,
Quand, de ma rude main, que mordorait le hâle,
Je griffonnai, songeur naïf, mon premier vers !

Pauvre moi ! — Vous savez, à vingt ans, comme on aime !
Avec quel espoir fou, dans ce rêve doré,
Je berçai, depuis lors, chaque soir, mon front blême...

Et, par ce crépuscule automnal, éploré,
Je ne sais, feuilletant mes candides poèmes,
Là, si je vais sourire, ou si je vais pleurer !

SIMPLE IDÉAL

Mon idéal à moi, c'est le soleil, la brise,
L'or fauve des moissons ; c'est un coin de terroir
Au ciel de mon pays, près d'un clocher d'église ;
Le grand sillon fumant dans la fraîcheur du soir !

Mon idéal à moi, c'est un foyer rustique ;
Une blanche maison au bord des calmes eaux,
Où monte par les nuits, troublant, profond, mystique,
Le soupir de la vague au milieu des roseaux...

Mon idéal à moi, enfin, c'est une femme
Ayant les qualités que le sage réclame ;
Fidèle, aimante, gaie, bonne, belle? — Qu'importe !

Pourvu qu'en franchissant mon seuil, elle m'apporte
Le bonheur dans la paix, et que sa vive flamme
Soit l'âme du foyer — le foyer de mon âme !

AVEU

Ne vous étonnez pas que parfois je sois triste.
Ayant aimé, je sais que la douleur existe ;
Je sais également que l'amour en nos cœurs,
Quoi qu'on dise ou qu'on fasse, est encor le vainqueur.

Histrion, pour voiler quelque intime blessure,
On a beau, gravement, comme un moine, de bure,
Se draper de Dédain, de Sagesse — on a beau,
Tout au fond de son âme ainsi qu'en un tombeau,

Bâillonner sa tendresse, hélas ! — ce qui est pire,
Déclamer qu'on n'est plus de ces fous qui soupirent
Pour un regard de femme, un sourire, une fleur ;

— Par un soir printanier, doux comme une caresse,
L'on se surprend soudain baisant avec ivresse
Je ne sais quel billet à la tendre couleur !...

TRISTESSE

Ce soir mon cœur est las, mendiant la caresse
D'un rayon de printemps, d'un rêve d'avenir ;
Car par ce morne soir il pleut de la tristesse
Goutte à goutte en mon âme où le feu va mourir.

Je suis triste ce soir car mon foyer se traîne
Et ne projette plus qu'une pâle lueur
Il fait froid, il fait sombre, et la lune sereine
Ne peut chasser la nuit qui monte dans mon cœur.

Il fait triste ce soir, et ma bûche agonise ;
Tout est silence, paix, tout repose, tout dort ;
Je ne peux pas chanter devant la cendre grise
De mon rêve expirant et de mon âtre mort

En vain pour m'égayer je t'accorde, ô ma lyre :
Hélas ! c'est un sanglot qui vibre sous mes doigts ;
Puisque l'âpre douleur a voilé ton sourire
Et que tu veux pleurer, ô ma Muse — tais-toi !

ASPIRATION

Hélas ! toujours un homme, hélas, toujours, toujours
Un faible cœur pétri d'azur et de poussière,
Que le reflet esprit, la ténèbre matière
Se disputent ainsi qu'au fatal Premier Jour !

Toujours vers l'Infini fatiguer sa paupière.
Comme un oiseau captif, s'élancer, voleter
Derrière les barreaux de son Humanité,
Pour toujours retomber pantelant sur la pierre !

De la charnelle nuit franchissant la frontière,
Oh ! qui m'emportera sur une aile de feu
Vers l'Athène céleste, un peu plus près de Dieu !

Je disais — et soudain un ange radieux
M'apparut : Ses genoux s'étoilaient de lumière.
« Qu'es-tu donc? » implorai-je — Il me dit : — « La Prière » !

JOSEPH HARVEY.

CASIMIR HÉBERT

Bibliophile et polyglotte remarquable, Casimir Hébert s'est voué à la carrière universitaire. Il dirige à Montréal, depuis de longues années, une maison d'enseignement réputée et figure parmi les membres les plus distingués de la Société Historique de cette grande ville française.

D'un esprit subtil et d'un jugement littéraire très sûr, il a lancé en 1920 *une anthologie des poètes canadiens qui connut un succès considérable. Poète lui-même et moraliste plein d'humour, Casimir Hébert excelle dans l'apologue. Il a écrit de nombreuses fables publiées dans les principaux organes littéraires du Canada français, auxquels il fournit une collaboration extrêmement appréciée.*

L'HIRONDELLE ET LA TORTUE

Au retour du printemps, sur le vert des gazons
Lentement cheminait Madame la Tortue.
Une hirondelle vole aux abords des maisons,
Des climats du Midi récemment revenue.

— « Six mois se sont passés que je ne t'ai revue ».
Dit aussitôt l'hirondelle : « Qu'as-tu
Fait pendant tout l'hiver? » Il lui fut répondu :
« Mais ces six mois durant, j'ai dormi : je m'éveille
D'hier matin. D'ailleurs c'est coutume chez nous
Que chacun tout l'hiver sommeille.
Le printemps interrompt nos rêves : de nos trous
Nous sortons. » — « Moi, reprend l'oiseau, par mer, par terre
J'ai, ce temps, voyagé d'aile leste et légère ;
J'ai vu les bords africains
Au sol toujours brûlant ; j'ai vu les Pyramides :
Dans le Nil j'ai pris mon bain.
J'ai survolé lacs et plaines humides,
Pourchassé papillons merveilleux et brillants.
J'ai vu des races nombreuses,
Noires pour la plupart, mais cependant heureuses.
Or, voilà qu'en ces lieux m'attire le printemps. »

La Tortue en réponse : « O la course futile
Que celle dont tu fais le récit ; s'exposer
A des dangers sans nombre, est-ce sage? est-ce utile?
Mieux vaut cent fois dormir que tant oser. »
C'était là propos de tortue.
Cette race est, dit-on, lente autant que têtue.
N'ayant voulu que jaser,
L'hirondelle, oiseau sage, à ces dires s'est tue
N'en pensant guère moins en son vol à travers
Les airs
Que son amie avait telle berlue
Qu'elle en jugeait pour l'instant comme grue.

Il est autant d'avis divers
Que d'hommes en cet univers ;
Chacun, croyant le sien meilleur, fort s'évertue
A le prouver en prose et même en vers.

LE HÉRISSON

Le hérisson sentant les morsures du froid,
Demandait à la taupe un tout petit endroit
Dans sa souterraine demeure :
— Soyez-moi clémente en cette heure.
L'hiver est rude en nos climats ;
Je ne saurais sans toit, en souffrir les frimas.
Vous qu'on dit d'âme bonne et fort compatissante
Montrez, ô taupe, un peu de charité.
A cette invite si pressante
La taupe ne sut résister.
Un hôte si courtois, d'urbanité parfaite,
Pouvait-elle le rebuter?

Le hérisson s'installe en l'étroite chambrette
Prend ses aises et fait son gros, autant qu'il peut.
Mais si tôt qu'en son trou notre taupe se meut
Le moindre mouvement de son hôte qui bouge
Enfonce dans ses chairs d'infâmes dardillons,
Qui les labourent comme gouge.
— Monsieur le hérisson, voyez, ma robe est rouge
Du sang qu'ont fait jaillir vos piquants aiguillons.
Retirez-vous, je vous en prie.

Ce logis pour nous deux est vraiment trop petit.
— Me retirer ! dit l'autre, oh ! j'en ai nulle envie ;
Pour moi, ce nid me va ! si le cœur vous en dit,
Madame, et puisque ici ma présence vous gêne,
Allez quérir ailleurs logis qui vous convienne.

Cette fable fait voir où charité nous mène
Quand prudence en tout point ne préside aux bontés.
Interdisez la porte aux esprits malhonnêtes
Qui vous chasseront d'où vous êtes
S'ils parviennent jamais à vivre à vos côtés.

Réfléchissez, quelles lois, ô ministres,
Doivent sauvegarder la jeune nation :
Réglementez notre immigration,
Sans quoi vous préparez nos exodes sinistres.
Je vous le dis : nous nourrissons
Beaucoup trop de hérissons.

CASIMIR HÉBERT.

MICHEL HELBRONNER

Michel Helbronner est né à Montréal en 1876 *de parents français. Après de fortes études il embrassa la carrière d'architecte où il sut conquérir l'estime de ses confrères les plus autorisés. Membre de la Société des architectes de France et du Royal Institut Architectural de Grande-Bretagne, il fut parmi les fondateurs de l'Institut d'Architecture du Canada.*

Poète, Michel Helbronner, qui a publié des vers dans presque toutes les grandes revues françaises et canadiennes, fut lauréat d'un nombre considérable de concours, notamment du Concours des Annales Politiques et Littéraires de Paris (1907) *et des jeux floraux du Languedoc* (1912).

EFFET D'AUTOMNE

Les arbres dépouillés, sur le ciel, froidement,
Dentellent, dans la brume, en formes fantastiques,
De merveilleux vitraux d'anciens temples gothiques,
Ayant pour verrière un pâle firmament.

Les rameaux enlacés par un fol croisement,
Cisellent, dans le soir, des ogives rustiques,
Semblables à des nefs où montent les cantiques,
Que le vent, tel un orgue, entonne étrangement.

Sur le chemin givré, parvis sans fin qu'on foule,
Les feuilles mortes vont, comme une sainte foule,
Frissonnante d'extase, au tombeau de l'été.

Puis les grands vents d'automne, en leurs chants séculaires,
Exilant de la nuit la morne obscurité,
Allument dans l'azur tous les cierges stellaires.

LE CHANT DE L'ÉRABLE (1)

Le soir, au coin du feu, quand s'éteint le tison,
J'écoute, tout pensif, la bise monotone
Soupirant sa complainte aux étoiles d'automne,
Que berce, dans la nuit, ce chant d'effeuillaison.

C'est l'érable qui jette au lointain horizon
Un air de son pays, vers le flot qui moutonne
Ou vers le mont perdu qui répète et chantonne
A l'infini du ciel l'écho de sa chanson.

(1) L'Érable est l'arbre dont la feuille a été adoptée comme emblème national par les Canadiens-Français.

Quand l'été reviendra, dans la plaine fleurie,
L'érable, tendrement, au ciel de sa patrie
Redira son amour et sa fidélité.

O peuple canadien, dans la mâle espérance,
Écoute, noble et fier, ce chant de liberté,
Et songe, que jadis il pleura pour la France.

L'AME DES BOIS

Il est des nuits où les grands bois ont comme une âme
Qui dans l'ombre renaît, pleine d'enchantement,
Et vogue vers les champs fleuris du firmament,
S'enivrer d'un parfum qui la trouble et la pâme.

Du brin d'herbe au vieux pin, chaque plante proclame
A cette âme inconnue un éternel serment,
Qui vers l'azur heureux monte amoureusement
Donner à chaque étoile un regard plein de flamme.

Il est des nuits d'extase où l'érable rêveur,
Évoquant le passé, célèbre avec ferveur
La gloire des aïeux qui dorment dans la plaine.

En ces rêves d'amour par l'aurore apaisés,
Quand la terre et le ciel confondent leur haleine,
On croirait que dans l'air il bruit des baisers.

FRANCE - CANADA

Dans le sentier des ans, nous pouvons revenir,
Côte à côte et bercés par la gloire qui trace
Les exploits valeureux de cette noble race,
Qu'un océan sépare et ne peut désunir.

De notre terre, ô France ! où vit ton souvenir,
Plus aimé chaque jour, plus profond dans sa trace,
Nous écoutons, émus, le flot... Ce flot embrasse,
Dans un même baiser, nos rives, sans finir.

Tout nous parle d'antan ! Et l'érable sauvage,
Emblème de tes fils, sur ce lointain rivage,
Pour Toi module encore un hymne caressant.

Dans une ardente foi, par le temps non flétrie,
Un seul immense amour fait battre notre sang :
Car nos âmes sont sœurs et n'ont qu'une patrie.

NOCTURNE

La lune, gravement, majestueuse et lente,
Dans la tiédeur du soir, monte de l'horizon
Adoucir l'azuré du céleste blason,
Sablé de diamants — légende étincelante.

De l'infini descend, vers la terre brûlante,
Le mystique parfum et l'étrange frisson
Des astres qui, là-haut, ébauchent la chanson
De l'éternel amour à la brise troublante.

Et de leurs bras géants, les arbres enlacés,
Comme des corps étreints longuement embrassés,
Soupirent des aveux aux étoiles rêveuses.

Les feuilles vers l'azur chuchotent des serments,
Pareils à des baisers de lèvres amoureuses,
Que se donnent, la nuit, d'invisibles amants.

MICHEL HELBRONNER.

ARTHUR LACASSE

Né à Saint-Anselme, province de Québec, en 1869, *l'abbé Arthur Lacasse, docteur ès lettres de l'Universita-Laval, est un poète et un lettré des plus estimés dans son pays, où toutes les grandes sociétés littéraires et poétiques officielles ou privées s'honorent de le compter parmi leurs membres notoires. Sa poésie sobre et vigoureuse est d'une forme extrêmement classique. L'abbé Lacasse a déjà publié deux importants volumes de vers,* Les Heures solitaires *et* l'Envol des Heures, *qui lui ont valu de figurer parmi les lauréats de la* Revue des Poètes.

ART ET BEAUTÉ

I

Pourquoi donc, ô Beauté, lorsque tes yeux de flamme
Plongent, doux et puissants, jusqu'au fond de mon âme,
Me fais-tu tressaillir?
Pourquoi mon cœur ardent, bercé par ta caresse,
Peut-il encore, extasié dans cette ivresse,
Te voir sans défaillir?...

Partout je te rencontre, en l'homme et dans les choses,
Là-haut dans les rayons, sur terre dans les roses,
Et jusqu'au fond des mers !
Et partout et toujours ta voix harmonieuse
Rythme la cantilène immense et merveilleuse
Du chœur de l'univers...

Sans toi, je le sens bien, mon âme inconsolée
Souffrirait trop, hélas, loin du ciel, isolée
En ce sombre milieu...
Mais d'où viens-tu? Quelle est, dis-moi, ton origine?
Serais-tu la splendeur ineffable et divine
De la Face de Dieu?...

II

— De l'art je suis la fille obéissante et belle...
Mais vouée au Seigneur, mon seul Maître et mon Roi !
Sœur du bien et du vrai, jamais, au mal rebelle,
Je ne me prostitue en violant sa loi...

L'Art, en caressant l'air qu'ici-bas tu respires,
Harmonise les chants épars qui sont en lui,
Et quand l'artiste les module sur sa lyre,
Je suis l'inspiratrice aimante qu'il poursuit.

Si des souples rameaux effleurés par la brise,
S'envole, ainsi que d'une harpe, un son joyeux,
Aussitôt j'apparais, et l'humble vocalise
A ma voix se transforme en un hymne pieux...

L'Art, captant les rayons diffus de la lumière,
Dit au peintre : Travaille ! Un tableau resplendit,
Évocateur de paix ou de gloire guerrière...
Je guidai le pinceau que sa main lui tendit.

Et lorsque, sous ses doigts, le marbre vit, s'anime,
Et que les panthéons, sous les cieux constellés,
Dressent, hardis et fiers, leur coupole sublime,
Je règle leurs contours finement ciselés.

Que l'Art élève enfin, jusqu'à lui, la Parole,
Cette musique exquise et faite de clarté,
Je me libère alors des voiles du symbole,
Et je m'identifie avec la Vérité,

Je rythme la pensée, et par la Poésie,
J'infuse au verbe humain ma grâce et mon ardeur ;
Je suis le cœur qui bat, l'âme qui s'extasie
Dans le poète, cet amant de ma splendeur...

Lève les yeux, regarde, interroge l'espace :
Vois ces mondes de feu projetant leurs rayons
Sur les routes sans fin dont nul ne sait la trace...
Je chante dans la Lyre et luis dans Orion !

Suis-moi, monte plus-haut, par delà l'empyrée,
Aux bornes du fini, dans l'ombre, au ciel des cieux,
Parmi les séraphins aux ailes diaprées !...
Contemple-moi ! je suis partout où règne Dieu !

Voilà mes fonctions, voilà mon origine !
Mais sache qu'un cœur pur est mon trône de choix :
J'ai pour lui des secrets, et des clartés divines
Hautes jusqu'à l'extase en face de la Croix..

O Beauté ! si mon cœur ne rêve qu'harmonie,
Si je te vois partout, c'est que tu vis en moi !
Et je puis accueillir ta caresse bénie,
Car je veux, en chantant, servir Dieu comme toi !

CHARMANTE CONFIDENCE

Un jour petit Louis, triste, le front penché,
A son curé disait : « Quand je fais ma prière,
Mon esprit, malgré moi, s'envole au cimetière ;
Et voilà, j'ai grand peur que ce ne soit péché... »

Et, naïf, le cœur gros, impuissant à cacher
Une larme qui tremble au bord de sa paupière :
« Depuis qu'au ciel, dit-il, Dieu m'a ravi ma mère,
Je voudrais Le prier... mais... j'en suis empêché... »

« — Ta maman, dit le prêtre, il faut prier pour elle,
Louis ! » Mais l'orphelin à l'humide prunelle
Essaya de sourire, et ne répondit pas...

Puis, sans lever la tête, et la voix attendrie,
Il avoua, charmant, les yeux baissés, très bas :
« Quand je prie — est-ce mal? — c'est elle que je prie ! »

ARTHUR LACASSE.

BLANCHE LAMONTAGNE-BEAUREGARD

Blanche Lamontagne-Beauregard est née à Escoumains, province de Québec, en 1889. C'est dans cette admirable région des bords du Saint-Laurent qu'elle apprit à regarder et à chérir la nature dont son œuvre dénote une fidèle observation. Elle aime à chanter les champs, les forêts, les montagnes, et toute sa poésie est empreinte d'un agréable souffle pittoresque et rustique. Ses écrits se composent de cinq recueils, de poèmes, Visions Gapésiennes, Par nos Champs et nos Rives, La Vieille Maison, Les Trois Lyres, La Moisson Nouvelle, *d'un roman,* Un Cœur Fidèle, *et d'un volume de contes,* Récits et Légendes.

LES BLÉS

Ce matin, plus lourds dans la brise,
Les blés se sont mis à pleurer ;
Au fond de leur prunelle grise
J'ai vu des larmes s'égarer.

Courbés sous le poids de leur peine
Ils ont penché leur front trop lourd,
Et leurs pleurs brillaient dans la plaine,
Comme un bijou sur du velours...

« Nous pleurons en un deuil suprême !
« La douleur au sombre courroux
« Nous a touchés de sa main blême,
« Et verse sa détresse en nous !

« Étendant nos bras en prière
« Vers la face du Tout-Puissant,
« Nous sentons croître en nos paupières
« Des larmes, des larmes de sang...

« Ah ! bien grande est notre souffrance,
« Me dirent les blés canadiens :
« Nous pleurons sur les blés de France
« Qu'écrasent les canons prussiens ! »....

HIVER CANADIEN

Mais j'aime ton brillant cortège,
Tes monts au sapin toujours vert,
J'aime la splendeur de ta neige,
J'aime ta blancheur, rude hiver !

On dirait du ciel sur les branches,
Il neige en flots étincelants.
Les collines sont toutes blanches,
Et les villages sont tout blancs...

Protectrice comme une mère,
La neige, encerclant le coteau,
Semble vouloir prendre la terre
Dans les plis de son blanc manteau...

Dans les villages solitaires
Tous les vaillants semeurs de blés,
Fronts résignés, âmes austères,
Près du feu, se sont rassemblés.

C'est l'heure des paroles tendres,
Des rires fusant sans raisons.
Dans la veillée on croit entendre
Palpiter l'âme des maisons !...

Et la lampe, la bonne lampe
A des feux inaccoutumés.
Son reflet brille sur la tempe
De tous les êtres bien-aimés.

Puis la nuit s'étend. On écoute
Le bruit des grelots dans le noir.
Un traîneau passe sur la route,
Une voix chante dans le soir...

RÊVE DU SOIR

Quand le soleil, dans un flot de pourpre et de sang,
Derrière les sommets majestueux descend,
Couvrant de son manteau la haute forêt vierge,
Et les buissons secrets d'où le parfum émerge,

Quand le soleil, dorant les ravins tortueux,
Ouvre des lacs d'azur dans les marais boueux,
Et d'un reflet où toute chose se redore,
Plus chaud que le midi, plus vivant que l'aurore,
Verse à flots la clarté du ciel sur le chemin,
Et pare de ses feux l'âpre désert humain.
A l'heure, où des coteaux, qui cessent de bruire,
Tièdes et réjouis du matinal sourire,
Disparaît le magique essaim des papillons,
Dont le vol semble fait de rêve et de rayons :
A l'heure où loin de nous s'enfuient les demoiselles,
A cette heure si tu crois posséder des ailes,
Pour franchir la lointaine rive et le vallon,
Et la blonde colline où souffle l'aquilon,
Si ta pensée ardente et ton âme légère
S'envolent au delà de la ville étrangère
Pour retrouver cet être entre tous préféré,
Celui dont chaque jour ton cœur est altéré ;
Si sans craindre la mort et sans peur des désastres,
Le soir, après avoir recontemplé les astres,
Après avoir, caché dans l'antre des roseaux,
Écouté longuement la chanson des oiseaux,
Tu voudrais dans l'amour dont ton âme s'inonde,
Endormir contre toi sa chère tête blonde,
Et, le gardant de tout mal et de tout affront,
Tu voudrais de ta douce main, calmer son front ;
Si le soir, à cette heure où l'âme est asservie,
Sous son rêve, tu sens que sa vie est ta vie ;
Referme ta fenêtre et regagne ton toit,
Rentre en toi-même : tu portes le ciel en toi !...

BLANCHE LAMONTAGNE-BEAUREGARD.

ALICE LEMIEUX

Délicieuse poétesse de vingt ans à l'âme toute de pureté printanière et de fraîche délicatesse, Alice Lemieux est née à Québec et vit actuellement à Saint-Michel de Bellechasse, sur les bords du majestueux Saint-Laurent. Sa poésie fluide et imagée coule avec une agréable aisance sans cependant tomber dans le conventionnel et le diffus. Le grand mérite d'Alice Lemieux réside, avant tout, dans la lumineuse émotivité de son jeune cœur et dans la sincérité toute spontanée de son inspiration. Si cette jeune fille sait conserver intacte sa native originalité en la perfectionnant par un fécond labeur il faut attendre d'elle une ample floraison de poèmes nostalgiques et sentimentaux!

MATURITÉ

Mon âme est comme un fruit trop lourd et trop vermeil,
Il a mûri trop vite aux rayons du soleil
Des saisons achevées ;
Je le voudrais plus vert, je le voudrais moins mûr,
Car il tremble parfois, son abri n'est plus sûr
Sous les branches ployées.

Des rayons trop hâtifs l'ont paré de couleurs,
Il a bu le nectar de la rosée en pleurs,
Déjà son cœur frissonne
En voyant apparaître sa maturité ;
Il a vu le printemps. Sans connaître l'été
Il sent venir l'automne.

Près de lui le feuillage est vert et jeune encor,
Le soleil radieux met un grand tapis d'or
Sur les champs qu'il éclaire ;
Mais mon âme pourtant est un fruit mûr et lourd,
Que je tremble de voir, bientôt, par un beau jour,
Tomber... dans la lumière.

QUAND DONC MA POÉSIE AURA-T-ELLE DES AILES ?

Quand donc ma poésie aura-t-elle des ailes?
Quand sera-t-elle assez forte dans sa douceur,
Pour que l'on puisse entendre y palpiter mon cœur?
— Mon cœur caché souvent dans ces frêles dentelles?

Quand mes vers auront-ils tout le parfum du soir?
Seront-ils assez grands pour contenir mon âme ;
Et pourront-ils un jour devenir cette flamme,
Dont la lumière apporte et l'amour et l'espoir?

Et quand pourrai-je enfin t'offrir ô poésie,
De ces vers que je rêve de tisser pour toi :
Musique qui soupire et qui murmure en moi,
Accents où je voudrais mettre un peu de ma vie.

... J'espère en l'avenir et peut-être qu'un jour,
Je pourrai dignement ciseler de mes vers,
Une urne à contenir la voix de l'univers...
J'essaierai ce jour-là, d'y loger mon amour...

ENTHOUSIASME

Il est plus de printemps dans ma jeunesse en fête,
Que dans tous ces lilas enivrés de soleil ;
Il est plus de chansons dans ma lyre muette,
Que dans les nids : ces fleurs des arbres et du ciel.

Je sens plus de tendresse en mes rêves de femme,
Qu'il frémit de parfums dans les doigts du matin,
J'ai plus de désirs purs d'idéal dans mon âme,
Que dans ces lys qui prient le soir en mon jardin.

Les érables sont blonds à force de lumière,
Le lac est presque un ciel à force d'être bleu...
Pourtant mon cœur a plus de jour dans son mystère,
Mon âme a plus d'azur... car mon soleil c'est Dieu...

OH... CE ROCHER, CE VENT, CES VAGUES...

Les vagues se penchaient en des gestes de fleurs,
Et drapaient le rocher de mousselines blanches,
Apportant à nos pieds une algue ou quelques branches,
Et chantant pour nous deux leur nocturne berceur.

Un vent taquin froissait les fleurs de mon corsage,
Et toujours sur mon front rejetait mes cheveux,
Mais vos doigts patients en découvraient mes yeux,
Bénissant, je crois bien, la brise si peu sage.

Vous me disiez tout bas des riens que j'adorais,
Des mots que vous aviez parfumés de votre âme ;
J'avais tant de bonheur dans ma robe de femme,
Que faible, j'ai senti soudain que je pleurais...

Je pleurais de savoir que l'heure serait brève,
Et que je reviendrais sur ce rocher brumeux
Seule, rêver au temps où nous rêvions à deux :
Que la vie est un jour, que la joie est un rêve.

J'étais triste et pourtant dans le soir mauve et gris,
Qui descendait vers nous en buvant la lumière,
Je glanais une gerbe adorable éphémère,
De vos regards, vos mots, vos gestes et vos ris.

Parfumée à votre âme et cachée en la mienne,
Gerbe qu'il fait si bon retrouver quand parfois,
Avide de bonheur je me penche et je bois,
Ce qu'elle a conservé de sa douceur ancienne...

Oh... ce rocher, ce vent, ces vagues, cette voix...

FLEURS

Hier encor j'aimais les roses,
Hier au temps de mon bonheur ;
Dans leurs beautés fraîches écloses,
Souventes fois j'ai mis mon cœur.

Aujourd'hui j'aime les pensées,
Dont l'amitié fleurit mes pas ;
Leurs voix timides, effacées,
Ont des mots qui ne fanent pas.

Demain j'aurai des immortelles
Dans le jardin de mes amours ;
J'aimerai, pour vivre avec elles,
Des fleurs... qui souriront toujours.

ALICE LEMIEUX.

LIONEL-ENGLEBERT LÉVEILLÉ

Né à Saint-Gabriel de Brandon, Lionel Léveillé, en littérature Englebert Galèze, qui occupe au barreau de Montréal une situation enviable, a écrit de nombreux poèmes réunis en trois recueils, Les Chemins de l'Ame, La Claire Fontaine, Chante Rossignol Chante, *d'où émane une intense et originale impression de sentimentalisme littéraire. Certains de ses courts poèmes tels que* Hantise *et* Vois-tu ce Chemin, *que nous reproduisons ci-dessous témoignent d'un art curieusement évocateur, qui, par de sobres et magnétiques raccourcis, nous conduisent aux confins de l'énigmatique et de l'inexprimable.*

HANTISE

Pour ce que la chose intéresse.
C'était un errant sourcilleux,
Devant son sourire en détresse,
Qui voyait toujours deux grands yeux,

Que l'étoile ou le soleil luise,
Lui virant l'âme jusqu'au fond.
En s'enfuyant de leur hantise,
Il a roulé du haut d'un pont.

On arracha le pauvre hère
Au doux lit des flots caressants.
On a fait un trou dans la terre,
Ehoupe ! on l'a jeté dedans.

Pour ce que la chose intéresse !
C'était un errant sourcilleux,
Devant son sourire en détresse,
Qui voyait toujours deux grands yeux.

VOIS-TU CE CHEMIN

Vois-tu ce chemin misérable
Dont jamais n'ont foulé le sable
Que les pas du désespéré?...
C'est par là que je m'en irai.

Depuis des jours ma malle est prête.
Un peu de tendresse inquiète,
Un pauvre souvenir navré,
C'est tout ce que j'emporterai.

Et, sans crainte que nul n'écoute,
Loin, bien loin, au bout de la route,
Dans le grand silence éploré,
Longuement je t'appellerai.

CROIRE...

Ah ! Croire ! Croire sans lassitude ni faiblesse
Croire au renoncement ou croire à la richesse
Croire au faste insolent, croire à l'humilité,
Croire au dédain, croire au doute, à la cruauté.
D'un vouloir qui sans fin s'exalte et se prolonge
Croire aux bas appels de l'instinct, croire au mensonge,
Croire aux regards voilés de tendresse ou d'ennui,
Clairs et beaux comme des reflets d'astre dans la nuit.
Bondir comme le flot au courant qui l'entraîne.
Croire à la joie, croire à l'amour, croire à la haine.
Aux rampes de sentiers courts et toujours nouveaux
Ne plus laisser son rêve et sa chair par lambeaux.
Comme en un jardin clos où le cœur se repose,
Croire à la terre, au ciel, mais croire à quelque chose.

Sans plainte et sans regret gravir l'âpre chemin
De quelque songe altier de quelque effort humain,
Croire pour rester droit sous l'éloge ou le blâme.
Croire pour assurer un refus à son âme,
Une porte sans cesse ouverte à sa frayeur,
Quand le vent des plaisirs, quand le vent des douleurs
Hurlent et violemment tendent toutes ses fibres.
Croire pour être fort, croire pour être libre,
Inflexible et jamais de son but dessaisi,
Dans l'unique et rude sillon qu'on a choisi.

FEMME

Etre pur, être bon, être innombrable, femme,
Chapelet gracieux, harmonieuse gamme
De tous les mots, les cris, les rêves, les frissons
Éparpillés au vent des terrestres saisons.
Seul reflet, ici-bas, de lumière divine
Dont parfois, doucement, notre ombre s'illumine.
Tous les apaisements, les secours et les soins
Dont notre cœur charnel a senti le besoin.
Source de clair pardon, ombrage de tendresse,
Au long de nos chemins misérables. Caresse !
Après l'effort sans but des jours toujours pareils,
Plus douce au corps meurtri que l'aile du sommeil.
Ange à qui donne le jargon de nos chimères
Les noms charmés de sœur et d'épouse et de mère.
Sourire printanier, juvénile ferveur,
Amour fécond et saint, rêve dont la candeur,
Comme un soleil d'avril sur tout l'azur rayonne.
Miracle de bonté, de vaillance... pardonne,
Dans le débordement des cauchemars maudits,
Les pleurs versés sans nombre et les mots que j'ai dits
D'injuste cruauté, de reproche ou d'injure,
Lorsque au seuil délaissé de ma détresse obscure
Le doute grimaçant épandait son effroi.
Si l'on pleure, gémit ; si l'on souffre par toi,
C'est que toi seule au front qu'invite l'espérance
Est digne d'indiquer la joie ou la souffrance.

LIONEL-ENGLEBERT LÉVEILLÉ.

PAUL MORIN

Voici le Poète canadien-français qui, bien que jeune encore, jouit dans son pays de l'autorité et du prestige littéraires les plus incontestés. Pour la plupart de ses compatriotes, il est le grand poète canadien de l'époque.

Quant à nous, moins enclins à ces transports d'enthousiasme, parce que peut-être un peu plus blasés en matière de poésie, nous sommes heureux de saluer en Paul Morin un styliste de grande classe en même temps qu'un poète de haute lignée.

D'une formation intellectuelle heureusement perfectionnée au cours des séjours prolongés et des nombreux voyages qu'il fit aux pays du classicisme traditionnel, Paul Morin se distingue par une vision poétique précisée, amplifiée, illuminée au contact des harmonieux horizons de France, d'Italie ou de Grèce. Il a, d'ailleurs, vécu, pendant de laborieuses années, de notre vie intellectuelle et de la vie littéraire de certains de nos salons réputés. L'influence du Parnasse, du Symbolisme et du Néo-Classicisme a laissé sur lui son empreinte. Il a su lire et goûter, en artiste érudit, Leconte de Lisle, de Heredia, Samain, Verhaeren, Moréas et Régnier. Paul Morin, dans toute l'acception du mot, est un beau disciple.

Il a déjà publié deux volumes de poèmes qui ont, à juste titre, mérité les approbations des lettrés : Le Paon d'Email *et* Poèmes de Cendre et d'Or. *Nous devons attendre de lui, une fois son idéal mûri, au cœur même de son beau Pays, des œuvres puissamment originales où il mariera, comme il le dit avec une souveraine élégance patriotique :*

Les mots canadiens aux rythmes de la France
Et l'érable au laurier.

Secrétaire général de l'Ecole des Beaux-Arts de Montréal, Paul Morin a obtenu récemment le Prix national de Poésie institué par l'actuel Ministre de l'Instruction Publique, l'Honorable Athanase David, qui, grand ami et protecteur des lettres et des arts, doit être, avec raison, considéré comme le Colbert du Canada-Français.

LE DÉPART

Pour la dernière fois j'ai gravi les coteaux
Dans l'odeur de tilleul, d'eau paisible et de frêne
Que verse, de Meudon à l'île de Puteaux,
La latine douceur d'un matin sur la Seine.

O cher pays que j'aime autant que mon pays,
Vous ne serez demain qu'une des cent chimères
Dont meurt le fils de ceux qui, vendus et trahis,
Vous ont tout pardonné, puisqu'on pardonne aux mères !

Je vous aimerais trop ; je ne vous verrai plus,
Mais je veux dire à tous que mon âme est française,
Combien je vous goûtai, combien vous m'avez plu,
Que votre air est doux comme un visage qu'on baise.

Adieu. J'emporte en moi votre nom adoré
Et tout ce qu'il contient d'amour et d'espérance.
Tu es toute en mon cœur. Bientôt je reverrai
Ma terre maternelle et noble... Adieu, ma France !

CONSEIL

N'analyse jamais ce cœur triste et subtil
Qui t'angoisse et te lie,
Tu n'y rencontreras, si généreux soit-il,
Que la mélancolie.

Dissèque froidement cette sincérité
Où ton âme se livre...
Le plus fol amoureux a toujours imité
Les mots de quelque livre.

Chasse le souvenir des candides serments
De celle que tu aimes,
Ton esprit n'y verra que sujets de romans
Et matière à poèmes.

N'évoque pas non plus les beaux jours consacrés
A l'ardente nature,
Ta mémoire, depuis, les a dénaturés
Par la littérature.

Le rapide présent ou le bel avenir
Ne charme ni ne touche,
Tel baiser donnera le cruel souvenir
D'une plus chère bouche.

Il te faut ignorer tout sentiment nouveau,
Toute tendresse douce,
Involontairement, le livresque cerveau
Les chasse et les repousse...

Mais du laurier, surtout, fuis les amers rameaux,
— Tour d'ivoire et d'argile —
Il n'est de calme vrai que parmi les tombeaux,
Farouche et sûr asile !

LE SOIR CLAIR NOUS CONDUIT...

Le soir clair nous conduit au jardin taciturne
Où, diaphanes lys aux tiges de cristal,
Aux pieds de marbre blanc d'un Pan sentimental
Bleuissent les jets d'eau dans la tiédeur nocturne.

Frêle lampe de paix après l'ardeur diurne,
Le croissant nacré plane en l'azur vespéral.
Les paons ne troublent plus le calme pastoral.
Vois, la lune s'émaille aux flancs polis d'une urne.

L'air est lourd de parfums, de trouble enamouré,
L'âme des roses n'est qu'un soupir éthéré
Dans le silence grave où l'heure d'or s'endeuille ;

Mélancoliquement, d'un bel astre éveillé,
Dans mon cœur ébloui, calice émerveillé,
Comme une fleur, la nuit violette s'effeuille...

SAGESSE

Vous avez dédaigné le lac et la forêt?
Allez. Entretenez vos savantes névroses !
Vos livres, sous la lampe, et leurs plus doctes gloses
Vous cacheront toujours l'essentiel secret.

Dans mon jardin étroit, j'écrirai ce sonnet
Qui raille vos travaux stériles et moroses ;
Les poèmes subtils et les naïves roses
Sont le calme mystère où mon esprit se plaît ;

Et, sachant la suave et déchirante joie
Du soir brodé d'argent, du jour tissé de soie,
Je veux, plus fortuné que vous et plus vainqueur,

Mourir, fougueux encore de force adolescente,
D'avoir imprudemment fait éclater mon cœur,
Sous la sandale d'or de l'heure éblouissante.

PAUL MORIN.

MARTHE DES SERRES

Avec les poètes Harry Bernard, Brisset des Nos, le délicieux Robert Choquette, Emile Coderre et Jules Tremblay, Marthe des Serres — pseudonyme de Mme Hélène Charbonneau — dans la poésie canadienne, représente très nettement, bien que sans excès, mais avec une captivante sincérité, les tendances d'un impressionnisme moderne plus vivant et plus audacieux.

D'un tempérament littéraire exceptionnel, Marthe des Serres s'exprime avec une science intuitive de l'image et du verbe dans une forme qui, telle une gemme aux irradiantes facettes, projette autour d'elle un rayonnement idéal.

Elle a dejà produit un curieux et substantiel recueil intitulé Opales *et un volume de prose,* Châteaux de Cartes. *Il faut attendre d'elle des œuvres dont il serait juste que les échos franchissent l'Océan.*

VERS VOUS JE ME SUIS ARRÊTÉE

Vers vous je me suis arrêtée,
Décoiffée et lasse du vent
Qui passait sa main enchantée,
Sur mes roses par trop souvent.

Dans vos yeux j'ai lu le poème
Qu'écrivit mon cœur interdit.
Vous ressemblez à ce que j'aime,
Mes yeux ne vous l'ont donc pas dit ?

Pour vous conquérir, à ma porte,
Je mets des guirlandes d'ors roux,
Votre visite ne m'apporte
Que lendemains de regrets doux.

Mais il me reste une asphodèle
Dont je parerai mes cheveux
Et dans une pose fidèle,
J'attendrai l'Heure des aveux.

HEURE MAUVE

Je bois au festin de ta caresse,
O baiser qui butine sur ma lèvre
Comme l'abeille dans le cœur des violettes blanches.
Sous le bandeau d'ivresse collé à mon front
Comme des feuilles de laurier-rose,
La lumière de mes yeux baisse d'elle-même,
Et je reste ainsi suspendue à des fragments de bonheur
Qui mêlent l'espérance à l'amour,
Dans la corbeille offerte de mes amoureuses lèvres.
Chut !... c'est l'heure mauve des enchantements !

VOUS QUI NE VIENDREZ PLUS

Le chœur des feuilles s'ouvre à l'attaque du vent ;
De l'écrin bleu du firmament,
La nuit apparaît lentement.

Je vais par le soir, seule et libre de conquête,
J'ai les étoiles sur la tête,
Dans le cœur, des désirs de fête,

Seule et parfois rêvant de ne pas revenir,
Pour oublier ou me punir
D'avoir voulu me souvenir.

Mais comment oublier un amour taciturne,
Quand la montagne étend son vieux manteau de lune,
Et fait danser ses fleurs sous un archet nocturne?

Tous les parfums des nuits, des blanches nuits d'été,
Jettent sur ma vaine gaîté
Des encens de félicité.

Ah ! si vous étiez là, vous et votre tendresse,
Donnant la main à ma jeunesse,
Dans ce minuit plein de caresse !

Hélas ! avec demain tout serait effacé.
Que de fois j'ai recommencé
L'espoir de ce rêve insensé,

Qui remet à mon front sa couronne imprécise.
Hélas ! reviendrez-vous vers mon âme indécise,
A l'ombre près du mur, fleuve de clématite?

EUX AUTRES

Mon cœur s'est élargi
Depuis que j'ai baissé la grille
Sur les amitiés qui n'ont point refusé
D'être complices de quelque couplet de chanson...

Seule, magnifiquement seule,
Je marche au petit bonheur des jours
Immenses et vides
Qui recommencent toujours, toujours.
Une ombre, parfois, galope à mes côtés.
Ah ! c'est toi, ma peine ?

LE CORTÈGE

J'ai tressé des guirlandes
Et les ai déposées sur mes défuntes amours.
Je me suis penchée pour respirer
Le mélancolique parfum de ces radeaux de fleurs
Qui emportent vers quelque baie inconnue,
Des années d'espérance, de joie, de servitude.
Puis j'ai couru dans les bois verdoyants,
Sur les fines mousses où gisaient
Des champignons semblables à des cadavres de nénuphars
En faisant signe
Aux oiseaux moqueurs de se taire...
Quand passera, tout à l'heure, le cortège.

NUIT BOHÉMIENNE

Le vent à grands coups d'aile
Roule de distance en distance
Des odeurs de fleurs, de feuilles
Et gonfle comme une amphore
La silhouette des peupliers.

Et, dansant comme des folles,
Des ombres sorties de la forêt brune,
M'ont entraînée sur un plateau
Frangé à l'infini de myosotis bleus.

Si tu n'avais pas tes étoiles,
Nuit, chère nuit,
Éternelle veilleuse vêtue de pourpre,
Je deviendrais païenne,
Si tu n'avais pas, ce soir, tes étoiles.

MARTHE DES SERRES.

JULES TREMBLAY

Né à Montréal en 1879, *Jules Tremblay, qui durant toute sa carrière a lutté pour l'idée française au Canada, est un des écrivains les plus cultivés, un des esprits les plus distingués et les plus clairvoyants de son pays.*

Membre fondateur de l'Ecole Littéraire de Montréal dont il fut l'un des secrétaires, il fait partie de toutes les sociétés intellectuelles ou artistiques du Canada Français et apporte une précieuse collaboration aux principaux journaux de la Nouvelle France.

Ses œuvres en vers ou en prose sont extrêmement nombreuses. Leur seule énumération dépasserait les limites d'une simple notice. Qu'il nous suffise, puisqu'ici nous évoluons dans le domaine de la poésie, de citer ses principaux recueils de poèmes : Des Mots des Vers, Du Crépuscule aux Aubes, Les Ferments, Aromes du Terroir, Les Ailes qui Montent, etc.

Tantôt éloquente, attendrie ou subtile, la Muse de Jules Tremblay est toujours de belle et bonne compagnie. Ses vers sont fermes, nets et précis. Il possède cette belle clarté française qui fait la vraie valeur de toute œuvre écrite en notre langue.

Avec Desaulniers, Ferland, Jean Charbonneau, Tremblay est de ceux à qui tout Français, qui aime véritablement son pays et qui a le sens des intérêts supérieurs de sa race, doit vouer une reconnaissante et fraternelle sympathie. Méritant bien du Canada, Jules Tremblay a bien mérité de la France, patrie de ses aïeux !

LAUDES

Quatre heures. C'est le jour. Déjà le ciel s'allume
Le chaud rutilement d'une indécise brume
Mêle ses reflets d'or aux paillettes des eaux.
Un bruit d'ailes, discret, s'échappe des roseaux.
Loriots et pinsons battent des trilles prestes,
Fugant le contrepoint des préludes agrestes.
Comme la symphonie épreinte d'un baiser
Répand une saveur qui ne peut s'épuiser,
La brise harmonieuse a des parfums sonores.
Le bosquet plein de vols, fleurit par tous les pores.
La mésange franchit la gamme des couleurs,
En pillant la rosée au sein prude des fleurs.
Des cris montent dans l'air. La plaine est embaumée.
Son arome, subtil comme une chose aimée,
Fleure ce qu'il atteint de son philtre enchanteur.
Les nids ont pour prier tout leur monde chanteur,
Pour encens les sapins, les fougères, la menthe.
Il n'est pas dans les bois une oraison qui mente,
Et l'aube peut monter, dans cette ascension,
Où l'aube rajeunie entre en procession ;
Car toutes les beautés se fondent en prière,
Quand les brumes d'aurore éclatent de lumière.
Pennes et floraisons exhaltent vers les cieux
L'hosanna de la terre élevé jusqu'à Dieu !

SOUS LA TABLE

Les livres sont épars au milieu du tapis,
Et messieurs les bébés, sous la table tapis,
Avec une sagesse à confondre des mages,
Déchirent les cartons, les feuilles, les images,
Se couvrent de fragments, de lettres et de mots,
Et c'est ainsi qu'ils font l'étude, les marmots.

'n rayon de soleil irise les atomes
e la poussière folle alourdissant les tomes.
'n volume pédant, inutile aux humains,
evient intéressant dans leurs petites mains.
arwin avec Rousseau, Descarte avec Voltaire,
evant le doux babil sont forcés de se taire ;
e Lisle, Hugo, Musset, Lamartine, en lambeaux,
ous un faible doigt rose éteignent leurs flambeaux.
'est un massacre froid de héros, d'héroïnes,
ont les vieux châteaux-forts croulent dans les ruines.

es fastes glorieux des siècles sont tombés
ous l'impassible main de messieurs les bébés.

LES SILENCIEUSES

'âles fleurs d'hôpital, lys pâles du mystère,
)ui dira vos tourments, ô blanches poitrinaires !
'os yeux inconsolés semblent cacher au jour,
omme un cruel secret que la Pudeur doit taire,
)u quelque grand malheur ou quelque grand amour.

t pourtant vous souffrez, Vertu, Beauté, Jeunesse ;
t votre main se tend de toute sa faiblesse
'ers le bonheur de vivre et l'extase d'aimer ;
t vos regards sont pleins de brûlantes tendresses,
Iortes sur votre bouche avant de s'exprimer.

)uelle fatalité vous pousse loin des grèves,
ans vous laisser jamais poser un peu vos rêves,
'ragiques alcyons aux muettes douleurs !
'os ailes fuient toujours vers d'impossibles trèves,
t courent sans repos l'océan de vos pleurs.

Vos lèvres, que souvent les sanglots ont rougies,
Gardent pieusement leurs hautes nostalgies.
L'infortune écrit donc vos strophes jusqu'au bout,
Poèmes du malheur, vivantes élégies !
Et vous ne voulez pas qu'on ait pitié de vous !

Ce n'est pas la pitié qui vous cherche et vous aime,
Quand la peur égoïste et l'épouvante blême
Retiennent loin de vous vos amis les plus chers ;
Mais c'est l'Amour divin qui s'offre de lui-même,
Et vient pencher son cœur sur vos chevets déserts !

Bienheureux qui vous fait cette rare caresse
De vous aimer quand même au sein de vos détresses,
Et dont le dévouement est une piété
Qui ne pense, qui n'ose, et ne dit rien qui blesse,
En baisant sur vos fronts la sainte Charité !

Car c'est Dieu qui l'inspire et c'est Dieu qui l'envoie,
Ce rayon de clarté qui sur vous se déploie.
Son éclat est trop vif pour que le mal cruel
L'empêche de briller dans une brève joie,
Et vos angoisses vont sourire jusqu'au Ciel.

C'est là qu'est le repos des tristesses dernières.
Et puisque la souffrance est la seule prière
Qui donne aux cœurs l'espoir en d'infinis bonheurs,
Montez vers le Foyer d'éternelle lumière,
Car vous l'avez gagné de toutes vos douleurs !

JULES TREMBLAY.

EMMA VAILLANCOURT

Emma Vaillancourt, née de Liancourt, est originaire de la Baie-Saint-Paul, province de Québec. Après avoir fait de solides études universitaires, elle collabora à plusieurs journaux et publications du Canada-Français et fut admise en 1924 *comme membre de la Société des Poètes Canadiens-Français de Québec. Comme tous ses émules canadiens, elle adore son beau pays dont elle se plaît à évoquer les sites émouvants, en des descriptions qu'elle sait animer d'une forme aux rythmes élégamment harmonieux et d'une tenue à la fois très classique et très personnelle.*

ALLONS ! ! !...

Afin de reposer nos esprits du labeur,
D'étancher ton front las que perle la sueur,
Sous le tendre baiser et l'étreinte si douce
De la blonde campagne où le foin jase et pousse,

Allons, quittons la ville, et ses humains remous,
Allons où le Repos chante un hymne si doux,
Emmenons-y ma Muse, allons vivre un poème
Et, nimbés de lumière, y redire : « Je t'aime !... »

Vite ! allons-y flairer et voir flamber juillet,
Nager dans ses rayons, sa verdeur, son millet,
Jusque dans l'ombre y voir des aurores cachées
Et des loques d'azur à nos flancs attachées !

Allons paître le Rêve en cueillant l'Idéal,
Ouïr chanter les bois et palpiter le val,
Allons où le Silence étreint la Solitude
Et verse sur les fronts ses flots de quiétude,

Où l'on voit de plus près et comme se mouvoir
L'âme de nos aïeux et celle du Terroir,
Où l'on frôle son peuple en des habits rustiques,
Flairant bon le Normand, les coutumes antiques,

Où le ciel fait mirage et s'incline plus bas,
En mêlant de sa gloire aux terrestres appas,
Où l'on voit et l'on sent par les prés, la colline,
Le visage de Dieu, son haleine divine !

Alons !... puis revenant au gigantesque roc,
Où, du sublime Hébert, grinça, jadis le soc,
Ma Muse portera dans quelque « Tour de Pierre »,
Comme un *Memorare*, ce bouquet littéraire,
Simples fleurs du Pays, reliques de lumière...

IL VA NEIGER

Le Temps verse l'éther sur l'Automne à foison.
L'espace s'en veloute et le ciel lourd et sombre
Semble s'unir au sol ; l'ombre se mêle à l'ombre,
Enveloppe le jour de sa noire toison.

Le Rêve et le Silence étreignent l'horizon,
La Tristesse s'incarne emmi cette pénombre :
Diurne, étrange nuit, du firmament qui sombre,
Mirage, bleuité, fluide flottaison.

D'où vient qu'en cet éther que nul autan ne glane,
L'Automne, cœur du Temps, filtre ainsi sa douleur?...
C'est que ton âme, ô neige, en ses nuages, plane !...

De même, en notre exil, il est une blancheur,
Assombrissant l'azur de nos cœurs faits pour elle :
C'est la blanche Clarté de l'Aurore éternelle !...

ORAISON... AUX FEUILLES MORTES

O défeuillaison des arbres verts, hier,
Aile du Regret, poème à mille feuilles,
Élégie éparse en le sol, en l'éther,
Qu'épelle Septembre et que, Muse, tu cueilles,

Ombre qui s'envole, améthyste, or mouvants,
Aurore effeuillée, ou pastel que l'Automne,
De sa pâle main et, de par les grands vents,
Ébauche en les bois et, dans les airs, crayonne,

Valse du Silence, arpègeant son devoir
De baiser le front de la Terre fanée
Et le crépuscule et le morose soir,
Rêvant tout le jour à la fin de l'année.

Splendeur qui s'éteint, reste ailé de l'été,
Semence de ciel, d'espace, d'interstices,
Qui nous font mieux voir rêver l'immensité,
L'ombre de l'Automne aux sourcilleux solstices,

Camarde des bois, essaimant l'Au-Delà,
L'adieu, le mystère, errante parabole,
Du Rêve chrétien, funéraire gala :
Néant qui se meut, éternité qui vole...

Lorsque j'aperçois tes gestes diaprés,
Que festonne en l'air ton irréelle flamme,
Que j'erre en les bois, de tes blonds deuils, parés,
Ton âme qui plane en mon âme se pâme !

EMMA VAILLANCOURT.

GAÉTAN VALOIS

Né en 1886, Gaétan Valois exerce à Lachute, province de Québec, l'honorable profession de notaire et consacre les instants de liberté que lui laisse sa charge au culte désintéressé de la poésie. En même temps qu'un bon poète auteur de pièces colorées, émues et sonores dont l'inspiration et la technique pourraient susciter l'envie de plus d'un professionnel, Gaétan Valois est un sage. Sans ambition comme sans orgueil il va droit son chemin d'honnête homme et chante, avec l'accent d'une vibrante et noble sincérité d'âme, les profondes émotions de sa vie et les splendeurs de son pays. Belle et particulièrement sympathique nature d'artiste, d'une modestie excessive, à notre gré, Gaétan Valois a déjà produit de saines et nombreuses œuvres dont une partie seulement a été publiée, mais a suffi à fonder sa réputation littéraire parmi ses compatriotes.

SES YEUX

Deux yeux partout suivent mes pas ;
C'est une hantise et j'en souffre.
Comme Caïn au fond du gouffre,
Ils me regardent, ils sont là !...

L'obsession que j'en éprouve
N'a pourtant rien que de très doux ;
Car ces yeux n'ont point de courroux,
Aucun remords ne me réprouve.

Ils me sont comme une clarté
Qu'un souvenir avive, enflamme ;
J'ai vu tantôt deux yeux de femme,
Elle est partie, eux sont restés.

TU QUOQUE

Elle aimait tant la vie, elle aimait tant les fleurs,
Quand le précoce avril dispersait ses couleurs
Dans le jardin et sur sa joue.
Mais depuis que le mal la ronge sans pitié,
Depuis que son front pur, hélas ! s'est émacié,
A la vie, elle fait la moue.

Mais d'un reste de joie elle sourit encor
Dès qu'une main pieuse apporte en réconfort
L'une de ses gerbes amies ;
Qu'on enlève les fleurs nocives pour la nuit,
Son seul chagrin paraît et s'exprime sans bruit
A travers ses lèvres fermées :

« O vous, l'unique amour de mon cœur virginal,
« Qui rendiez en parfum mon baiser matinal,
« O vous mes premières amies !
« Pourquoi m'abandonner à l'heure des adieux,
« Me ravir votre baume, et détourner les yeux
« De mes paupières endormies? »

MOISSON HIBERNALE

Le ciel, ce soir, est comme un champ
Dont la terre est le firmament.

Avec des clartés dans ses voiles,
La neige semble le soleil
De l'août céleste aux fruits vermeils ;
On fait la moisson des étoiles.
Saison joyeuse des hivers
Où l'été revient à l'envers.

Déjà le chariot de l'Ourse,
Sous la charge des épis d'or,
Ouvre un cortège à Messidor ;
Le Sagittaire prend sa course.
Partout à l'œuvre, les Gémeaux
Chantent en cueillant des émaux.

Là-bas, la Vierge qui se penche
Est la glaneuse qui les suit ;
Un clair de neige dans la nuit
Illumine sa robe blanche.
Un peu plus loin un moissonneur
Se redresse las de labeur.

Comme une faucille brillante,
Il aiguise le croissant fin,
Et lance à chaque tour de main
Un éclair d'étoile filante.
Le Verseau préside au torrent
Où les bêtes boivent en rang.

En ôtant son chapeau, Saturne
Éponge une perle à son front,
Et, sans retarder la moisson,
Il tend sa lèvre au bord de l'Urne.
Ici-bas, froide est notre nuit,
Mais au ciel un bel été luit.

Les étoiles, sous l'hécatombe
Que poursuit la cruelle faulx,
Vont disparaître, car il faut
Que la dernière gerbe tombe.
Ils se hâtent, les ouvriers,
De remplir les divins greniers.

Mais dès que l'Orient se dore,
C'est la fin du jour sidéral ;
La récolte du champ astral
Est emporté avant l'aurore.
Et l'on s'occupera demain
Des épis mûrs du clos voisin.

A L'AUBE

Pas un mot. Tout est calme à la fois. C'est la nuit,
Et les yeux ne voient rien. Le cœur tant l'ombre est douce,
Bat plus libre et sans heurt quand on dort sur la mousse
Où le rêve est au guet dès que le jour a fui.

En bas, au ras du ciel, un point d'or, fleur qui luit,
Cligne un œil las et mol sous le vent qui le pousse,
A l'heure où dans l'air frais qui se mêle à la brousse,
L'aube entre au fond du lac et fait à peine un bruit.

Tiède et claire en son lit, l'eau se meurt sur la grève,
Et le jonc se tient droit, car la brise a fait trêve.
La source au bord du pré chante et rit tour à tour.

Dans le nid, sur la branche, un cri part : c'est une âme
Dont la voix monte au ciel teint de moire et de flamme.
La fleur rend grâce à Dieu, puis tend son cœur au jour.

GAÉTAN VALOIS.

HAÏTI

LOUIS BORNO

PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE D'HAITI

Qui donc osera soutenir qu'Haïti n'est pas la plus athénienne des jeunes républiques lorsque, non contente de nourrir en son sein une admirable pléiade de poètes, elle a su placer à sa tête l'un des plus nobles et des plus généreusement inspirés d'entre ceux-ci.

Né à Port-au-Prince en 1865, *Louis Borno, après avoir terminé ses études classiques, vint en France où il ne tarda pas à obtenir les diplômes de la Faculté de Droit de Paris. C'est là, dans la métropole intellectuelle de sa jeune patrie, que le brillant étudiant s'éprit passionnément d'art et de poésie.*

Successivement : Professeur à l'Ecole de Droit de Port-au-Prince, dont plus tard il devait devenir Directeur ; Diplomate, membre du Tribunal Arbitral de La Haye, plusieurs fois ministre, Président du Comité Haïtien de l'Alliance Française, il était élu par le Conseil d'Etat de Port-au-Prince, Président de la République d'Haïti en 1922.

Grand ami de la France, Louis Borno est donc un des hommes les plus éminents de l'Amérique tropicale. Il a écrit de nombreux et très remarquables ouvrages juridiques ou sociologiques. Comme poète, il se distingue par la sereine élévation de sa pensée, la fougue de son idéalisme de chrétien social et par la splendeur de son verbe. Sa forme, d'un rigoureux classicisme, vaut surtout par la plénitude du vers, l'harmonie des rythmes et le logique développement de la période. Grand citoyen et fier poète, Louis Borno est un des contemporains notoires, qui honorent le plus pleinement, à la fois, la pensée et la langue françaises.

MARBRE ET VERS

I

Sur le marbre orgueilleux que son poing violente,
Farouche, le sculpteur s'est acharné sans trêve.
Il est vainqueur enfin ! L'Idéal qui le hante
Est là, vivant, captif ! Oui, le voilà, son rêve !
Son rêve qui se dresse et palpite et rayonne !...
Mais hélas ! l'heure fuit, le temps passe et moissonne.
Et le marbre déchu n'est plus qu'un bloc de pierre.

II

Plus puissante, ô Poète, est ton œuvre idéale !
Car le dur métal où tu sculptes ta chimère,
L'amour, l'espoir, le bien, la gloire triomphale,
C'est l'immortel métal, c'est l'or incorruptible,
L'or des Mots, le Verbe fulgurant et sonore.
Vainement l'heure fuit. Sur son socle infrangible,
Ton rythme souverain trône, nimbé d'aurore !

LES BAGNES

I

Rêve

Le cachot surgissait, énorme. Où? Je l'ignore.
Oscillant lourdement sous les houles de l'air,
Dans le vague du Rêve où je le vois encore,
Fauve, il dresse l'orgueil de ses membres de fer.

Là s'exaspère un peuple illustre que dévore
L'implacable désir du soleil, du ciel clair,
La nostalgie immense et folle de l'aurore...
Ils sont là, dans ce piège infâme, en cet enfer,

Tordant leurs bras, hagards, éperdus, plus tragiques
Que tous les torturés des géhennes antiques.
Et tandis que du front ils frappent les barreaux,

Qu'ils brisent sur le fer leurs poignets intrépides,
Lui, le ténébreux Monstre où pleurent ces héros,
Triomphe, en le dédain de ses muscles solides.

II

Réalité

Il est de hauts Esprits que l'orgueil aveugla.
Ils ont voulu saisir, dévoilée, asservie,
La toute Vérité, cachée en l'au-delà.
Ils sont les tourmentés du bagne de la Vie.

Oh ! qui délivrera ces grands et fiers damnés?
Quel Christ mystérieux sera donc leur Messie?
Car il ne se peut pas qu'ils soient abandonnés,

O Clarté, ces esprits que ton mal supplicie ;
Car s'ils sont, Vérité, captifs de la douleur,
C'est que ton fol amour leur flagelle le cœur...

III

Et ces esprits sont là, dans l'antre du problème !
Ils scrutent l'invisible ! Ils ont le mal de Dieu !
Les yeux obstinément ouverts, la face blême,
Ils dardent sur la nuit leurs prunelles de feu.

« Au secours, Spinoza, Kant ! Par quel stratagème,
Par quel signe, forcer le Mystère à l'aveu !
A nous, Socrate, Hegel, Leibnitz, groupe suprême !
Déchirez ce rideau d'Isis, le grand ciel bleu. »

Et tandis que leur âme, en proie à la torture,
Assaille éperdument de ses cris l'infini,
Pas un frisson n'émeut l'impassible Nature,

Rien ne trouble l'oiseau qui chante au bord du nid !
Oh ! toi qui dois sauver ces damnés de la vie,
Oh ! quand donc viendras-tu, Mystérieux Messie.

QUESTION SOCIALE

I

O Christ, les faux savants, parmi leurs vains éclats,
Aveugles, t'ont jeté, comme un défi, leurs haines.
La Sainte Vérité, que tu nous révélas,
L'Évangile épandu de tes lèvres sereines,

Tes exemples divins déroulés sous leurs yeux,
O Maître, tes leçons graves et fraternelles,
Ton cœur si secourable et doux aux malheureux,
Urne de paix tendue à nos soifs éternelles,

Le sanglant diadème où ton front se meurtrit.
Ton martyre, la croix, les clous, ton dernier cri,
Rien hélas, n'a touché leur stupide colère.

Ils ont prêché les champs, harangué les cités,
Et fous d'orgueil, chassant de partout tes clartés,
Amassé leur venin dans l'âme populaire.

II

Mais voici que soudain l'arbre a donné son fruit ;
Ils ont dit à l'enfant, ils ont dit à la femme,
A l'ouvrier, au riche, au pauvre, à tous que l'âme
Est un vain mot, que Dieu n'est qu'un mythe qui fuit

Devant le regard calme et profond de l'Idée,
Une chimère, un songe éclos dans nos frayeurs.
Eh bien ! la foule a cru. La voilà fécondée
Par vos doctrines, fiers savants, nobles penseurs !

Et l'Europe aujourd'hui chancelle, épouvantée
De voir — hurlant, terrible ainsi qu'une montée
De lave — le courroux du peuple des Souffrants !

Ce peuple avait son Christ, Pain de Concorde, Eau Vive.
Il n'a plus rien ! Or, vous êtes vainqueurs, très grands,
Tout puissants ! Parlez. Il veut vivre, il faut qu'Il vive !

LOUIS BORNO.

FRÉDÉRIC BURR-REYNAUD

Né à Port-au-Prince en 1884 *Frédéric Burr-Reynaud est un des poètes les plus féconds et les plus abondamment inspirés de la grande île aimée des Muses et baignée de soleil. Burr-Reynaud, dont le vers est sobre et solidement construit, est avant tout un peintre à la riche palette. Il sait évoquer avec un éclat et une sincérité qui subjuguent les habitants, les mœurs, les paysages et les horizons de la terre fortunée où il mène à la fois l'existence d'un sage et d'un artiste.*

Frédéric Burr-Reynaud a déjà publié deux très importants volumes de poèmes : Poèmes Quisqueyens *et* Ascensions *où il donne la mesure de ses belles qualités poétiques.*

HAITI

Placée en avant-garde au seuil de l'Amérique,
Émeraude des mers au rivage enchanté,
Tu reçus sur tes bords le Génois tourmenté
Du grand monde promis à l'occident féerique.

Mais tu fus faite esclave à l'égal de l'Afrique.
Le vainqueur sans remords ravit ta liberté
Et de tes bruns enfants, sur ton sol exploité,
Fit un blême troupeau que fustigeait la trique.

Or, trois siècles plus tard, ton cœur fut soulevé
Par le souffle fécond qui balayait la France ;
Tu sus rompre tes fers, abolir ta souffrance

Et, portant sur ton front le grand espoir rêvé,
Comme un nimbe vermeil dont la splendeur attire,
Au monde proposer ta beauté de martyre.

DOUCE EXISTENCE

Ils aiment les chansons, les danses et les fêtes ;
Insouciants et gais, le corps peint de rocou,
Ils arrosent leurs jeux puérils d'ouycou
Dont les canaris frais débordent à leurs faîtes.

Les femmes vont, de grâce et de beauté parfaites,
Portant de lourds joyaux à leurs bras, à leur cou,
Tandis que les Zémès, guidés par Savacou,
Dispensent le bonheur par la voix des prophètes.

Et l'Areyto décrit la faveur d'exister,
La vertu de jouir, la volupté de vivre
Dans l'égale douceur de ce climat comme ivre

De prodiguer ses dons à ses fils sans compter
Et qui, même en la mort qui ferme leur paupière,
Sait mettre le reflet divin de la lumière.

MATIN QUISQUEYEN (1)

Un souffle frais frissonne au fond des bois touffus ;
L'air est suave et pur, le ciel bleu, la mer blanche ;
Les oiseaux amoureux volètent dans les branches ;
La sève bat dans l'arbre ainsi qu'un pouls confus.

Tout l'éblouissement des beaux soleils sans tache
Éclate en gerbes d'or dans l'espace vibrant ;
Au bas de l'horizon limpide et transparent
Les mornes tourmentés disposent leur soutache.

Des gouttes de rosée au velours du gazon
Attisent leur cristal en perles de topaze ;
Des papillons émus, de leurs ailes de gaze,
Ventilent les fleurs d'or. Partout, comme à foison,

La lumière palpite en nappe sur les lignes ;
Et parmi des flocons de nuages soyeux,
Le ciel semble une mer aux flots harmonieux
Où paresseusement glisse un beau vol de cygnes.

LE CIBAO

Dominant l'horizon de sa masse profonde,
Le Cibao pensif dresse son front vermeil
Dans la gloire de son millénaire sommeil,
Comme un sphinx accroupi sur la borne du monde.

1) *Quisqueya*, la mère des terres, ou Ahïti en langue indienne.

Il porte le secret de sa force féconde
Dans ses flancs agités d'un frissonnant éveil,
Car il a résorbé les rayons du soleil
Pour former ses filons où le métal abonde.

Quel prince somptueux, fier parmi les mortels,
Pour répandre l'or pur sur les divins autels,
Nouveau Roi Salomon va se mettre en campagne?

Bénissant le destin si prompt à le servir,
Colomb vient déposer aux pieds du Roi d'Espagne
Des trésors opulents comme ceux de l'Ophir.

CRÉPUSCULE

Le crépuscule meurt dans le soir ; le zéphir
De son souffle amoureux frise comme une tresse
Le feuillage alangui des palmiers en paresse
S'étirant mollement dans un léger soupir.

L'heure est aimable et douce, et la mer de saphir,
Les mornes violets que le brouillard oppresse,
Le ciel phosphorescent fondent dans la tendresse
De l'air plein de parfum, de rêve et de désir.

Un flux harmonieux de musique infinie
Des esprits apaisés berce la volupté,
Tandis que, surgissant dans sa brusque clarté,

De la divine nuit resplendissant génie,
Savacou, vert et pourpre, aux feux de diamant,
Chancelle de splendeur au seuil du firmament.

FRÉDÉRIC BURR-REYNAUD.

HENRY LARGE

Né en 1896 à Jacmel, République d'Haïti, Henry Large fit ses humanités dans sa ville natale puis son droit à Port-au-Prince où il remplit actuellement d'importantes fonctions au Ministère de la Justice.

Poète d'instinct comme beaucoup de ses compatriotes — et comment ne serait-on pas poète dans la splendeur et le rayonnement de cet admirable pays — il cultive avec un rare bonheur et une virtuosité native l'art prestigieux dont il est sincèrement épris. Son inspiration tantôt légère ou solennelle s'enveloppe de rythmes musicaux qui sonnent bien et qui émeuvent agréablement.

LE RÊVE

Je porte dans le cœur un rêve magnifique,
Que je berce toujours comme un enfant chéri.
Il est beau comme un ange et toujours me sourit :
Un rêve fait d'amour et de beauté magique.

Un soir que je songeais au bonheur qui périt,
Comme un bateau brisé par la vague tragique,
Heureux, je le vis, telle la Vénus antique,
Émerger de mon cœur doucement attendri.

O ! bonheur et depuis je sentis que ma vie
S'illuminait des feux d'une étoile bénie ;
Et je compris l'Amour, tout-puissant, immortel.

Et je compris l'espoir, la divine souffrance,
Le Christ avec sa croix symbole d'Espérance :
Le Rêve est l'aile d'or qui nous emporte au Ciel.

TES YEUX

Tes yeux ont le charme des roses,
Tes grands yeux de rêve et d'amour.
Ils sont deux sombres fleurs écloses
Au riant soleil d'un beau jour.

De bien de pleurs ils furent cause ;
Ils sont gais et brillent toujours,
Comme l'aurore, belle et rose,
Parant le ciel de ses atours.

Et lorsque triste sur ma lyre,
Rêvant au ciel de mon pays,
Hélas ! je pleure et je soupire,

Enfant, c'est dans tes yeux jolis,
Où tout un monde s'irradie,
Que luit le ciel de ma Patrie.

IL PLEUT

Je sens mon cœur qui pleure en ce beau mois de mai.
Et tandis que la brise au bosquet parfumé
Module doucement un joyeux chant d'ivresse,
J'entends tinter en moi le glas de ma détresse.

Il pleut, le ciel est gris et j'écoute en mon cœur
Où j'entends des sanglots. Une immense douleur
Me déchire, et je sens la larme sur ma face,
Qui coule, lentement, et doucement s'efface.

O ! joyeux mois de mai, mois des fleurs et des chants,
Des légers papillons et des rives fleuries
Vous n'êtes plus, pour mes illusions flétries,
Qu'une immense douleur, qu'un supplice plus grand.

Il pleut, l'oiseau se tait et le bosquet s'attriste ;
Le soleil a pâli, par un nuage obscurci,
Et je sens que mon cœur, voudrait pâlir aussi,
Mon cœur immensément, plus qu'immensément triste.

UN COIN DE « PEU DE CHOSE »

Je passe dans la vie, en poète, en rêveur ;
Je respire, enivré, le parfum de la fleur,
Qui, les matins vermeils, entr'ouvre sa corolle,
A l'amoureux oiseau qui la baise et s'envole.

Je contemple, ravi, la beauté d'un dessin ;
J'aime un grand soleil d'or, au fond d'un clair matin.
J'aime Vénus rêvant finement ciselée
Dans une forme pure et lascive, sculptée.

J'aime aussi les beaux vers, et leur accent pieux :
C'est par eux que j'arrive à comprendre les cieux ;
Mon cœur vibre aux accords d'un piano qui résonne
Sous les doigts d'un artiste en qui l'âme frissonne.

J'aime..... voilà pourquoi, par les beaux soirs d'été,
Mon âme s'extasie aux sons des chants flûtés
Que disent les oiseaux et le vallon morose,
Sous les arbres feuillus d'un coin de « Peu de Chose ».

LE VOL DE L'AMOUR

Enfant, quand fleuriront les bosquets au printemps,
Nous irons folâtrer par les bois, par les champs.
Nous irons loin, très loin, par delà les collines
Que le soleil colore en touches purpurines.

Par delà la forêt qui se déroule au loin ;
Par delà ce « gommier » qui lance au ciel sa tête ;
Par delà ces champs blonds, où les oiseaux en fête,
Disent des chants d'amour que l'homme ne sait point.

Plus loin, toujours plus loin, sur les plus hautes cimes,
Où jamais des humains ne résonna la voix ;
Et les branches des pins nous serviront de toits
Et nous enivreront de leur concert sublime.

Partout où vont le vent et le souffle léger,
Où roucoule et gémit la douce tourterelle,
Où volent le ramier et la brune hirondelle,
Où va frapper l'écho, par l'écho répété.

Alors, montant toujours sur l'aile de nos rêves,
Plus libres que la brise amoureuse des grèves.
Nous nous ferons un char des songes radieux
Et triomphalement nous volerons aux cieux.

HENRY LARGE.

GEORGES LESCOUFLAIR

Entre toutes les belles voix émouvantes qui montent de la splendeur haïtienne, il en est une dont les accents ont tant de subtile élégance et de sérénité fluide qu'ils évoquent tout naturellement pour nous la vision lointaine d'un bel horizon d'Hellenie où la mer diaprée chante parmi des archipels de lumière.

Georges Lescouflair, qui est actuellement en pleine force de l'âge — il est né en 1882 *à Jérémie — possède, en effet, l'art merveilleux d'animer, en son vers d'une pureté toute classique, des mondes d'images, de sentiments et de pensées. Il écrit avec une perfection si pleine de simplicité harmonieuse et de facilité mesurée qu'il semble que ses strophes se succèdent comme de souples ailes dans une féerie de rayons et d'azur.*

Successivement professeur aux lycées de Gérémie et de Port-au-Prince, Lescouflair a déjà publié un délicieux volume de poèmes, Simple Album, *dont les lettrés de tous les pays de langue française ont apprécié les émouvantes et précieuses qualités. Il connaîtra, nous n'en doutons pas, une belle carrière de poète et d'artiste.*

PREMIER AMOUR

Ah ! cette relique d'or pur !
L'haleine des fleurs l'a touchée,
En remontant vers l'ample azur,
Hors des corolles, épanchée.

J'attendais un bonheur futur,
L'aurore naissait, panachée,
Quand l'amour vint, et depuis, sur
Moi, j'ai son image, penchée.

Il semblait que toute la sève
De l'immense flore, en douceur,
Comblât, tel un vase, mon cœur.

Et c'est tout l'infini du rêve
Qu'à travers ton prisme, je vis,
Premier amour, joyau de prix !

SOIR DE PRINTEMPS

Ce soir, je lis des vers très doux,
Des vers d'amour et de tendresse.
Et tous, ils me parlent de vous,
Tant leur rythme est une caresse.

Je songe que si vous étiez
Là, près de moi, bonne et rêveuse,
Confondant nos deux amitiés,
La paix me serait plus heureuse.

La paix qui pénètre mon cœur,
En cette tiède solitude,
Que baigne la rose lueur
De ma vieille lampe d'étude.

Je vois votre beau front penché,
Sur quelque délicat ouvrage :
Dentelle fine, ou blanc sachet,
Que je frôle en tournant la page

Voici la rose qui pâlit,
Que votre main aurait posée,
Le matin dans le grès poli,
Tout humide de la rosée.

Mais comme son parfum ténu,
Mon rêve traîne une agonie,
Car loin de moi, pauvre inconnu,
Passe toujours votre harmonie.

Ce soir, je lis des vers très doux,
Leur rythme est plein d'une caresse,
Pourquoi, me parlent-ils de vous?
Je n'aurai pas votre tendresse...

L'OMBRE

L'ombre est très chère à ma souffrance,
Et je l'aime comme une main
Qui touche qui caresse et panse
Une blessure de mon sein.

C'est de la paix qu'elle est tissée,
Elle est le nid des astres d'or,
Par leur lumière, caressée,
Sa trame en est plus douce encor.

Elle est propice aux confidences,
Donne du lustre à la beauté,
C'est la compagne du silence
Si reposant des soirs d'été.

L'ombre est l'image de ma vie,
Au cours fugitif et léger,
Chose bien vite évanouie,
Courte étape de passager.

Toutes les ombres, je les aime ;
Ombre du nuage traînant
Sur les mers comme une trirème,
Ombre de deux ailes planant.

Ombre douce comme une couche,
Ombre que la sieste bénit,
Dans le cœur de l'été farouche,
Ombre des champs, des bois, des nids.

Ombre qu'aime l'âme des roses
Et des jasmins, ombre, berceau
Cher des violettes écloses,
Ombre fraîche d'un clair ruisseau.

Ombre des cils mettant du rêve
Dans le cristal de deux beaux yeux,
Qui fait qu'un regard ne s'achève,
Semblant profond comme les cieux.

Ombre amoureuse des courtines,
Ombre des chambres à huis clos,
Pleines de voluptés divines,
Quand la nuit verse ses pavots.

Ombre sainte des nefs profondes,
Douce de prière et d'encens,
Et qu'affectionnent les ondes
Des échos aux pieux accents.

Ombre de toute la lumière,
Diffuse dans l'espace bleu,
A mon âme vous êtes chère,
Vous calmez ma douleur, un peu !

GEORGES LESCOUFLAIR.

PIERRE MORAVIA-MORPEAU

Né le 28 juin 1900 aux Cayes (Haïti), le docteur Pierre Moravia Morpeau prépare plusieurs ouvrages et a collaboré à de nombreuses revues françaises et haïtiennes où il a toujours défendu avec le plus bel accent la cause française. Il vient de fonder la Revue Haïti, *vivant organe de culture classique.*

Ses poèmes en prose ou en vers libres sont admirables par leur langueur souple et onduleuse, par leur chant splendide et puissant. La page ouverte, on rêve en voyant au loin les collines et les flots, les manguiers fleuris, l'accalmie du soir. Parfois, dans la nostalgie des pays lointains monte l'enivrante tristesse du poète.

Splendeur calme ; calme sur la mer... Une voix triste au loin chante un amour mort...

LOUIS MORPEAU

1895-1926

Nous ne saurions, d'ailleurs, séparer le nom de cet harmonieux artiste de celui de son noble frère, le poète Louis Morpeau, récemment décédé à Paris où il avait su gagner l'estime et la sympathie du monde des lettres et des arts. Poète d'âme, doué d'une puissance d'émotion pleine de liliale sérénité, Louis Morpeau, bien que fort jeune avait déjà derrière lui une brillante carrière. Aux dons du poète il joignait de rares qualités de critique et de conférencier. Son Anthologie Haïtienne, parue en 1925, témoigne de la valeur de ce généreux écrivain trop tôt disparu.

PORT-AU-PRINCE

D'un coteau qu'ombragent des chênes
Et des manguiers,
Je te contemple Port-au-Prince
Assoupie au pied des mornes sombres.

Aux pentes alanguies des collines qui t'encerclent
S'anime sous le vent lent
Une verdure éternelle.
Des cheminées noires de ton usine
S'échappe une fumée
Qui légèrement
T'embrume, toi l'ensoleillée...

Plus ne saille aucun monument,
Nulle statue :
Ni le *Dessalines* raidi en son geste légendaire,
Ni le palais bâti sur le modèle de ceux de là-bas,
Ni le *Pétion* que couronne,
Femme aux formes souples une « Liberté »,
Ni la galerie des bustes de bronze
De nos Présidents éphémères...

Le chaud soleil qui t'accabla de ses rayons
Va mourir épuisé
De sa communion trop intense avec la terre.
L'ombre de tes montagnes s'allonge, s'imprécise.
Sa fuite amène le repos.
C'est l'heure où le laboureur délaisse la houe
Et gagne, las,
La case rustique ;
Où les grands bœufs ruminent l'herbe tendre,
Les yeux pleins d'un songe éternel...

C'est l'heure où se ferment tes bazars...
Au Champ-de-Mars,
Tandis que légère et purificatrice,
S'élève la brise et que du kiosque s'égrènent,
Lentes et voluptueuses les valses et les *meringues*.

Élégantes et souples tes filles promènent
Leurs charmes heureux...

L'angélus sonne...
Dans l'air attiédi m'arrivent affaiblies
Les vibrations sonores du bronze...
Une chape brune t'a couverte, ô ville !
Et tes lampes électriques
Ont déjà répandu leur faible clarté.
Elles sont, de loin, rangées en arcs de cercle.
Au Fort national et sur une des tours de ta Basilique,
Une ampoule pourpre s'est allumée
Et au fort Islet, pour la sauvegarde de tes marins,
Le feu vert que tu as placé scintille.
Malgré tes lumières blanches, rouges et vertes
Et les feux des voiliers qui s'irradient sur la mer,
Je ne distingue rien de tes formes.
Il passe dans le soir un long frémissement...

Ton ciel noir est piqué d'étoiles claires...
Les rumeurs de tes rues
Meurent mystérieusement...
. . . .
Du coteau qu'ombragent des chênes
Et des manguiers aux formes indistinctes,
Je te devine Port-au-Prince
Assoupie au pied des mornes sombres.

Tu sembles n'exister pas...
Tes lumières blanches et vertes, écarlates
Paraissent consteller le ciel.
A cette heure, tu es un spectre immense,
Port-au-Prince...

PIERRE-MORAVIA MORPEAU.

LOUIS MORPEAU

A UNE PREMIÈRE COMMUNIANTE

I

Le chant monte : *Le ciel a visité la terre.*
Mon âme, laisse les mots divins remuer
De liliales remembrances et rallumer
Ta foi d'hier, ardente, en la chrétienne chimère.

Ne te semble-t-il pas ouïr, comme en sourdine,
L'aérienne symphonie de radieux
Séraphins faisant comme un bruit d'ailes soyeux.
La première hostie est dans sa blanche poitrine.

Une candeur s'évapore tel un parfum.
Figure de missel digne des temps défunts,
Enfant si pure, à l'âme de neige mystique,

Qui psalmodiez des cantiques dévotement
En cette sonore et discrète basilique,
Vous êtes le tabernacle du Dieu vivant !

OFFRANDE ADORATRICE

Les roses velouteuses et les lys candides
Sont éphémères encore plus qu'odorants.
Leurs aromes légers, endormeurs ou grisants
Ne nous sont jamais que des délices rapides.

Aussi j'ai prié Celui qui est la bonté,
La beauté, la clarté, de m'être secourable
Et d'aider le poète à faire, en vérité,
Avec des fleurs verbales un bouquet durable.

Hosanna ! Hosanna ! Dans le vaste parterre
Des mots Il m'a guidé. Ses doigts de lumière
M'ont désigné, — des colombes battaient des ailes —

Toute une floraison de roses et de lys.
Et j'ai cueilli les mots les plus frais, assortis,
Pour vous qui fûtes neige et fraîcheur sans pareille.

(Basilique Ste-Clotilde, 22 *mai* 1924.)

LOUIS MORPEAU.

EDGAR NUMA

Edgar Numa, professeur et homme politique, a écrit de nombreux poèmes qui comme ses articles sont encore disséminés dans de nombreux journaux et revues.

On aimera dans la poésie d'Edgar Numa le souffle ardent, l'ampleur n'excluant pas une charmante élégance. La forme châtiée, la sûreté du verbe, l'inspiration prise directement aux sources natales, tout fait goûter en Edgar Numa un bon poète du terroir.

Edgar Numa a plus que l'estime du public : la faveur des connaisseurs et des lettrés.

FIAT LUX

Dans le silence énorme et solennel des eaux,
Des plaines et des bois, éclate la fanfare
Triomphale des coqs. L'ombre fuit et s'effare
Comme un sombre coursier qui fume des naseaux.

Vois tous les bleus sommets surgir dans la lumière,
La Nature amoureuse, à la pure clarté
Du jour naissant, sourire, étalant sa beauté
Comme aux jours fortunés de sa grâce première.

Toute chose sourit, toute chose s'allège ;
La lumière triomphe ! Et le monde enivré
S'épanouit, heureux de vivre, délivré
Du cauchemar pesant de l'Ombre sacrilège.

Un hymne d'allégresse exalte, sous le ciel,
L'Astre, source de vie éternelle et sacrée,
Le géant bienfaisant qui féconde et qui crée,
Le Dieu blond, le Feu, pur et providentiel.

Sur l'arbre harmonieux, tout l'Orient ruisselle :
Le marais qui croupit, miroite plein d'éclairs ;
Et dans le flamboiement des grands espaces clairs,
Va l'insecte joyeux, bourdonnante étincelle.

Là-bas mugit, robuste et blond, un jeune bœuf
Dont le vaste flanc rose et la robe éclatante
Fument dans une houle immense, débordante
De hauts ajoncs luisants comme du cuivre neuf.

Paupières, ouvrez-vous ! ouvrez-vous, ô prunelles !
Que toute la clarté pénètre dans notre œil,
Que toute la lumière envahisse le seuil
De l'âme encor captive en l'ombre originelle !

L'enthousiasme au cœur et le regard rieur,
Que toute lèvre dise un cantique de joie,
Et qu'à notre orient votre aurore rougeoie,
O Devoir, ô Bonté, soleils intérieurs !

POÈMES DE NOVEMBRE

Il pleut, il pleut sans bruit. Mettant à nu les pierres,
L'eau lave le chemin aux profondes ornières,
D'où s'élève la voix dolente des crapauds
Il pleut toujours, il pleut sur les champs en repos,
Sur les humbles vieux toits dont se gonfle la mousse.
Une âme quelque part, une âme immense et douce,
Qu'une grande douleur afflige sans espoir,
Pleure sans bruit, sans fin — Et déjà c'est le soir.
Je regarde, le front aux persiennes mi-closes,
L'eau qui tombe en silence, endeuillant toute chose.
Et je songe, attristé, qu'il pleut aussi là-bas
Sur nos morts bien aimés que nous n'oublions pas,
Sur les tombeaux blanchis, sur les grandes croix blanches,
Ouvrant, comme deux bras désespérés, leurs branches
Et dans mon cœur, navré comme le ciel d'étain,
Il semble que j'entends comme un écho lointain
De cette eau qui ruisselle et dont les gouttes tintent
Sur le zinc écaillé des couronnes déteintes.

Le chant lointain d'un coq vibre dans ma tristesse
Comme un tragique adieu, comme un cri de détresse...
Ah ! l'or pâle du soir sur la blancheur des murs,
Et, là-bas, sur les monts dont les profils sont purs,
Dans le doux crépuscule aux délicates teintes !
Qu'ai-je donc?... On dirait, sous les cendres éteintes
Que les jours lentement amassèrent en moi,
Que vont se remuer, dans un soudain émoi,
De tout ce qui n'est plus les douloureux vestiges
Et j'entends, ô bambous, dont vacillent les tiges,
Dans mon cœur fraternel vos longs gémissements,
Vous qui, frêles et blonds, soupirez tristement,
Voyant pourrir au fond de l'eau qui les recueille,
Mortes qu'ensevelit le vent sournois, vos feuilles.

VOIX DU PASSÉ

Elle était vaste et pleine de soleil, la cour.
Les classes, trous obscurs, s'alignaient tout autour.
Au milieu s'élevait, solitaire, un grand arbre
Il s'effeuillait dans l'eau d'une vieille auge en marbre,
Et sur quoi s'abattait le vol blanc des pigeons.
Au balcon, où parfois séchaient quelques torchons,
Où les chambres s'ouvraient comme autant de cellules,
Dans son grand coffre rouge, une immense pendule
Martelait la durée et jetait au néant
L'heure que secouait son balancier géant.
Et comme un dieu romain, un jour de lectisterne,
Sur un tas de chiffons, au bord d'une citerne,
Un gros dogue lustré à demi s'endormait,
Le museau frétillant, quand passait le fumet
Sortant des clairs fourneaux de la proche cuisine.
Seul, le bourdonnement d'une classe voisine
Troublait le grand silence, ou, dans le corridor,
Un vieux frère marchant, coiffé de son castor,
Et de ses doigts velus vidant sa tabatière.
— Comme tu me reviens aujourd'hui tout entière,
Mon enfance, éveillant soudain dans mon esprit
Tous les chers souvenirs où mon cœur s'attendrit,
Ainsi qu'une joyeuse et candide volière !
Ah ! la voix du passé lointaine et familière,
Qu'elle trouble nos cœurs que la Vie a trompés !
Je me revois encor, les doigts inoccupés,
Suçant mon porte-plume, à la tâche rebelle,
Prêtant plutôt l'oreille aux chants de la chapelle,
Au grêle harmonium... « Qu'est-ce donc qu'il y a? »
« Eh ! paresseux » !... « *Bella premunt hostilia...* »
Mais j'écoutais, rêveur, les prières latines,
Que ne comprenaient pas nos âmes enfantines,
Tandis que, doucement, tombait dans le fumier
La blanche floraison du grand frangipanier.

EDGAR NUMA.

TIMOTHÉE PARET

Né à Jérémie (Haïti) en 1887, *Timothée Paret a fait une brillante carrière dans le journalisme et dans la magistrature. De* 1901 *datent ses débuts en littérature. Depuis, ce précoce poète a collaboré à nombre de revues françaises et haïtiennes et a publié plusieurs ouvrages de valeur :* Lueurs Sereines, Fleurs Détachées, Nouvelle Floraison, *etc...*

Ses vers sont d'un poète ému et parfaitement doué. Se rattachant par son inspiration et par sa forme à la grande lignée romantique, il écrit d'excellents poèmes où se trouve enclose toute une charmante sensibilité.

Timothée Paret, qui, récemment encore, était ministre de la justice de son pays et qui remplit actuellement les fonctions de conseiller d'Etat, a fait de nombreuses conférences et de fougueux discours politiques.

TRISTIS USQUE AD MORTEM

Je me sens lentement mourir à toutes choses,
Aux choses qui, naguère, enchantaient mon esprit
Ou ravissaient mon cœur. Quelles métamorphoses !
Je n'aime plus l'azur, la musique, les roses :
Je sens qu'autour de moi tout s'écroule et périt.

Je ne trouve qu'en moi le refuge assez sombre
Où la Pensée amie avec moi s'entretient
Et projette, parfois, quelque lueur dans l'ombre...
Je crois. Je vois l'abîme où, souvent, l'homme sombre ;
Et j'entends : « Ce sentier, le Devoir, c'est le tien ».

J'y vais seul ; et la voie est rocailleuse et triste.
Nul de ces bruits si vains que fait l'Humanité
N'arrive jusqu'à moi. Ciel gris. Trépas d'artiste.
Mon cœur est triste. En lui pourtant l'amour persiste.
Qu'il meure donc, ce pauvre cœur désenchanté !...

L'IRRÉALISABLE VŒU

Malgré l'écroulement de mes rêves si beaux,
La Muse parle encore à mon âme en déroute ;
Cependant les espoirs, éphémères flambeaux,
S'éteignent ; car la nuit enveloppe ma route.

Je contemple, de loin, les sommets lumineux ;
Mais, n'ayant plus l'ardeur qui conduit aux conquêtes,
Je reste prisonnier en d'infrangibles nœuds :
Des yeux seuls je vous suis, artistes et poètes !

Je dois briser mon luth, fuir le temple de l'Art
Où je n'ai déposé que de pauvres offrandes.
L'Idéal est si haut ! et je vais au hasard,
Heurtant mes vains désirs aux épreuves trop grandes.

Mais la soif du Sublime est l'incurable mal
De ceux qui font en vain le rêve d'être artistes...
Oui, je te convoitais, beau talent qui consistes
A sertir sa pensée en un vers sculptural ;

Avec le doux émoi d'un frisson d'esthétique,
A faire entrer son âme en l'âme du lecteur ;
A donner à son rêve un relief enchanteur,
Tel que Dioscoris fit du camée antique ;

A modeler son œuvre en invoquant Eros ;
Et, — comme Praxitèle, aimant la forme rare,
Donna d'exquis contours au dur et blanc paros, —
A ciseler des vers ainsi que du carrare.

Mais il me faut bannir l'espoir qui m'a hanté :
Comme l'eau sort de la clepsydre, goutte à goutte,
Mon rêve cher quitte mon cœur désenchanté ;
Mon âme reste en proie au noir vautour du doute...
Et je n'aurai connu que le charme qu'on goûte,
Art, à te contempler dans ta pérennité !

VAILLANCE

Après les sombres jours viennent les jours sereins.
L'homme fier doit savoir forger sa destinée ;
A des muscles d'acier et de solides reins
Il lui faut joindre une âme au combat entraînée...

Fort, il dédaignera les sentiers tortueux
Où, dans l'obscurité, la fourbe et lâche Envie
Trame ses noirs complots contre les vertueux :
Il luttera. L'effort ennoblira sa vie.

Le triomphe est à ceux qui de la Dignité
Gardent l'austère culte, et dont l'âme s'abreuve
Aux sources du Devoir et de la Vérité :
Seuls, ils sortent grandis des serres de l'Épreuve.

VOLUPTÉ DE DÉSIRS

Désirs inassouvis, en vous est le vrai charme :
Quand vous faites des cœurs d'impuissants affamés ;
Quand, au coin de nos yeux vous mettez quelque larme,
Vous nous ouvrez des horizons longtemps fermés.

Les projets les plus fous restent les plus tenaces ;
Les vœux réalisés font, après, des déçus.
Les satisfactions sont des plaisirs qui passent :
Soyons des affamés, mais non pas des repus !

Les rêves les plus beaux sont les inaccessibles ;
Ceux que nous captivons ont bientôt nos dédains :
Livrons plutôt, livrons nos cœurs comme des cibles
Aux flèches du Désir, à ses tourments divins...

L'ÉTOILE MATINIÈRE

Lorsque ses sœurs ont fui, seule elle brille encore ;
Or, belle, scintillant à l'horizon lointain,
Elle reste et sourit jusqu'à l'heure où l'aurore
Projette sur la terre un éclat incertain.

Il est, en notre cœur, une étoile pareille,
Versant jusqu'à la fin ses consolants rayons ;
Sereine elle se lève, et demeure vermeille
Quand plus rien ne survit de nos illusions...

Elle luit jusqu'à l'heure où point l'autre existence ;
Car, pour nous rassurer sur notre ultime sort,
Cette étoile du cœur ayant nom Espérance,
Scintille et nous sourit jusqu'aux bras de la mort.

TIMOTHÉE PARET.

VOLVICK RICOURT

Né à Cap-Haïtien en 1893, Volvick Ricourt fut, dès l'enfance, impérieusement attiré par l'art et par la poésie. Ame de musicien, il a le secret des strophes musicales où s'épanche avec une harmonieuse aisance la sentimentalité la plus nostalgique qu'on puisse imaginer parmi la puissante flore des Antilles.

Ricourt est un beau tempérament poétique, une sorte de Verlaine des tropiques, mais un Verlaine doué d'une vision plus intense et plus colorée comme il sied, d'ailleurs, que cela soit dans ce beau pays où la lumière, les monts admirables, la forêt toujours verdoyante et la mer aux reflets profonds communient à jamais dans la magnificence d'un éternel été. On est en droit d'attendre de Volvick Ricourt, qui a déjà écrit des poèmes dignes de fonder une enviable réputation, des œuvres de maturité dont il pourra s'enorgueillir.

PLUIE D'AUTOMNE

Mon amour est comme un enfant agenouillé
Qui pleure... Je suis seul... Il pleut... les lys mouillés
S'égrènent sous la pluie... et les fleurs sont des nonnes
Dans le jardin silencieux du bel automne...

Mon âme est loin ! Je sens qu'un peu de moi s'en va,
S'en va vers celle qui loin de moi s'exila !...
Il pleut... Je suis tout seul et voici que je pleure
Car son amour s'en est allé comme un vain leurre !...

Si je pouvais mourir, car je n'ai plus ses yeux !...
... Nul passant dans la rue... il fait si triste... il pleut ;
On entend sur les toits tambouriner la pluie...
Il pleut dans le jardin... Les fleurs sont endormies.

Un violon sanglote un doux nocturne en la,
Languissamment pleureur, si flou qu'il me troubla...
Est-ce un dieu blessé qui soupire à ma porte?
Il pleut... et le jardin, demain, aura des mortes !...

AU CLAIR DE LA LUNE

Le souvenir de mon enfance,
Ce soir, au clair de lune, danse,
Au rythme poncif des chansons,
Des farandoles où, garçons
Et fillettes en robes blanches...
S'en vont follement sous les branches...
— Dans le soir, on dirait des dieux,
Faisant des jeux mystérieux ;
Les uns voulant cueillir les lunes
Éparses sous les branches brunes,
Les autres, effeuillant des fleurs
Sur l'eau pour faire des odeurs...

Je vois, ce soir, ma chère enfance
Dans le clair de lune, qui danse,
Et j'entends sous les *ajoupas*
La ritournelle des *sambas*,
Sous les arbres des devinettes
Et les naïves chansonnettes...

Des enfants aux gestes frileux,
Attentifs aux beaux contes bleus.
Dans le vent léger, les vareuses
Sont comme un jeu d'ailes peureuses...
Les grands se moquent plaisamment
D'un vieux, dupe ou d'un fol amant...
O les voix troublantes et grêles
De ces paysannes si belles
Cadençant leurs jolis refrains
Par de clairs battements de mains !
O la caresse de la lune
Sur leurs seins nus, couleur de prune !

Je te vois, mon enfance, au fond
Du bois fleuri, clair et profond,
Rêvant de grandes épopées,
Faire pour les gars des épées,
Des lances en bois, des chevaux
Et des longs fifres en roseaux.
O soirs éclos dans les romances,
Je pense à vous dans mes souffrances.
Je pense encore à vous, ce soir,
Où j'ai vu mourir mon espoir,
Où, dans le clair de lune danse
La ronde blanche de l'enfance.

PAYSAGE MÉLANCOLIQUE

Il fait triste. Il fait triste au grand jardin d'or vert,
Et la plaine au lointain comme une mer ondule.
La sonate du soir passe au vitrail ouvert...
L'heure est très douce... Il pleut des fleurs au crépuscule.

Le soir est la fournaise ardente des baisers...
Voici l'heure troublante où l'on sent pleurer l'âme,
Où les rêves au cœur ne sont plus apaisés,
Car l'oiseau de l'Amour y brode un chant de flamme.

C'est l'heure sainte... Extase... On prie... On rêve... Il pleut
Des chants d'amour mystique aux fontaines songeuses :
C'est l'Angélus au ciel, au bois... Comme il fait bleu...
La brise emporte au loin de pâles voyageuses...

Les étoiles, au ciel, sont des roses de feu...
Les violes de nuit sanglotent leur romance...
Fermons nos yeux... Dormons, car notre âme s'émeut...
Le chant du Rêve traîne au jardin du Silence...

DUO

Mignonne, Tintoret t'eût prise pour modèle !
Pour ta grâce onduleuse et lente, Praxitèle
Te croirait une sœur de ses tendres Vénus.
Dis? Ton Prince Charmant n'est-il donc pas venu?
Il t'appelle?... C'est moi !... Chère, veux-tu le ciel
Et des étoiles? Prends mes yeux !... Tu veux du miel?...
Oh ! prends ma bouche ! Et puis tu sais combien je t'aime !
Chère, écoute ! A la fleur le vent dit un vieux thème !
Si tu veux, nous pourrons en bons musiciens
Faire un air varié, sur le thème ancien
De l'amour, en bémol... Je jouerai de la flûte...
Elles s'écouleront doucement, les minutes !
Je mettrai des points d'orgue au milieu du solo.
Près du sommeil des fleurs, nous aurons le halo
Du Rêve sur nos fronts... Je t'aime ! Mais... je n'ose !
Faisons, pour exercer nos lèvres virtuoses,
Un délirant finale en gai pizzicato
Avec nos baisers fous... Nous irons en bateau
Vers la terre lointaine où s'exilent les fées !
Je te vois jolie et de fleurs blanches coiffée !...
Ah ! que ce soir est beau !.... Chère, parle-moi bas...
Parle !... L'Amour me grise et je sens mon cœur las !

VOLVICK RICOURT.

DURACINÉ VAVAL

Né aux Cayes en 1879, *Duraciné-Vaval vint très jeune en France où il fit ses humanités au collège Sainte-Barbe, puis ses études supérieures à la Faculté de Droit et à l'Ecole Libre des Sciences politiques. De retour dans son pays il y entra dans l'enseignement, mais ne tarda pas à passer dans la carrière diplomatique qu'il abandonna ensuite pour la magistrature. Esprit des plus cultivés, Duraciné-Vaval passe en Haïti pour un conférencier remarquablement disert et abondant. Il a écrit de nombreuses œuvres et notamment un important ouvrage critique :* La Littérature Haïtienne *et un volume de poèmes,* Les Stances Haïtiennes *qui fondèrent définitivement sa réputation de fin lettré et de bon poète.*

Ces derniers temps il s'est surtout adonné au théâtre et a écrit plusieurs pièces dont l'une, Mlle Michot, *a été représentée à Port-au-Prince où elle a recueilli un éclatant succès.*

LE BOUQUET IDÉAL

Sous le dais élégant des lataniers
Qui s'inclinent au vent léger des mornes,
Par delà les prés clairs et les champs mornes
Où l'oiseau niche dans les bananiers,

Je m'en irai cherchant dans les allées,
Les couleurs, les parfums et les chansons,
Les bruits qui montent en franches fusées
De l'ombre matinale des buissons.

Et je prendrai de tout, fleurs ou murmures,
Ombre des palmistes, refrain discret
Des colibris, odeur des mangues mûres

Pour t'arranger un idéal bouquet ;
Et comme récompense douce et bonne,
Un seul baiser de ta bouche, ô mignonne !

MIDI TROPICAL

Midi sonne. Reposons-nous sous ce manguier.
Le gazon brûle. C'est à peine si les palmes
Bougent. Les grands bœufs roux au pâturage calme
Dorment en poursuivant leur rêve familier.

Regarde ces chevaux alezans qui se penchent
Sur l'humble filet d'eau : leurs yeux sont assoupis !
Il fait si chaud que l'on n'entend guère de bruits.
Des *tacos* gris de fer s'enfoncent sous les branches,

Cette journée est très accablante. O mon cœur,
Élargis-toi jusqu'à l'horizon de silence,
Contemple ce ciel vaste où s'étend l'indolence,

Et qu'embrasse un soleil opulent et vainqueur
Qui verse sur le morne et sur la plaine entière
La morne majesté de ses flots de lumière !

A LA CAMPAGNE

Par les jours de chaleur et d'accablant soleil
La ville, avec ses bruits étranges me repousse.
Allons, si tu le veux, à la campagne douce
En prenant la route blanche comme du sel.

A la campagne, au bord des larges sources claires
Où les nuages filent comme des bateaux,
Tu resteras songeuse et calme. Les oiseaux
Qui volent chanteront ton rêve et tes chimères.

Tu couperas au bois, laurier-rose et jasmin ;
Tu mettras dans ta robe, avec des gestes graves,
Le mombin, la sapote et la jaune goyave.

Moi, tout le long des noirs ombrages du chemin,
Je cueillerai sur tes lèvres puissamment brunes
Des moissons de baisers frais comme un clair de lune.

PAYSAGE

Le soleil ferme son œil flamboyant. La brise
Pousse vers l'horizon les nuages changeants,
Les sveltes cocotiers qui se penchent songeant,
Et les mornes bleus se noient dans l'ombre indécise.

Dans la jaune savane où chante l'eau d'argent
Un paysan allègre, à longue barbe grise,
Dételle du moulin les grands bœufs diligents,
Puis sur sa flûte en bois soupire un air qui grise.

Les colibris discrets rentrent à tire d'aile.
Leur gai refrain se mêle aux senteurs sensuelles
Des quénépiers en fleurs et des orangers verts.

On dirait que parfums et murmures de rêve
Sont un adieu joyeux au beau jour qui s'achève,
Et un salut au soir adorable et pervers.

DURACINÉ VAVAL.

DAMOCLÈS VIEUX

Damoclès Vieux naquit en 1876 *à Port-au-Prince où il fit toute sa carrière dans l'enseignement. Il est aujourd'hui directeur du lycée de sa ville natale.*

Poète, Damoclès Vieux peut compter parmi les meilleurs et les plus originaux de la littérature française. Il est le chantre subtil et lumineux de la vie intime de l'âme et sait rehausser l'incomparable distinction de sa pensée et de ses sentiments par une forme extrêmement nouvelle, harmonieuse et pleine de riches et délicates images. Chez lui nulle préciosité comme d'aucuns le lui ont à tort reproché, mais une admirable lucidité intellectuelle qui se traduit en images et en métaphores d'un bonheur et d'un goût exquis.

Damoclès Vieux a publié un livre de poèmes : L'Aile Captive, *dont il faudrait pouvoir reproduire toutes les pièces pour donner une exacte idée de la variété et de la pure fécondité de son prestigieux talent.*

RÉVEIL

Allègre, j'ai marché parmi les hautes cannes
Et foulé le velours humide des gazons ;
J'ai joui de sentir se poser sur mon front
L'aile du vent des monts et des vastes savanes.

J'ai goûté librement, le long des jours d'été,
L'ivresse de courir, de vallons en collines
Et j'ai connu, penché sur de sombres ravines,
Le vertige du gouffre et l'âpre volupté !

J'ai mangé le mombin, la mangue et des goyaves,
Qui pendaient, lourds de suc, aux branches des chemins,
J'ai mis ma lèvre à l'eau des sources, dans mes mains,
Et savouré le lait des vaches aux yeux graves.

J'ai respiré l'arome amer de l'oranger,
Entre tous les parfums qui fumaient des calices,
Et j'ai comblé mes sens d'ineffables délices,
Aux crépuscules lents, émaillés d'or léger.

J'ai mesuré l'ampleur de tes strophes, ô brise !
Quand tu mettais un bruit de faille aux verts palmiers
Quand tu courais, joyeuse, entre les bananiers,
Pour t'éteindre soudain, comme une voix se brise.

J'ai vu le germe naître et la plante grandir,
Le bouton se gonfler et s'ouvrir la corolle,
La sève en plein travail forcer l'écorce molle,
La tige verdoyante, au soleil resplendir.

Ah ! j'ai vécu la vie innombrable des choses,
J'ai surpris le secret de l'herbe et du roseau
Du rythme harmonieux des souffles et de l'eau,
De la force éternelle et des fécondes causes.

Et me voici nouveau. Je suis vaillant et fort ;
Et puisque dans mon cœur afflue un sang vermeil,
Adieu, l'heure sans joie et la nuit sans sommeil,
Et l'abattement vain après le vain effort.

Ce sera désormais la constante allégresse
Dans la lutte opiniâtre et le rude labeur,
Une sérénite mâle dans la douleur,
Pour l'humaine misère, encor plus de tendresse.

LES OMBRES

Des ombres sont en nous, violentes ou tendres.
Elles n'habitent pas l'idéale Cité ;
Et toutes ne sont pas poussière humaine ou cendres
Qu'un jour, transfigura la divine Clarté.

Des ombres sont en nous, fuyantes apparences,
Formes vagues de l'âme asservie au désir,
Elles dorment en nous, captives du silence,
Dociles au secret appel du souvenir.

Ombre de fiancée adorante et pâlie ;
Ombre grave d'amante, en pleurs de l'abandon,
Que le deuil du passé n'a pas ensevelie,
Et qui n'obtint jamais l'aumône du pardon.

Ombre de l'envieux, hostile et tortueuse,
Tapie au fond de nous comme au long de nos jours,
Et dont la lèvre aux plis amers, injurieuse,
Prodigua le mensonge et l'affront tour à tour ;

Ombre entre toutes, chère ombre de notre mère,
Vers qui va notre cœur défait ou triomphant,
Ombre de bon conseil, compagne tutélaire,
Toujours douce aux chagrins de l'homme ou de l'enfant ;

Ombre calme d'épouse attentive et ravie ;
Ombres des fils, des sœurs, des morts et des vivants,
De ceux qui, déroulant l'écheveau de la vie,
Furent, dans nos chemins, cruels ou bienfaisants.

Elles hantent notre âme affligée ou sereine,
Et gardent, dans le soir et dans le jour vermeil,
Leurs visages d'amour, de tristesse ou de haine,
Jusqu'à l'inéluctable instant du froid sommeil.

MATIN DE DIMANCHE

C'est un matin très doux de septembre, un dimanche,
Un matin sans éclat et sans lumière blanche ;
Le jour, en frissonnant, reflète le ciel gris ;
De lents brouillards aux flancs des mornes bleus s'allongent
Des échos de tonnerre, en roulant, se prolongent ;
Un vent humide passe et fait trembler les nids.

C'est un matin très doux de dimanche en septembre ;
Dans l'air flotte comme une odeur d'encens et d'ambre ;
Des cloches lancent haut un appel musical ;
La voix des cloches monte ; et d'autres voix ferventes,
Des voix que le péché maudit rend suppliantes,
Vont dire au pied des croix l'*ave* dominical.

Mon âme au clair appel se réveille et tressaille ;
Mon cœur d'orgueil, de doute et de faute, défaille ;
La douceur passe en moi d'une obscure oraison ;
Je sens l'horreur du rire impie et du blasphème,
Et songe à l'onction suave du saint-chrême,
Tandis qu'un coin du ciel bleuit à l'horizon.

O matin calme et gris, repos sacré des branches,
Frisson des nids, joyeux carillons des dimanches,
Qui portez la prière en ondes vers l'azur,
Heure où dans la clarté du cierge on communie,
Heure sainte où le front superbe s'humilie,
Je me retrouve un cœur d'enfant croyant et pur !

DAMOCLÈS VIEUX.

JEAN-JOSEPH VILAIRE

Né à Jérémie (Haïti) en 1881, *où il fit ses études, Jean-Joseph Vilaire est actuellement professeur au lycée national de Jérémie et notaire. Il publia quelques recueils de poèmes où se révèlent les plus diverses et les plus heureuses influences.*

La forme est souple et chantante d'un classicisme reposant; plus que de Hérédia, Jean-Joseph Vilaire procède d'André Chénier et de Musset. La tendresse et la clarté, l'amour et le souffle des nuits, Jean-Joseph Vilaire a chanté tout cela avec une belle maîtrise et une louable sincérité.

Il a collaboré à de nombreuses revues de son pays et a donné trois recueils : Aubes et Sonnets Indiens, Sonnets au Palmiste *et* Sonnets Héroïques.

FRANÇOIS CAPOIX

Les assauts succédaient aux assauts, et Vertières
Roulait nos bataillons dans des fleuves de sang ;
Les Français le tenaient, c'était leur dernier camp.
Et nous jetions au feu des cohortes entières

Qui ne revenaient pas dans leurs marches altières.
Dessaline était là ! Capoix, au premier rang,
Pour vaincre se faisait obéir en tyran :
Car devant lui grondait l'enfer des meurtrières.

Redouté de la mort, il allait ; tout à coup,
Il tombe, son cheval disparaît, et debout,
Il s'écrie : « En avant ! » ferme, brandit l'épée

Vers la butte escarpée où vainquit Rochambeau.
Et la France, dont l'âme est toute d'épopée,
A fait partir du fort la salve d'un bravo.

MIL-HUIT-CENT-QUATRE (1)

Vieux canon près des flots, qui penches vers la terre
Ta gueule où l'herbe monte et s'enlace à foison,
Pour faire aux lézards verts une froide prison,
Je sens veiller en toi quelque vague mystère.

Jadis lançant la foudre, aujourd'hui solitaire,
Aveugle, tu ne peux plus fixer l'horizon,
Et la mer te voit sourd à sa lente oraison,
Vétéran d'un passé de grandeur militaire !

(1) Date de l'indépendance de Haïti.

Voudrais-tu me parler? regarde, je suis seul ;
Sur la plage la nuit étend son noir linceul ;
Un frisson me traverse, et je sens mon cœur battre.

Pénètre, élève-moi d'un souvenir, d'un nom,
Ce que le temps conserve en ton sein, vieux canon !...
L'airain d'un grave accent me dit : « Mil huit cent quatre ».

L'ORTOLAN

Si l'amour à ton cœur a fait une blessure
D'une main qui la rend impossible à guérir,
Tu chercheras le calme ou la paix qui rassure
Sans pouvoir les trouver, et tu voudras mourir.

Mais fuis le Désespoir, seul il veille à cette heure,
Et saisit de ses bras plus glacés que la mort
Notre âme qui chancelle alors, gémit et pleure.
Hélas ! que de tombeaux a faits ainsi le sort !

Pour ton cœur en détresse, écoute, il est un baume
Que ne vaudront jamais ni l'oubli ni le temps :
Suis la sente où la sauge exhale son arome ;
Là règne sans sourire un austère printemps.

Puis, assieds-toi sur l'herbe, au pied d'un *bayahonde* ;
Et laissant reposer ton souffle haletant,
Alors entends venir, solitaire en ce monde,
Dans le vent qui bruit, le chant de l'ortolan.

Quelle paix en nos cœurs met la voix du silence
Qu'interrompt par instants la plainte de l'oiseau !
On se laisse bercer de douce somnolence,
Comme une feuille glisse au miroir d'un ruisseau.

Écoute ces soupirs, c'est une angoisse humaine,
Celle d'une âme sœur qui redit tes douleurs
Si bien que doucement tu sentiras sans peine,
O mystère ! couler l'effluve de tes pleurs.

Tu regarderas fuir tes anciennes alarmes,
Et mourir tes sanglots ; tu connaîtras ces lois :
Que le champ d'ici-bas pour rosée a les larmes ;
L'homme y croît en douleur comme l'oiseau des bois.

Et quand tu reprendras la sente solitaire,
L'Angélus au lointain t'annoncera le soir.
Tu sentiras ton âme exhaler la prière,
Et de ton cœur brisé naître un suprême espoir.

IMPLACABLE ÉCHO

Es-tu le dieu des bois, ou bien la voix d'un homme?
Parle, comment faut-il que mon âme te nomme,
Bouche mystérieuse et pleine de douceur?
— Sœur.

Que me conseilles-tu? je croyais au miracle ;
Je consultais l'amour comme un divin oracle,
Mais il a dévoré mes sens jadis ravis.
— Vis.

Je verrai donc cesser maintenant ma souffrance,
Et je puis concevoir enfin une espérance.
Alors dis-moi, ma sœur, ce qu'il faut ici-bas
Que j'attende des jours? où me mènent mes pas?
Quel est donc le secret de mon bonheur suprême?
— Aime.

Tais-toi plutôt esprit invisible et moqueur,
Si tu ne peux avoir pitié d'un pauvre cœur.
Délivre, achève, viens, qu'en tes bras je trépasse !
— Passe.

JEAN-JOSEPH VILAIRE.

CHRISTIAN WERLEIGH

Christian Werleigh est né au Cap Haïtien en 1895 et fit ses humanités au lycée de sa ville natale. Il occupe d'ailleurs aujourd'hui une des principales chaires de cet établissement et partage son temps entre l'enseignement public des belles lettres, et le culte intime des muses.

Secrétaire du Comité Capois de l'Alliance Française, ce jeune et excellent poète professe une profonde vénération pour la « doulce France » dont il a su comprendre la grande âme et la généreuse mission.

Christian Werleigh qui a déjà beaucoup écrit, mais encore beaucoup trop peu publié par rapport à l'importance et à la valeur de son œuvre, a cependant donné des poèmes fort remarqués dans les principaux organes littéraires d'Haïti. Il se prépare, du reste, à lancer plusieurs volumes de ses ouvrages qui, nous en avons la conviction, recevront l'accueil le plus favorable du public éclairé.

POÈTE DES DÉPARTS

Vous avez lu mes vers de rêve et de tendresse,
Vous avez lu mes chants qui vont vieillir, épars,
Comme un palmier coupé dont le tronc noir se dresse,
Et vous m'avez nommé poète des départs.

Poète des départs !... c'est vrai, je me rappelle
Que j'ai toujours chanté les départs, les adieux,
Et que mon pauvre cœur fut toujours la chapelle
Où la Douleur venait essuyer ses beaux yeux...

J'ai si souvent senti dans la minute brève
Ce qui se brise au cœur quand la voix dit : adieu,
Et j'ai vu si souvent l'éternité d'un rêve
Tenir dans un sanglot qui s'élance vers Dieu !

J'ai vu des pleurs couler sur tant de mains jolies
Et dans ces maux, j'avais moi, de si belles parts
Que j'ajoutais gaiement : *Et des mélancolies !*
Lorsque vous m'appeliez : *Poète des départs...*

C'est vrai, le moindre adieu m'a toujours laissé triste.
C'est vrai... c'est vrai... mon cœur en était attristé
Quand un bateau soufflait et mon âme persiste
A bénir sa douleur après que j'ai chanté...

De ces instants amers, j'ai plus d'une relique
Et la douleur m'a pris si bien pour son enfant
Que même mon bonheur sera mélancolique
Et mon hymne d'amour, rarement triomphant...

A d'autres, les beaux vers où le bonheur s'allie
Aux charmes captivants du Rêve et du Baiser !
Pour moi la vie est fleur de la mélancolie
Et je l'ai respirée avec mon cœur brisé.

Je suis le prêtre triste et pourtant qu'on diffame,
Mais je crois à l'amour, mais je crois au beau ciel,
Mais je crois au bonheur, à l'Enfant, à la Femme,
Et je dis que chanter, c'est là l'essentiel...

Je porte fièrement le deuil d'un cœur morose,
Et lorsque je mourrai de mes maux, de mes fers,
Je veux, moi qui respirais rarement les roses,
Je veux que mes restes, longtemps, en soient couverts.

INVOCATION

Avenir, Avenir, je tends vers toi les bras !
Je sais, je sais qu'un de ces soirs, tu me viendras
Sans bruit, sans heurt et sans ouvrir la porte,
Comme ces Songes d'or que le sommeil apporte
Et qui, dans un émoi doucement apaisé,
Attendent le soleil pour se réaliser...
Je sais que tu viendras comme la fleur nouvelle
Qui sur l'arbre criblé que l'orage échevèle,
Enfermait dans son cœur le parfum préféré
Pour mieux s'épanouir dans un matin doré...
Je sais, je sais que tu viendras dans le silence
A l'heure où tout s'endort, où le rêve s'élance
Dans l'azur sans limite et l'espace sans fin,
Blanc Séraphin tenant un lys, beau Séraphin
Qui descend du ciel bleu vers l'âme agenouillée,
Sans hâte dans le soir, sans bruit dans la feuillée.
Avenir, je t'appelle, et te tendant les bras,
Je t'attends et je sais que tu m'apparaîtras ;
Car vingt ans j'ai lutté sans attendre une trêve,
J'ai souffert sans pouvoir m'endormir, et je rêve
D'un peu d'espoir, d'un peu de paix, d'un peu d'amour ;
— Car j'ai conquis mon Heure et mérité mon Jour.

Mais si tu dois venir pour ma seule demeure,
Arrière, arrière à tout jamais ! Va-t-en. Demeure
Dans l'Innommé, dans l'Increé, dans l'Inconnu :
Il vaudra mieux que tu ne sois jamais venu,

Car mon bonheur serait un deuil, ma joie un leurre ;
Car je suis un des fils d'une mère qui pleure
Et sa terre est mon bien, son passé mon passé ;
Mon cœur saigne du trait dont son cœur est blessé,
J'ai son âme, et son âme est immense et dépasse
La profondeur des mers, les confins de l'espace ;
Et si tu sens monter jusqu'au ciel mon émoi,
C'est que ma mère souffre et t'attend comme moi.

Avenir, tu viendras dans ta gloire immortelle,
Formidable et serein, pour être digne d'Elle !
Et lorsque tu viendras dans ce frissonnement
Que met toute clarté dans le noir firmament,
Nul ne doit deviner dans cette pâleur rose
Ce qui doit flamboyer dans une apothéose ;
Brusquement on verra le grand dais étoilé
Où la Nuit trône en souveraine, s'écrouler ;
Dans un cri se sauver le Nocturne rapace,
Et l'aile en feu, rapide, embrassant tout l'espace,
Tu descendras superbe et l'épée à la main.
Et nous, nous les témoins du réveil surhumain,
Et nous qui t'attendions tout vibrants d'espérance
Nous te verrons, nous chanterons ta délivrance.
Nos bouches clameront un immense Hosanna
Digne du Chant vainqueur que Moïse entonna
Quand il eut refermé la Mer d'un geste calme.
Fous de joie et d'amour, nous brandirons la palme,
Étant le peuple heureux qui va se souvenir,
Et nous te bénirons, Avenir, Avenir,
Archange qui commande au Pays du mystère,
Qui fera luire en nous le signe salutaire,
Casqué, cuirassé d'or, splendide, épée en main
— Et qui se fait Présent pour être encor Demain.

CHRISTIAN WERLEIGH.

CLÉMENT CHAROUX

ILE MAURICE

Né en 1887 *à Port-Louis, Ile Maurice, d'une vieille famille limousine établie à l'* « *Ile de France* » *depuis* 1770, *Clément Charoux, qui jouit dans son pays d'une notoriété littéraire méritée, collabore depuis de longues années aux principaux journaux ou périodiques mauriciens. Il est en outre le correspondant attitré des* Annales Politiques et Littéraires *et de divers autres journaux français. Il a publié de nombreux ouvrages, vers ou prose, notamment :* Rêves et Chansons, Le Centenaire de l'Aigle, *poèmes,* L'Appel de la Race, *roman et plusieurs pièces de théâtre en vers ou en prose.*

Conférencier, propagandiste incomparable, il est vice-président du Comité Mauricien de l'Alliance Française, Président du Jury des Concours littéraires de l'Essor, membre du Cercle littéraire de Port-Louis et du Comité des Souvenirs Historiques.

Les vers de Clément Charoux sont de ceux qui se retiennent facilement grâce à leur allure bien rythmée, leur ton toujours égal et soutenu, leur inspiration générale enthousiaste. En un mot poésie brillante et facile... Et puis surtout profond, ardent et lumineux amour du poète pour cette France lointaine d'où vinrent ses aïeux.

HYMNE CRÉOLE

A M. Charles Fern, Consul de France

Qu'êtes-vous? — Je suis un créole.
Mon île, aux plis du flot mouvant,
A la vague qui caracole
A mêlé son sang bien souvent.

Qu'est-elle? Rien, ou peu de chose,
Un rocher, perdu dans la mer,
Où l'humble goéland se pose,
Point sombre sur l'horizon clair.

Robuste, ardente, généreuse,
L'étoile au front, l'écume au flanc,
Elle est tendre comme une enfant
Et chaude comme une amoureuse.

L'Océan l'assiège et l'enlace,
Poète fol, immense Amant ;
Mais brisant l'étreinte de glace
C'est le soleil, roi de l'espace,
Qui la possède éperdument.

Quand midi triomphal allume
Sa parure de pourpre et d'or,
Sous l'effluve qui le parfume,
Fou de désir, le vent se tord.

Plantureux, odoraute et blanche,
Elle est le fruit, la fleur, la chair ;
Toute la volupté du monde
Palpite dans sa hanche ronde,
Ensorcelle son regard fier.

Le soleil lui donna la flamme
Qui court en reflets sous la peau,
La langueur dont elle se pâme ;
La France, elle, lui tissa l'âme
D'une fibre de son Drapeau.

On la dit fille de l'Attique,
De goût noble et d'esprit hautain ;
Mais la sève en feu du tropique
Dessous le bistre de l'Afrique
Éclaire l'ambre de son teint.

Deux siècles ont passé sur elle
Sans glacer son cœur souverain.
La vieille langue maternelle
Fleurit toujours, fleur éternelle,
Notre verbe de son airain.

La mémoire garde l'histoire
Où ses fils d'un vol redouté
Gravaient un sillage de gloire
Aux champs de l'océan dompté.

Oiseaux marins, hardis corsaires,
Magnifiques et véhéments,
Sous la puissance de leurs serres
Cent fois leurs rudes adversaires
Ont vu craquer leurs bâtiments.

Démons demi-nus, noirs de poudre,
Jamais vaincus et jamais las,
Ils allaient, prompts comme la foudre,
Roulés de combats en combats.

Oh ! sous le zénith qui flamboie
Les élans fous, les beaux assauts,
Au gré de la houle qui ploie
Sous le corps à corps des vaisseaux !

Le branle-bas et l'abordage,
Héroïques, presque déments,
Et la tuerie et le saccage,
Haches au poing, couteaux aux dents !

Force, valeur, courage, audace,
Mitraille, tempête, ouragans,
S'écrasaient en débris sanglants
Devant les chefs de notre race.

Et puis, les merveilleux retours,
La victoire gonflant les voiles,
Les visages poudrés d'étoiles,
Vers l'Ile d'or lourde d'amour.

L'amante prête à la caresse,
Le sol béni, la terre en fleur,
La fervente et folle maîtresse
Qui vibre d'orgueil et se dresse
Pour baiser au front le vainqueur...

Frémissantes apothéoses
Où l'insecte, l'herbe, le fruit,
L'encens des lis, le miel des roses,
Des parfums de lèvres écloses,
S'exaltent dans l'air qui bruit !

***

Maintenant, c'est la paix à l'ombre des varangues,
Ou la sieste encore au fond de vieux vergers
Que Décembre assoupit parmi l'odeur des mangues
Et l'haleine des orangers.

Les champs et la forêt, l'étang aux ondes calmes,
Palpitent sous l'archet magique de l'été.
Sur les jardins de lents balancements de palmes
S'échevèlent dans la clarté.

Le frisson s'élargit au cœur des ravenales,
Le poids de l'heure rouge alourdit les épis,
La savane n'est plus qu'un hymne de cigales
Où passe l'âme du pays.

Une à une, de la ravine
S'élèvent les ombres du soir,
La journée épuisée incline
Sur l'occident son ostensoir.

Sous le dôme éclatant des branches,
Dans le parfum des vétivers
Passe l'éclair de robes blanches
Parmi les pourpres et les verts.

Aux chemins creux des Pamplemousses
Bordés de bougainvilléas,
La nuit qui vient à l'or des mousses
Parle d'amour, — tout bas.

O couchant ! que ton flot s'éteigne,
Ou s'abîme dans les néants :
Ton immortelle splendeur saigne
Aux temples de nos flamboyants !

Dans la nuit chantent les étoiles,
L'azur charrie un fleuve d'or,
Vierge pudique dans ses voiles
Notre île dort.

***

Créole épanouie ou princesse de rêve,
Elle dort balancée au rythme des flots bleus,
Sans savoir qu'à nouveau la tempête se lève
Sur l'avenir tumultueux.

Voici que gronde la bataille,
Voici de l'angoisse et du sang.
Le boulet broie et le fer taille,
L'enfer monte, le ciel descend.

Le drame bondit dans l'arène
Et comble d'effroi l'océan :
C'est une humble petite reine
Qui se brise contre un titan !

Le nombre fléchit la balance.
Au fond du gigantesque effort
L'île minuscule est immense
Si le géant est le plus fort.

Pure gloire que rien ne voile !
La renommée au vif essor
Au marbre antique de l'Étoile
Inscrit le combat du Grand Port.

O joie à nulle autre pareille !
Les cœurs de victoire embaumés
Se haussaient dans l'aube vermeille...
Mais les cieux se sont refermés.

Tout s'en va, tout meurt, tout s'écroule,
L'orgueil, la clarté, les drapeaux ;
La défaite dans son flux roule
L'âpre tristesse des tombeaux.

Douces chansons enrubannées,
Tambourins, vivats, cliquetis,
Fières fanfares claironnées,
Taisez-vous : on est des conquis !

CLÉMENT CHAROUX.

AUGUSTE GÉNIN

MEXIQUE

Né à Mexico en 1862, *Auguste Génin a derrière lui la plus belle carrière et la mieux remplie qu'un Français d'outre-océan puisse rêver.*

Tour à tour chargé de missions par le Gouvernement Mexicain et par le Gouvernement Français, membre de toutes les grandes organisations internationales de son pays d'adoption, président actif puis président d'honneur de la Chambre de Commerce de Mexico, Auguste Génin est en outre officier de la Légion d'Honneur et officier de l'ordre de la Couronne de Belgique.

Au cours d'une vie toute d'action et de réalisations brillantes, Auguste Génin a réussi un tour de force inouï en trouvant le moyen de consacrer aux lettres, à l'histoire et à la philosophie le meilleur de sa large intelligence et de sa profonde érudition.

Outre le grand nombre d'ouvrages techniques, historiques ou philosophiques qu'il a publiés, cet écrivain d'une rare fécondité a produit plusieurs volumes de poèmes : Les Poèmes Aztèques (1890), Vers pour Elle (1913), Poèmes d'Amour (1913), Vers pour la France, Poèmes Mexicains, *etc.*

La grande et belle allure des poèmes d'Auguste Génin qui fleurent un haut parfum de légende, sa forme pleine, ses rythmes sonores lui ont assuré une enviable notoriété. Parnassien d'une forme sans défaillance et d'une riche ampleur de verbe, ce noble poète et ce pur artiste est digne de figurer parmi les tout premiers rangs des meilleurs disciples de Leconte de Lisle et de de Hérédia.

NOTRE FRANCE

Il est un Peuple ardent qui porte au flanc le glaive
Mais agite à son poing le flambeau du Progrès ;
Un Peuple que l'appel des opprimés soulève
Et qui, pour les défendre, a des fils toujours prêts ;

Il existe une terre hospitalière et belle
Que l'étranger ne peut parcourir sans l'aimer,
Et que, dans l'univers, tout esprit noble appelle
Sa seconde patrie, à moins de blasphémer ;

Un sol que l'exilé foule avec assurance,
Où la pensée est libre et peut lutter debout ;
Oui, pour l'honneur du Monde il existe une France
Et la France immortelle est au-dessus de tout !

IN EXCELSIS

FRAGMENT

Au pays tropical où frissonnent les palmes
En bouquets de béryls ; sous les cieux clairs et calmes,
Le flux monte et la plage au sable d'or reluit ;
Rouge comme du sang le soleil qui décline
Mêle aux saphirs des flots ses dards de cornaline,
Et voici que la mer fulgure ainsi que lui.

Coucher de l'Astre-Roi !... la nature qui l'aime
Et qui sous lui tressaille en ce baiser suprême,
Absorbe ses reflets et de pourpre se teint ;
Du ciel semble descendre un manteau d'écarlate
Et, tout à coup, partant d'un sommet noir, éclate
L'adieu rauque d'un aigle au globe qui s'éteint...

La vague s'assoupit, sans ride à sa surface ;
Un navire frangé d'écume, au loin, s'efface ;
Un instant fugitif montre le « rayon vert »
Ainsi qu'une fusée, apparaître sur l'onde ;
Le soleil agonise encore une seconde
Puis, comme un disque en feu, disparaît dans la mer.

Il reviendra demain, et l'aurore nouvelle
Sur le couchant d'hier nous semblera plus belle ;
Puis le soir, à son tour, sera plus enivrant ;
Éternelle beauté qui toujours recommence
Et qui renaît de soi, pareille à la semence
D'amour qu'un amour laisse au cœur en expirant...

AMOURS DE VOLCANS

Alors que seuls les dieux premiers savaient l'amour ;
Lorsque tout sommeillait encor dans la nature ;
Quand la Terre s'offrait, vierge, aux baisers du jour,
Avec le ruban bleu des mers à sa ceinture ;

Deux géants dont le front se perdait dans les cieux,
Deux glaciers ignorant l'horreur des avalanches,
S'aimèrent d'un amour doux et silencieux
Comme s'aiment encor les fleurs parmi les branches.

A peine avaient-ils vu briller quelques soleils,
Mais déjà dans leur sein, vibrait la vie intense,
Et se voyant de loin, hauts, superbes, pareils,
Ils souffraient de sentir entre eux tant de distance.

Les bois ne cachaient point leur chaste nudité :
Ils étaient blancs tous deux au front, noirs à la base ;
Et, que mugît l'hiver ou que brûlât l'été,
Ils s'admiraient l'un l'autre en une longue extase.

Quand le vent bruissait, ils frémissaient béants,
Se sentant endormir par la même caresse ;
Et les sommets moins hauts regardaient ces géants
Dont le granit semblait palpiter de tendresse.

Or, pour se rapprocher, un jour, d'entre leurs flancs
Ils laissèrent jaillir des sources cristallines
Formant cent ruisselets qui, rapides ou lents,
S'en allèrent, en flots jaseurs, vers les ravines.

Puis bientôt, par faisceaux, sapins, frênes, cyprès,
Peupliers et cactus verdirent sur les rives,
Et les monts amoureux se sentirent tout près
Grâce au clément réseau des bois et des eaux vives.

Mais un soir qu'ils grondaient, rudes et frémissants,
La brume les couvrant d'un voile impénétrable,
Comme d'un vase, auprès des dieux, monte l'encens,
Un jet de feu jaillit de leur front vénérable.

La flamme en se tordant, grandit, toucha les cieux ;
Une clarté sanglante illumina l'espace ;
Et, soudain, les volcans fous d'amour, radieux,
Firent en mille endroits craquer leur carapace.

Pourpres, dans un concert de longs déchirements,
Sentant s'ouvrir leur cœur, inextinguible gouffre,
Ils s'envoyaient de loin, effroyables amants,
Les baisers embrasés de leurs lèvres de soufre...

***

Des siècles ont passé, les monts s'aiment encor ;
Le temps semble endormir l'ardeur de leurs abîmes ;
Le jour, en les baignant de sa lumière d'or,
Met des reflets de nacre aux neiges de leurs cimes.

Mais, quand tombe la nuit, et qu'on ne peut les voir,
En se parlant d'amour, ils ébranlent la terre ;
Et l'on entend monter dans le silence noir
Les effrayants soupirs de leur bouche-cratère.

AUGUSTE GÉNIN.

ORIENT

MÉROUJAN BARSAMIAN

Méroujan Barsamian est né en 1886 *à Aka, ville de l'Arménie Euphratienne. Après ses humanités, il débuta en littérature par des traductions d'écrivains français et plus particulièrement de Jean Richepin et d'Armand Silvestre dont il eut le rare mérite de faire fuser dans sa langue maternelle l'âpre souffle et le charme pénétrant. Il publia ensuite de nombreux volumes tout imprégnés d'une poésie également délicate et vibrante, puis fonda, toujours en langue arménienne, la revue* Chanth *qui connut une heureuse carrière.*

Méroujan Barsamian a écrit plusieurs ouvrages en français, notamment Elle et Moi, L'Homme et la Femme, *préface de Fernand Gregh, qui eurent dans le monde de la critique et des lettres un retentissement considérable. Ce n'était d'ailleurs que justice, car ce poète est un des chantres les plus passionnés les plus voluptueusement exaltés de l'amour et de ses ivresses. Il réussit, dans ce genre difficile, à montrer une vivante originalité grâce à sa sensibilité d'oriental exaltée jusqu'au délire mystique. Quant à sa forme, on verra par les quelques poèmes cités dans cette anthologie quelle en est l'extrême distinction et quel monde de métaphores imprévues, quelle richesse de coloris l'animent et la font déborder d'ardeur et de lumière.*

J'ÉTAIS L'AMOUR ÉTERNEL...

Tâtonnant dans les limbes du Chaos
Je vécus : premier germe éclos au flanc du monde.
Quand les rochers n'étaient pas devenus des soleils,
Et que les Dieux n'étaient pas morts ou décrépits.

Lors, je fis don de mon cœur aux héros,
Ma pensée enfanta les forêts et les mers,
Dans l'infini du temps mon souffle féconda l'espace,
C'est de lui que naquit Flore la blonde.

Et bien que tout changeât, j'étais seul immuable,
Je restais pour la Mort, intangible et sacré,
J'étais l'Amour, l'Amour éternel, invincible.

L'écrasant fardeau de la vie s'accumulait sur mes épaules
Sans les fléchir. J'attendais la divine Amante,
Je ne désirais plus que son sourire... pour mourir.

ENCHANTEMENT

Pour que mon grand désir devînt nouveau pour toi
Il fallait, ô mon doux fruit, que personne ne t'eût gouté ;
Il fallait que du feu de mon baiser
Tout ton corps fût baigné dans une vague de soleil.

Il fallait que ton amour et ton âme fussent impollués
Et que mon Amour seul fût blotti sous ta paupière,
Il fallait que mon sang limpide et fleuri
Seul passât en tes veines et fumât.

Il fallait que je fusse seul à connaître tes caresses
Et, ébloui de sentir mon amour te frôler,
Il fallait que tout ce que tu m'as donné fût nouveau,

Il fallait que tu fusses de ma vie le commencement et la fin
Et qu'avide d'entendre ma dernière chanson
Tu eusses fermé tes lèvres sur ma bouche.

FLORA

Je ne connais d'autre horizon que tes paupières.
Ton amour est un monde délicieux, chérie,
Où s'épanouissent les fleurs de mes désirs,
O toi, œillet diaphane d'Andalousie !

Sur ton sein frémissant et blanc de neige
S'enchevêtrent des flots de mousseline ;
Tes tresses parfumées s'emmêlent jalousement,
O toi, edelweis charmeur des Alpes !

Dans ton âme mystique, temple de lumière !
J'ai bâti l'autel de tes grâces divines.
Et là, j'ai allumé le flambeau de ma passion,
O toi, rose exotique de Bengale !

Les teintes pleurent dans l'arc-en-ciel,
Ton cœur est un calice finement ciselé,
Où tombe la rosée de mes yeux,
O toi, frais camélia des lacs d'Italie !

POÈME FÉROCE

Ne vous approchez pas de moi aujourd'hui ! Je suis
Un taureau blessé ; avec mes cornes redoutables,
Je broirais impitoyablement tous ceux
Qui oseraient m'aborder en cette heure.

Je suis un temple prêt à s'écrouler ; ah ! fuyez !
Ne priez plus sous mon ombre. Pierre par pierre
Mes colonnes vont tomber épouvantées.
Ma volonté va lutter contre Dieu lui-même !

Je suis un boulet destructeur ; j'éclaterai
Si vous fixez le feu de mes yeux ;
Je suis la tempête, je suis l'ouragan impétueux ;
Je suis aujourd'hui aussi mauvais que l'hyène.

Je suis un incendie menaçant le soleil,
Je suis une force fortuitement grande et formidable,
Je suis un démoniaque dragon des temps passés,
Et la terre tremble sous mes pas.

Non ! non ! n'encourez pas ma fureur aujourd'hui !
Tout cœur me paraît injuste,
Tout front est un foyer de crimes,
Toutes les mains semblent teintes de sang !

Dans tous les yeux je ne distingue que des enfers,
Les lèvres ne remuent que pour le mensonge,
Et les trônes ne déversent sur la terre
Qu'une bave de mensonges et que pourriture de la fourberie !

Je suis fou de la vérité ; je ne crois pas
Aux lois, et j'ai horreur des hommes...
Ne vous approchez pas de moi aujourd'hui,
Je veux, de fond en comble, démolir l'Univers inique !...

MÉROUJAN BARSAMIAN.

ÉMILE MOSSERI

Né au Caire en 1905, *Emile Mosseri se mit à écrire, encore sur les bancs du lycée français de cette ville, dès l'âge de douze ans. A l'orée de sa prime jeunesse, Emile Mosseri avait en effet élu pour maîtres, Victor Hugo, Leconte de Lisle, Hérédia et Henri de Régnier. C'est dire que son inspiration est nettement parnassienne, sa forme étudiée et son vers bien taillé. Cela sonne haut et fort. Mais l'influence du poète de la* Cité des Eaux *est celle à laquelle Emile Mosseri est le plus sensible car, parfois, ses poèmes prennent un reflet de symbolisme dont nous ne saurions que le féliciter. Nous aimons dans un bloc de marbre découvrir une veine rose.*

Qu'on ne perde pas de vue ce jeune homme aux dons prestigieux. Avec le temps et le travail, nous ne doutons pas que sa belle nature d'artiste ne s'amplifie et ne s'exalte, pour nous donner, un jour, l'œuvre d'un poète admirable.

LA FLUTE DE PAN

Berger, le soir est doux et caresse la terre.
Assieds-toi sous cet arbre au feuillage tremblant.
Au ciel glisse déjà le crépuscule blanc,
Et ton étoile d'or brille, splendide et claire.

Rassemble tes moutons et pense à ta bergère,
Et puis, prête l'oreille aux murmures du vent ;
Peut-être entendras-tu le concert émouvant
Qu'emporte, on ne sait où, la brise passagère.

Car, assis sous un arbre au plus profond des bois,
Pan, le Dieu des forêts, anime sous ses doigts
La flûte de roseau qui charme le silence,

Tandis que la clarté de la lune, au lointain,
Évoque, en s'accrochant au feuillage incertain,
Le voile frémissant d'une nymphe qui danse.

PROMENADE EN BARQUE

Par les soirs langoureux où meurt la clarté rose,
Le crépuscule éteint glisse morne et sans bruit.
La tiède volupté pénètre toute chose ;
Une lueur de rêve éclaire encor la nuit.

Sur le Nil clapotant, notre barque légère
Fuit vers l'horizon mort qui voit le jour finir,
Et le troublant regret des heures passagères
Éveille, dans mon cœur, de lointains souvenirs.

Et les espoirs brisés, les illusions mortes
Défilent lentement dans l'ombre du passé.
Oh ! les illusions qu'un sombre jour emporte
Comme des feuilles d'or que roule un vent glacé.

Et tandis que je songe, au-dessus de ma tête,
Passe un vol de hérons, dans les brumes du soir.
Ma tristesse redouble ; une angoisse secrète
Verse au fond de mon âme un poignant désespoir.

Ils vont, ils vont et vont, là-bas, dans le silence,
Emportant dans leur vol mes souvenirs charmeurs,
Et je souffre longtemps d'une vague souffrance
Comme si ces oiseaux avaient fui de mon cœur.

Et vers l'horizon mort où la clarté s'affaisse,
Ils filent tristement dans la lueur qui luit ;
Et je les vois, pensif, voler, voler sans cesse,
Symboles émouvants de mes espoirs enfuis.

HEURES SOMBRES

Quand le soir immobile appesantit son rêve
Comme une mer figée, aux horizons brumeux,
C'est l'heure où mes espoirs, las des paradis bleus,
S'endorment tristement dans le jour qui s'achève.

Alors sonne l'appel sinistre des déroutes
Qui retentit dans les angoisses des ciels froids.
Et comme sur les champs de bataille et d'effroi
De morbides senteurs bientôt s'exhalent toutes.

Et rien ne reste plus que le vide nocturne
Comme un immense trou creusé dans l'Infini,
Et l'œil mauvais, le front vaincu, l'orgueil banni,
Je rêve dans le fond de l'heure, taciturne.

Et je revois passer les anciennes candeurs,
Les roses d'autrefois, les espérances blanches
Qui battaient dans l'azur des ailes de dimanche,
Et le ciel bleu, mais bleu jusqu'en ses profondeurs.

Et la lèvre tordue en un rictus sauvage
Où le démon du doute a sculpté son blason,
J'écoute dans ma nuit, de rivage en rivage,
L'appel désespéré que jette ma raison.

LA VASQUE

Au féerique jardin de mes sombres pensers,
L'eau limpide, jadis grelottant dans la vasque,
A cessé depuis peu son murmure fantasque
Qui, du fond de l'oubli, réveillait mon passé.

Celui-ci maintenant sommeille, ombre lointaine :
L'eau figée à jamais n'a plus sa grêle voix,
Et mon cœur assagi par la paix des grands bois
N'a plus le souvenir de sa blessure ancienne.

Mais voici que penché sur l'étrange miroir
Qui miroite, glacé, je ne vois pas, ce soir,
Mon visage pensif amèrement sourire.

Et tout à coup, pareils à des spectres lointains,
Sombre procession sur le fond du porphyre,
Défilent lentement mes souvenirs éteints !

ÉMILE MOSSERI.

OUBAIDULLAH AN NACIRY

Né à Beyrouth en 1896, *Oubaidullah an Naciry est connu encore sous le diminutif* d'Ouheid. *Avant d'entreprendre ses études de droit, il collabora activement à plusieurs organes de la presse arabe et publia les* Orientales, *recueil de poèmes, puis composa quelques pièces de théâtre dont* Pour la Palestine.

Au reste, s'il écrit en français, Oubaidullah an Naciry n'emprunte néanmoins à la langue française que la simple expression matérielle et demeure fidèle aux heureuses influences du sol et du climat natals. Sa seule émotion lui tient lieu d'art et de science et, dans ses poèmes émus, on retrouve toutes les joies, les mélancolies, les ardeurs voluptueuses de la race arabe — Cordoue, Bagdad.

LAISSEZ-MOI VIVRE!

Dans les jardins de ma ville natale
Où le zéphyr berce tant d'almes fleurs,
La rose marque et son tendre pétale
S'épanouit sous diverses couleurs.

La rose jaune et la rose plus pâle,
La rose rose et la rose carmin,
La rose sombre et la rose d'opale
Aux doux reflets de lis et de jasmin.

Pour retenir le parfum qu'elle exhale
Je l'ai cueillie au bord de mon chemin,
Mais vers le soir elle était sans pétale ;
L'épine seule est restée en ma main...

Est-il donc vrai qu'en tous pays les roses
Vivent très peu comme celles d'ici
Et qu'à travers l'écoulement des choses
L'on ne retient que regret et souci?...

Souci, regret ! Éternelle torture...
Sous votre joug mon cœur s'est trop lassé ;
Laissez-moi vivre entre l'heure future,
Heure incertaine, et l'heure du passé.

Laissez-moi vivre à l'instar de la rose
Qui, le matin, ne songe pas au soir
Et, jeune fleur que l'aube fraîche arrose,
Meurt sans avoir nourri le moindre espoir.

Pourquoi faut-il que ma douleur lointaine
Réapparaisse à travers chaque jour
Et, sans répit, jette un voile de peine
Sur le bonheur qui m'échoit tour à tour?...

Pourquoi faut-il que tout moment prospère
Fixe en mon âme un tendre souvenir
Qui vient doubler ma présente misère
Et perturber mes rêves d'avenir?...

INVOCATION A LA NUIT

Prolonge-toi,
O Nuit protectrice des conjugaisons;
Ne t'efface pas.
Étends
Ton voile, car la bien-aimée
Est chez moi.

(*D'une ballade arabe d'Andalousie.*)

O Nuit, prolonge-toi ! Continue à répandre
Sur le monde en repos ton âme de velours
Et qu'envers moi ton cœur se révèle un peu tendre
Et protège longtemps le rêve de mes jours !

Ne précipite pas ta déroute fatale
Sur un simple défi du jour envahisseur ;
Tâche de résister dans cette lutte égale
Où les vœux de l'amour sont contre l'agresseur.

Laisse traîner longtemps dans l'air ton manteau sombre.
Pourquoi le retrousser aussi vite, ô pourquoi?
Mon bonheur a besoin de voir durer ton ombre
Puisque la bien-aimée à cette heure est chez moi...

Emprunte un peu de noir à sa large prunelle
Et sois longue, très longue, autant que ses cheveux ;
Repousse loin le jour qui n'est pas plus beau qu'Elle
Et donne-Lui le temps de répondre à mes vœux !

DEVANT L'ENTRÉE POLYSTYLE DE PALMYRE

Arrête-toi devant ces ruines et demande-leur
Où est Salma qu'elles ont bien connue;
Désaltère avec l'eau des paupières
La bonne odeur qui s'en exhale.

Baha Eddine Al Amiti.

Quel est ce vieux hameau que le désert admire
Entre l'Euphrate, Alep et Damas? — C'est Palmyre!...
Des colonnes témoins d'un glorieux passé
Sous le souffle du sable encore ineffacé.

Quand ces piliers au loin voient une caravane
D'une tache noircir l'horizon diaphane,
Ils croient que c'est leur reine après un si long temps
Qui retourne chez elle avec ses combattants;
Aussi de toutes parts courent-ils vers la porte
Se ranger pour lui faire une brillante escorte,
Mais... ce sont des chameaux... et les piliers, déçus,
Accueillent sans chaleur tous ces hôtes bossus.

Lasses d'être toujours debout, quelques colonnes
Rompent en se couchant leurs deux rangs monotones,
Tandis que la plupart, en garde nuit et jour,
De leur vaillante reine attendent le retour.

***

A l'antique cité, mon Dieu, rends Zénobie,
La couronne de gloire au front de l'Arabie,
A mon cœur sa maîtresse et l'espoir aux amants
Qui vivent, séparés, dans de mornes tourments!

Oubaidullah An Naciry.

MARINE SPADARO PACHA

*D'origine vénitienne, M*lle *Marine Spadaro Pacha naquit et grandit à Constantinople. Après avoir passé de longues années dans une école française, elle collabora à de nombreux journaux et revues et obtint en* 1914 *un diplôme d'honneur aux Jeux Floraux de Nice, ainsi que divers autres prix à Paris.*

Voici les poèmes d'une femme sensible, enthousiaste, au cœur généreux, des poèmes émouvants de tendresse et d'amour, d'une forme tout à la fois simple, claire et charmante.

*M*lle *Marine Spadaro Pacha a publié* Essais Timides *et, en* 1923, *un livre de poèmes* : Des Tisons et des Cendres.

ON DIRAIT QUE CE SOIR...

On dirait que ce soir je t'aime davantage ;
Je voudrais me blottir tout à côté de toi ;
Qu'importe s'il fait froid et si le vent fait rage
Quand on sent le bonheur flotter autour de soi.

Je voudrais écouter les anciennes redites
Pour tâcher d'oublier tout ce qui n'est pas nous...
Dis-moi les mots si doux qui font que je palpite
Et de ce court bonheur soyons tous deux jaloux.

Je sens contre mon front courir les mèches folles
De tes cheveux légers, soyeux et caressants ;
Je me trouble un instant de tes chères paroles
Qui produisent l'effet d'un rêve éblouissant.

Tâchons de recueillir de ces joies éphémères
Le souvenir vivant qui peut s'éterniser ;
Emportons à jamais le si touchant mystère
Comme un goût persistant d'un très lointain baiser.

SÉRÉNITÉ

Abandonne, un instant, ton front sur mon épaule...
Et laissons, si tu veux, sommeiller notre amour ;
Loin de toute rumeur, il me plaît qu'on s'isole,
Pour pouvoir assister au lent trépas du jour...

Je voudrais dominer ma trop vive tendresse,
Pour nous mieux pénétrer de la beauté du soir ;
Ferme à demi tes yeux pour que rien ne les blesse,
Et suivons le doux rêve où sourit notre espoir...

Le zéphir embaumé, nous apporte en sourdine,
Le chant du rossignol attardé dans les bois ;
Une vaste langueur descend de la colline,
Avec de longs appels et de confuses voix...

Laisse-moi, simplement, toucher ta main si douce,
Et sentir le contact de ta peau de satin ;
Rêvons à l'unisson, sans trouble et sans secousse,
Imprégnés des senteurs qui montent des jardins.

Merci pour la douceur dont tu remplis mon âme,
Je te dois le meilleur de mes joies d'ici-bas ;
Embellissant mes jours tu les rendis, ô femme,
Un sentier parsemé de roses sous mes pas...

EXTASE

De grands lis argentés expirent dans les vases
Et leur âme en flottant emplit tout le boudoir ;
Je reste à tes côtés, immobile d'extase,
Le regard attardé sur ton léger peignoir.

Et je me sens frôler par l'aile du silence
Où se complaît mon rêve inquiet et fervent...
J'écoute avec émoi la touchante romance
Que nos pensers unis redisent lentement...

Des bouffées de printemps entrent par la fenêtre,
Apportant la douceur des bois mystérieux ;
Un vague indéfini dans mon âme pénètre
Et ton regard profond devient plus langoureux.

Mon esprit vagabond poursuit, sans cesse, un songe,
Un doux songe obstiné qui fait tout mon espoir ;
Je suis triste et pensif, mais le temps se prolonge
Et mon rêve adoré se précise ce soir.

De grands lis argentés se meurent dans les vases ;
Je reste à tes côtés, immobile d'extase.

ÉPILOGUE

Voilà mes souvenirs... ô fugitifs instants,
Dont chacun vit mourir un peu de ma jeunesse...
Ils sont là, réunis, tristes ou consolants ;
Reflets de mes plaisirs, échos de ma détresse.

Je vous garde en bouquet comme on garde les fleurs
Que l'on cueille un matin dans les bois solitaires ;
J'aspire vos parfums toujours évocateurs
Et me grise au moment de mes joies passagères.

Parfois je verse un pleur sur mes bonheurs perdus ;
Ces bonheurs qui s'en vont où va mourir la rose...
Et je rêve au Passé qui se fait plus confus,
L'esprit tout imprégné de très lointaines choses.

Un peu de moi palpite en chacun de mes vers,
Et je retrouve encor en relisant ces pages,
Le goût de ce qui fut tout mon cher univers
Et dont les souvenirs sont autant de sillages...

MARINE SPADARO PACHA.

HILDEBERT CH. DE ZARA

H. Ch. de Zara, en littérature Charles Viollette, est né à Constantinople en 1886. *Ses études terminées à la Faculté catholique française de Beyrouth, il collabore à divers organes de langue française, devient rédacteur en chef de l'*Aurore *et se fait le champion vigoureux de l'influence française en Orient.*

Journaliste des plus distingués, Hildebert Charles de Zara aime cependant à écrire des lignes inégales. Il faut l'en féliciter car ses poèmes ont une allure fière, et résonnent alternativement de colère ou de tendresse. C'est tour à tour l'influence de Régnier et de Samain. Nous préférons les poèmes où H. C. de Zara s'abandonne à chanter les lèvres meurtries et les regards fermés.

H. C. de Zara a de nombreux ouvrages en préparation.

LARMES ET SOURIRES

A la France

Qu'importent du passé les noires meurtrissures,
Si la Gloire a marqué tes Gestes de son sceau ;
D'un agresseur brutal qu'importent les injures,
Si de la Liberté ton sol est le berceau.

Qu'importent des combats les sanglantes blessures,
Si la douleur fait naître un courage nouveau ;
Qu'importent des Teutons les vaines salissures,
Si l'univers entier acclame ton drapeau.

Qu'importent du moment les revers, les déboires,
Si ton génie, un jour, captivant les victoires,
Nous fait voir l'ennemi s'enfuyant sous tes pas...

France ! qu'importe, enfin, le rire des sceptiques,
Si l'amour indompté de tes fils héroïques,
Leur fait dire en mourant : « La France ne meurt pas ! »

ENCHANTEMENT

Sur les hauts minarets, les palais et les tours ;
Sur les robustes murs de l'antique Byzance ;
Sur l'infini paré de nocturnes atours,
Traînant sa robe d'or la lune se balance.

Tout dort dans la cité des légendaires cours.
Les veilleurs, çà et là, s'embusquent en silence.
La vague du Bosphore a ralenti son cours.
Un caïque parfois vers le large s'élance.

Dans le rêve et l'amour se pâme l'Orient.
Le cœur ensorcelé par ce décor riant,
Accepte le baiser de la brise légère...

A cette heure nul bruit ne s'entend au dehors.
Seule s'élève au ciel, en de pieux accords,
La voix du muezzin qui chante sa prière.

AVEC LA FLAMME...

Là-bas, sur les lacs bleus, l'aube chaste s'éveille.
Dans un rêve insensé, je distrais mon émoi,
Sans regrets pour la nuit qui s'achève. Et je veille,
Heureux de voir passer quelque ombre auprès de moi.

Ressouvenirs ingrats qui fascinez notre âme ;
Lamentables débris des fragiles instants
D'un bonheur éphémère, en vous l'Etre se pâme,
Et vous l'abandonnez, frivoles, inconstants !...

Je fixe obstinément la chère silhouette,
De la femme évoquée en la chambre muette
Où fredonne la voix des choses... Mais, voici

Que la lampe vacille et s'apprête à s'éteindre...
Souffrance, prends mon cœur, comme hier viens le ceindre :
Avec la flamme, hélas ! le rêve est mort aussi.

SONNET DE MAI

Le ciel bleu, les jardins, les oiseaux et les fleurs
Offrent à l'univers les charmes de leur grâce ;
Le soleil généreux s'attendrit sur les pleurs
Du passé ; sa clarté tendrement nous enlace.

— O femmes, souriez au règne des beaux jours ;
Librement, sans remords acceptez leur caresse ;
Laissez leurs doigts fiévreux rajeunir vos atours ;
Demain vous goûterez un renouveau d'ivresse !

Au loin, des cœurs blessés cherchent sur le chemin
L'oubli de l'abandon, et leur tremblante main
Cueille timidement une larme de rose...

— Femmes ! pour les guérir, là-haut fixez vos yeux,
Afin que dans la nuit, sur eux pour vous se pose,
Lentement le baiser d'une étoile des cieux.

INTERMEZZO

La harpe du Destin vibre au souffle des rêves.
Les yeux rivés au ciel explorent l'infini.
L'âme de l'Océan pavane sur les grèves.
L'espoir de l'Espérance aux cœurs ouvre son nid.

La Nuit, pour mieux bercer le sommeil de la terre
Lasse de tous les pleurs qu'a fécondé le jour,
Pour distraire l'esprit qui veille en le mystère,
Demande à chaque étoile une strophe d'amour.

Le firmament exulte : Il a vu les sourires
Des lèvres meurtries par l'ivresse du baiser ;
Puis, les regards fermés s'entr'ouvrir aux délires ;

La ronde des Folies peu à peu s'apaiser...
Sur la harpe s'achève, en des notes fluettes,
L'Andantino plaintif des souffrances muettes.

Hildebert Ch. de Zara.

POLOGNE

ARTHUR CHOJECKI

Né en 1880, en Pologne, Arthur Chojecki, professeur de psychologie, publiciste, critique et poète, est actuellement rédacteur au Messager Polonais.

Poète passionné, amoureux d'une forme rare, originale et recherchée, Arthur Chojecki chante avec un égal talent l'amour et le chagrin. Il a le sens évident du rythme et de la musique, et possède une sensibilité qui, si elle est parfois d'une nature quelque peu enflammée, n'en demeure pas moins agréablement émouvante.

SOUVENIRS

Te rappelles-tu, ma mie,
Les cloches de Cracovie,
Et dans leur claire harmonie
« Sigismond » qui gronde et tonne?

Te rappelles-tu, chère âme,
La vibrante et fine lame
Du clairon de Notre-Dame
Qui dans l'air serein résonne?

Te rappelles-tu, là-bas
Les jasmins et les lilas
Au parfum si doux et las
Et les marronniers en fleurs?

Nos plaisirs et nos tristesses,
Notre insouciante jeunesse
Que nous dissipions sans cesse,
Te rappelles-tu, ma sœur?

LES LITANIES DU BAISER

Lèvres! lèvres! Baiser qui meurt, baiser qui mord.
Lèvres, lit de l'amour profond comme la mort.

ALBERT SAMAIN.

Baiser plaisir, baiser douleur, baiser extase,
Je t'adore, ô baiser, dans tes mille hypostases.

Baiser calme refuge, doux baiser de mère,
Baiser donnant l'oubli de toutes les misères.

Baiser de sœur, baiser affectueux et franc,
Baiser naïf à pleine bouche de l'enfant.

Baiser sur les cheveux presque immatériel,
Harpes éoliennes et senteur de miel.

Baiser tendre et calin, printanière brise,
Arome des lilas qui nous berce et nous grise.

Baiser sur les paupières, caresse des yeux,
Baiser qui aux yeux clos fait entrevoir les cieux.

Baiser respectueux et badin sur les doigts,
Gamme sur la flûte de Pan : ut, ré, mi, fa.

Baiser hommage au pied ivoirin qui se cambre,
Arpège legato le long des frêles membres.

Baiser autour des seins irrités qui se dressent,
Fruits qui donnent la soif, avides de caresses.

Baiser le long des bras, baiser sous les aisselles,
Philtre mystérieux, quintessence charnelle.

Baiser sans se toucher, asymptote des lèvres,
Supplice de Tantale et qui donne la fièvre.

Baiser sur chaque lèvre alternativement,
Plaisir doux et subtil, mélodie à deux temps.

Baiser enveloppant la bouche comme un fruit
Qu'on savoure avec art, où l'on boit l'infini.

Baiser profond, baiser dévorant et glouton,
Baiser où le goût des salives se confond.

Baiser, dard venimeux de la langue et brûlant,
Baiser qui écrase les dents contre les dents.

Baiser qui fait souffrir, baiser qui fait crier,
Baiser au goût de sang qu'on ne peut oublier.

Baiser d'adieu, baiser qui absout et pardonne,
Qui sépare les corps et où l'âme se donne.

Baiser de pleurs refoulés, masque de sourire,
Quand l'âme en vains tourments s'agite et se déchire.

Baiser, sanglot navrant, quand on espère encore.
Malgré l'arrêt irrévocable : nevermore.

Baiser religieux et recueilli au front,
Triste baiser ultime de ceux qui s'en vont.

Baiser plaisir, baiser douleur, baiser extase,
Je t'adore, ô baiser, dans tes mille hypostases !

LE RETOUR

Ne dis plus rien. Tais-toi. Le silence est plus doux.
Tu as souffert, tu es brisé, viens, je sais tout.
Oublie en mon étreinte tout, comme un enfant
Qui s'endort dans les bras de sa mère en pleurant.

Viens, je bercerai tes fatigues et tes peines
Afin qu'à ton réveil elles te semblent vaines,
Je boirai dans tes yeux, sous tes pauvres paupières
Les larmes qui s'y cachent, tes larmes dernières.

Tu trembles encore? C'est quelque ancienne peur?
Entends le rythme égal et profond de mon cœur,
Il est calme et il t'aime. Viens, sois comme lui
Et au port de mes seins tu goûteras l'oubli.

ARTHUR CHOJECKI.

HÉLÈNE CZETWERTYNSKA

Née à Varsovie au temps les plus amers de la domination russe, la Princesse Hélène Czetwertynska appartient à une famille de cette très ancienne aristocratie polonaise dont on connaît l'indéfectible attachement pour la France.

Dès son jeune âge, Hélène Czetwertynska vint à Paris où elle reçut une forte éducation classique. Chez elle, nous devons le dire, la vocation littéraire était presque affaire d'atavisme puisqu'elle compte dans son ascendance plusieurs écrivains polonais réputés dont l'un, même, son grand-père, Alexandre Przezdzieki, fut en relations suivies avec Victor Hugo.

Les terribles événements dont son malheureux pays fut le théâtre depuis 1914 *vinrent troubler la quiétude de la jeune poétesse. Mariée et mère de famille, elle connut, durant ces tragiques années, une existence bouleversée qui ne lui laissa pas le loisir de cultiver sa belle vocation poétique. Elle a d'ailleurs repris, depuis la paix, le cours de ses travaux littéraires auxquels elle s'adonne maintenant avec passion.*

Ce qu'il faut surtout louer chez cette charmante femme, c'est la gracieuse spontanéité de son inspiration, la délicatesse pleine de volubilité de ses sentiments et de ses images, enfin la forme de son vers aux rythmes extrêmement variés et nuancés.

TU ES VRAIMENT PARTI

Tu es vraiment parti me laissant le fardeau
De mon amour pour toi alourdi par l'absence
Et je le porte seule en un cœur sans défense
Qui de ses facultés n'a plus que des lambeaux.

Et l'infinie langueur qui de ce cœur s'élève
Vient ternir le contour lumineux de mon front,
Car l'heure auprès de toi qui me semblait si brève
Avec l'éternité loin de toi se confond !

IL N'EUT JAMAIS....

Il n'eut jamais que les caresses
De l'âpre vent
Qui plaint l'automnale détresse
Dans l'air mouvant.

Mon cœur souffrant toute l'épreuve
D'un vieux chagrin,
Dont la blessure toujours neuve
Ressaigne en vain.

Il n'eut jamais que les caresses
De ces lueurs
Qui dans mes yeux brillent sans cesse
Perles? ou pleurs?

Et va, mendiant, dans sa richesse
D'espoir qui meurt,
Les inconsolantes caresses
De la douleur !

CŒUR ISOLÉ

Il n'eut point d'abri ni d'asile...
Cheminant seul sur son chemin,
Mon cœur pensif et inutile
Qui n'attendait rien de demain.

Il avait su trop peu de choses
Il avait cru trop simplement
Sans songer, en cueillant les roses,
A leurs épineux compléments.

Meurtri, fatigué de la route
De cœur à cœur frappant en vain,
Il s'est réfugié sous la voûte
Hospitalière du chagrin.

CHANSON

Il a dit une chose à mon cœur,
A mon cœur il l'a dit tout bas
Quand le jour épuisé de chaleur
      Quand le jour s'en va !

Et la nuit, semeuse de rêves,
Et la nuit, semeuse d'étoiles,
Dans les plis de sa robe achève
Le mystère qui se dévoile !

Il a dit une chose à mon cœur,
A mon cœur une chose qui va,
Comme une ombre sur une lueur,
Sur une vie, comme un trépas.

Et la nuit semeuse de rêves
Et la nuit semeuse d'étoiles
Étendra les plis de son voile
Sur les traces de ses amours brèves.

SON CHARME

Il berce tes lourdes paupières,
Il court le long de tes sourcils,
Il voile ta personne entière
De tons changeants et imprécis.

Blotti dans les coins de tes lèvres
Il attire autant qu'il retient
Les fluctuosités des fièvres
Que mobilise ton maintien.

Par les soyeux accroche-cœurs
Qui interrogent sur tes joues,
Il s'associe à tes humeurs
A tes sourires, à tes moues.

De ta nuque qui se dégage
Grâce à l'absence du chignon
Comme d'un nouvel héritage
Il s'en empare le mignon !

Il semble infiniment docile
Et c'est lui seul qui fait la loi
Impraticable, difficile
Possible... attrayante parfois...

Il règne sur ton beau visage
Qu'il rend si doucement vainqueur
De tout oubli, ce qui propage
La raison d'être du naufrage
De tant de cœurs !

SACRIFICE

Je couvris mon amour du linceul de ma peine
Et c'est ma volonté qui lui ferma les yeux.
Ne lui souflfant plus rien de ma trop courte haleine,
Je m'en allai bien loin, pour qu'il put mourir mieux !

HÉLÈNE CZETWERTYNSKA.

ANTONI LANGE

Né à Varsovie en 1862, Antoni Lange y fit ses études qu'il vint terminer à Paris. Lors de son séjour en France il se lia avec le groupe de poètes symbolistes. Antoni Lange publia, en Pologne, de nombreuses traductions de grands poètes parnassiens et symbolistes parmi lesquels il faut citer Baudelaire, Verlaine, Mallarmé, Viélé Griffin, Verhaeren et de nombreux ouvrages originaux.

Antoni Lange écrit peu en français ; il faut le regretter car dans ses rares tentatives il atteint à une belle intensité d'émotion. Sa pensée ailée, son verbe enthousiaste et rempli d'un grand souffle épique s'adapte à merveille aux sujets les plus vastes.

C'est que ce fier poète est, en effet, l'un des grands bardes polonais dont, malheureusement, nous ne connaissons et ne pénétrons pas assez les œuvres originales et puissantes.

A LA FRANCE

C'est une entreprise bien hardie sans doute que celle d'écrire un poème en une langue étrangère. Mais l'auteur était incapable de résister à cet ordre impérieux qui le hantait. L'indulgence est nécessaire de la part du lecteur. Que je ne sois pas condamné. Ut desint vires, tamen est laudenda voluntas.
A. L.

Gloire à toi, chère France ! Oui, tu l'as, ta victoire.
Oui, il est arrivé enfin le jour de gloire
Oui, il est arrivé splendide et immortel !
Et la terre en sourit et rayonne le ciel...
C'est plus de quarante ans que ton cœur en silence
Méditait sa douleur... Dans un vœu, qui s'élance.

Or, ton heure a sonné ! Le barbare Teuton
Provoqua par son feu ta résurrection.
C'est dans son bois sacré que Némésis farouche
Décréta : à bas tout ce qui est faux et louche !
De nouveau, au tocsin triomphal, éclata
L'astre d'Ulm, d'Austerlitz, de Wagram, de Iéna.

***

Un poète l'a dit : « Jésus-Christ en parlant :
Mangez, buvez ! voici ma chair, voici mon sang !
Peut-être a-t-il pensé la Pologne et la Gaule,
Pays de blé qui nourrit, pays de vin qui console !
La chair c'est la patrie, le sang — la liberté !
Elle revit encore cette fraternité,
Qui jadis unissait la Pologne et la France.
Nos blessures, c'est la victoire qui les panse.

***

Que c'est beau la victoire ! Enchaîné à ce sol,
L'esprit ressuscité s'élance haut dans son vol.
Que c'est beau la victoire, où l'esprit en détresse,
Au tambour solennel, pour vivre se redresse
Et la foi qu'il avait en soi-même jadis,
Il la retrouve ! Il est vivifié, rajeuni.
Un avenir doré le suscite et le hante :
Et l'esprit redressé voit l'aurore et la chante.
Ayant vu des éclairs que nul n'a jamais vus,
Il lance des accents que nul n'a entendus.

***

C'est toujours par les Francs que Dieu fait ses Iliades.
Dans le grand tourbillon de nouvelles croisades
Il appelle en avant toutes les nations
Qui marchent vers les jours radieux !
Leur glaive était puissant, noble était leur effort,
Sublime leur dédain du danger, de la mort.
Le sage d'outre-mer qui parle en vrai prophète :
Tous étaient beaux et grands — et la France à leur tête !

***

Peuple choisi de Dieu entre tous, belle France,
Car il t'a couronnée de force et de puissance
En te couvrant pourtant de grâce et de douceur,
Et tu vaincs par ton glaive ainsi que par ton cœur.
Salut ! Que l'avenir soit pour toi de clarté,
Car de ton sang naîtra la suprême Cité !

***

Terrible et grandiose est l'ouvrage de l'Ame.
Parmi les flots de sang dans la nuit elle rame,
Dans le feu du canon elle fait son chemin :
Et cet enfer terrible est un enfer divin.
L'Esprit le veut ! La mort est bonne ménagère,
Qui couve des berceaux au sein du cimetière.

ANTONI LANGE.

SOPHIE ROSCISZEWSKA

Née à Lwow (Pologne) Sophie Rosciszewska débuta dans la carrière littéraire en 1917 *par un volume de poèmes,* Les Ames Ailées, *recueil bientôt suivi d'un autre,* Les Hymnes de Feu. *Elle collabore à de nombreux journaux et revues.*

Dans ces vers libres d'une forme élégante et souple, Sophie Rosciszewska murmure lentement sa tendresse ou sa peine. D'inspiration nettement symboliste, ces poèmes font souvent penser à Scheherazaden *du poète Tristan Klingsor. Est-il plus bel éloge à faire à cette exquise poétesse?*

Sophie Rosciszewska a également publié de nombreuses traductions d'auteurs français fort appréciées de la critique et du public polonais.

CROQUIS PRINTANIER

Le soir descend sur le parc,
Les branches tordues en arc
Dessins compliqués — s'enchevêtrent
Et c'est comme une estampe dans ma fenêtre.
L'herbe et les arbres se réveillent
Toute la terre est aux écoutes,
Des fleurs naïves bordent les routes,
La nuit est là... je veille...
Je pense à vous cher visage
Et voici que soudainement,
A travers les branches — noir treillage,
La lune arrive en robe d'argent.

UNE TRISTESSE

Une tristesse indicible m'inonde
Le cœur...
Je veux que ton âme me réponde,
Mais de te demander j'ai peur...
J'ai peur de demander... parfois je suis si lasse.
Qu'en ferais-tu de mon amour?
Peut-être m'aimerais-tu par pitié quelques jours,
Quelques soirs.
Et cela me ferait trop mal de voir
Que ton amour s'étiole et passe...
Pourtant j'aurais tant à te dire
Des mots profonds, vrais et sentis,
Mais je puis seulement te sourire
Bien des lèvres de femme t'ont menti
Et peut-être tu ne croirais pas...

Une tristesse folle m'inonde
Le cœur...
Ce soir...
Je veux que ton âme me réponde,
Mais de te demander j'ai peur
Et j'ai peur de me taire quand je devrai te voir.

LASSITUDE

Tout sombre...
Des ombres
Viennent et passent...
A tour de rôle nous boudent, nous rient
Traversent notre vie...
Que voulez-vous que cela fasse?
Ce soir il pleut et je suis lasse...
Il pleut, les gouttes dansent sur les toits
Et moi?
Moi-même ne suis qu'une ombre,
Une larme de pluie, un être infime
Qui fatalement roule vers l'abîme...
Tout sombre...
Des ombres
Viennent et disparaissent...
Les hommes? L'amour?
Grand bien leur fasse...
J'aimerais bien que la pluie cesse
Je suis si lasse !

VOULEZ-VOUS ?

Voulez-vous? Allons à deux
Au pays bleu...
Au pays adorable
De la fable,

Où sur la grève
Palpitent mes rêves
Aux ailes safran, or
Et saphir...
Ce pays merveilleux
Comme l'île de Minauda
Dans l'eau de mes yeux dort
Et se nomme le souvenir...
C'est mon enfance blonde
La meilleure chose au monde
Une jeunesse toute première
Qui telles des roses-trémières
Ont tapissé mon âme
De parfums et de flammes,
Je vous y ferai voir
Des papillons
Aux robes de moire
Ils porteront le nom
De toutes mes illusions.
Vous y venez encor
Une enfant aux cheveux d'or

PLUIES AUTOMNALES

Pluies automnales :
Pluie de feuilles rougies sur les dalles.

De la véranda déserte...
Chûte des fruits mûrs sur la mousse verte,

Pluie de pétales :
Géraniums, dahlias, roses...
Pluie de baisers sur une bouche close
Pluies automnales :
Tristes choses.

SOPHIE ROSCISZEWSKA.

SUISSE

PIERRE ALIN

Né à Saint-Imiers en 1879, *Pierre Alin a terminé sa jeune et brillante carrière dans un stupide accident de chemin de fer à Venise en* 1920. *Compositeur, peintre et poète, il a laissé une œuvre émouvante.*

Il publia de nombreux ouvrages, prose et vers, et exposa avec succès au Salon d'automne en 1920. *Il fut un rénovateur de la chanson française. Ses vers alertes, fins et brillants plairont par leur allure souple; Pierre Alin était doué: cela n'est pas douteux. Il ne faut pour s'en convaincre que lire* Le long des Heures *et au* Rythme de la Vie.

Ajoutons qu'il avait connu un juste succès auprès des lettrés avec son roman Le Journal de César.

Sa mort, a dit Henri de Régnier, est une perte irréparable pour les lettres françaises.

SOLITUDE

Solitude, ma solitude
Qui berças mes rêves d'enfant
Et qui depuis vins si souvent
Me guérir de l'inquiétude ;

Solitude, toi qui me fis
Toujours plus pareil à moi-même,
Toi que j'honore et toi que j'aime
D'un amour que nul ne m'apprit ;

Solitude qui peuple mon cœur,
Et mon âme et mon corps, et me laisse
Riche de toute sa richesse,
Conscient de tout mon bonheur ;

Solitude, ma seule amie,
Qui sus, mieux qu'aucun n'a su,
Ne jamais me laisser déçu
Et m'aimer pour toute la vie !

Parfois je n'ai pas écouté
Ta voix d'amour et de silence,
Cela me semblait une offense
Que de rester à ton côté.

Je t'ai parfois un peu trahie,
J'ai couru vers d'autres que toi,
J'ai perdu la paix et la foi,
Solitude, ma seule amie !

Mais chaque fois je te reviens,
Plus seul, plus meurtri, plus farouche,
Mordant mon chagrin sur ma bouche,
Et rasant mon cœur sous mon poing...

Purifié dans la souffrance,
Solitude, je veux savoir
La majesté de ton pouvoir,
Et la noblesse du silence.

STROPHES

Éclat du ciel sur le métal
Le soleil jette triomphal,
Un soleil dans chaque cuirasse !

— Un éclair est plus beau, jailli
Du soc que la terre a poli
Le long du sillon que tu traces.

***

Fracas des caissons emportés,
Galops au travers des cités,
Entends les clairons de la gloire !

— J'écoute la chanson de l'eau,
La voix d'une femme, un oiseau...
Et cela fleurit ma mémoire.

***

Un mur vivant, qu'a cimenté
La même unique volonté,
— Qu'importe s'il faut que tu meures !

— Il est beau de voir au couchant
Les hommes qui rentrent des champs
S'acheminer vers les demeures...

***

Les femmes, du haut des balcons,
Jetaient des fleurs aux bataillons
Et des baisers au capitaine.

Demain les femmes gémiront,
Demain les femmes fléchiront
Sous le poids trop grand de leur peine.

***

Front de vingt ans, poitrine où bat
L'amour de quelqu'un de là-bas,
A nous d'entrer dans la mêlée !

— Pour amuser vos petits gâs,
Mamans, mettrez-vous des soldats
Dans les sabots de fin d'année?

***

Un soleil sanglant qui descend
Dans un ciel de pourpre et de sang,
Des os rompus, des chairs broyées.

— Reviens, ton raisin va mûrir,
La grange est pleine. Il faut cueillir
Les fruits lourds aux branches ployées.

***

Orgueil des prochaines saisons,
La terre où nous moissonnerons
A bu le sang de la bataille !

— C'est à la sueur de ton front
Que les épis s'élèveront
Et que germera ta semaille !

Au jour final et glorieux,
Qu'on bâtisse au victorieux
Un arc dont le monde s'étonne '

— Je trouverai plus beau celui
Que le ciel a sept fois fleuri,
Après une averse d'automne.

***

— Nous attendons l'aube d'un jour
Où la voix d'un plus grand amour
Chante à tous les clochers du monde !

PIERRE ALIN.

CHARLOTTE BOURGEOIS

Née à la cure de Genthod, fille d'un pasteur de campagne, Charlotte Bourgeois n'eut dès l'aurore de sa vie qu'un seul désir : la recherche de l'expression du Beau.

Dans ces poèmes doux, calmes et tristes, c'est un cœur bon et douloureux qui s'épanche. C'est la résolution de n'aimer que ce qui est beau, que ce qui est pur. C'est la plainte chère qui fait parfois songer aux larmes du pauvre Lélian...

Ce ne pouvait qu'être ainsi puisqu'il neigeait sur les lilas en fleurs, en une nuit du Vendredi-Saint quand cette poétesse est née.

ÉTRANGERS ET VOYAGEURS

Lui qui multipliait les haltes sur ma route,
Lui qui me donnait tout, et me disait : « Merci ! »
Je l'ai vu disparaître, et m'oublier sans doute.
Il était étranger, et voyageur ici.

Mon ciel n'avait pas eu l'aurore de sa vie,
Mes bois n'étaient pour lui que l'ombre d'un moment.
Nous savions qu'il devait rentrer dans sa patrie,
Il est parti rêveur, mais sans étonnement.

Comment donc se fait-il que notre cœur réclame
Si longtemps des trésors qu'il a pu rendre ainsi?
Ta patrie est ailleurs ! oh ! souviens-toi, mon âme
Que tu n'es qu'étrangère et voyageuse aussi !

FEUILLES ET FLOCONS

Le dernier feuillage d'automne,
Avec les premiers flocons blancs
Flotte dans l'air, et tourbillonne :
C'est de l'or et des diamants.

La neige est si bien étoilée,
Si légère et lente à passer
Qu'on dirait une fleur ailée
Qui ne voudrait pas se poser.

Comme un essaim de mouches folles,
Porté sur des ailes de feu,
Les feuilles d'or, souples et molles,
Dansent aussi dans le ciel bleu.

Le même souffle les enlève,
Ils passent dans un seul rayon.
La neige et les feuilles sans sève
Dorment sur le même gazon.

Ainsi, le temps passe et soulève
Illusions et souvenirs...
Et nous les voyons, comme en rêve,
Flotter, tomber, s'évanouir !

RÉSOLUTION

Puisque j'ai contemplé la Beauté calme et grande,
Je ne verrai plus rien de mesquin, ni de laid.
Puisque j'ai vu l'Amour consumer mon offrande
Sur l'autel de la Vie où sa flamme brûlait,
Je ne connaîtrai plus le mépris, ni la haine ;
L'image du passé pourra dans l'avenir
Me faire triompher des tourments et des peines
Avec la magnifique arme du Souvenir !

Puisque j'ai pu marcher aux côtés de la Joie,
Je saurai plaindre ceux qui n'y passent jamais,
Et je veux que mes yeux obscurcis toujours voient
Sa bannière flotter devant moi désormais.
Comme un soldat, quand il entrevoit la victoire
S'élance, en franchissant les morts et les blessés...
Portant un talisman sacré dans ma mémoire,
Je franchirai, vainqueur, les débris du passé.

TOUT SIMPLEMENT !

Le corps lassé, l'âme tranquille,
Je veux mourir comme on s'endort
Après une journée utile,
Sans regrets, sans peur, sans remords.

Glisser du chemin dans la tombe,
Dans ma robe de tous les jours,
Tout simplement, comme un fruit tombe
Quand il est devenu trop lourd.

Pas de couronne, pas d'emblème !
J'aurai peut-être dans la main
Des fleurs des champs, celles que j'aime,
Ou le bâton du pèlerin.

On ne fera pas mon éloge,
Point de phrases, point de discours.
Lente et grave, la vieille horloge
Annoncera la fin du jour.

Et celle d'un pèlerinage ;
Le repos d'un cœur apaisé.
Après la lutte, après l'orage,
Tout simplement, rideau baissé.

LAURE-CHARLOTTE BOURGEOIS.

ANTOINETTE BOUVIER-MAURICE

Fille du compositeur suisse Pierre Maurice, élève de Massenet, Antoinette Bouvier-Maurice est née à Paris. Après un long séjour à l'étranger, elle vint définitivement habiter, près de Genève, le domaine de sa famille.

De vocation poétique très précoce, elle a publié, en 1918, *un recueil de poèmes,* Paysages et Pensées. *Elle est la poétesse de la vie simple qu'elle célèbre en des vers tendres et délicats. Chez elle, pas de vains éclats, pas de sanglots pompeux; mais des accents de joie toujours mesurés, des regrets toujours graves et émus, parfois une larme discrète!.. La forme est serrée et, par endroits, d'une allure presque parnassienne.*

En un mot, charmante nature poétique et d'une sincérité qui pénètre et qui prend. Ajoutons qu'Antoinette Bouvier-Maurice collabore régulièrement à la plupart des revues de la Suisse romande où ses écrits sont particulièrement goûtés des lettrés et des vrais artistes.

VEILLÉE

A ma mère.

Il est déjà très tard et tout le monde dort
Dans la maison tranquille aux persiennes fermées.
Vous et moi seulement, devant la cheminée
Où le feu tremble et va mourir, veillons encor.

La lampe éclaire mal et laisse beaucoup d'ombre
Errer le long des murs, au plafond du fumoir,
Voilant les vieux tableaux dans leurs cadres d'or noir,
Émoussant les reliefs aux bahuts de bois sombre.

Assise à terre, j'ai posé sur vos genoux
Mon front que doucement vos chères mains caressent,
Vos mains, qui, sachant tous les gestes de tendresse,
Les ont depuis toujours multipliés pour nous.

Nous ne nous disons rien parce que, l'une à l'autre,
Ce qui peut s'exprimer, nous l'avons déjà dit.
— Il n'y a pas de mots pour traduire les âmes —
Alors nous nous taisons en regardant la flamme
S'éteindre, pâle, au fond de notre âtre obscurci.
— Et dans ce grand silence ému qui les unit,
Je sens mon cœur entier s'ouvrir devant le vôtre.

COLCHIQUES

C'était au mois d'août, un radieux dimanche ;
Le ciel était si bleu par-dessus les prés verts ;
J'avais mis une robe en mousseline blanche
Et le soleil doré me brûlait au travers.

C'était un jour d'été si clair, et les campagnes
Paraissaient éclater de joie et de fraîcheur ;
Une brume légère éloignait les montagnes
Et le lac transparent reflétait du bonheur...

Je m'en allais gaiement le long de la grand'route
Et je chantais de tout mon cœur une chanson
A l'été flamboyant, jeune roi des saisons,
Sous le baiser duquel la terre exultait toute.

Mes pas sonnaient joyeux... Mais voici que soudain
Apparaît un verger semé d'étoiles pâles :
Sous les arbres pliants, pour leur ronde automnale,
Les colchiques déjà se sont donné la main.

... Le rythme triomphant sur mes lèvres expire,
Dans ma robe légère un frisson me parcourt ;
Une ombre maintenant semble voiler ce jour,
On dirait qu'il y a des pleurs dans son sourire.

Et d'un pas ralenti, le cœur tout attristé,
Je m'en vais — car devant ce champ clair de colchiques,
J'ai cru déjà voir poindre, aube mélancolique,
Les premiers cheveux blancs au front d'or de l'été.

L'HEURE PERDUE

Me voici de nouveau dans la rue — et j'écoute
Le bruit sourd que la porte a fait en se fermant.
Je m'en vais comme en rêve — à peine si je sens
Qu'il s'est mis à pleuvoir de larges, froides gouttes.

Je songe à tout ce que j'étais venu te dire.
C'était toute mon âme avec tout son secret,
Ce qui la fait souffrir, son chagrin qu'elle tait,
Les pleurs qu'il faut souvent masquer par un sourire.

J'étais venu pour ça. Maintenant je repense
A cette heure passée enfin seul avec toi.
Cette heure désirée avec un tel émoi
Que je l'avais rêvée et vécue à l'avance.

Tu m'as reçu pourtant ainsi que d'habitude
En me disant bonjour avec un ton joyeux ;
Puis nous avons causé longuement tous les deux ;
Mais la chambre semblait pleine de solitude.

Les mots que nous disions sonnaient dans du silence
Ainsi qu'une pendule en un logis désert ;
Ils mouraient sans entrer dans mon cœur grand ouvert
Où d'autres mots vivants, frémissant d'impatience,
Avaient hâte pourtant de prendre leur volée
Pour aller, éperdus, se jeter dans ton cœur,
Y trouver un accueil d'amour et de douceur
Qui pût calmer enfin ma peine inconsolée.
Mais ils eurent, hélas ! peur du bruit de leurs ailes,
Dans le vide oppressant de ce morne entretien
Où les lèvres parlaient, sans que l'âme en sût rien,
Une langue glacée, étrangère et rebelle.
Et sans courage ils sont demeurés dans leur tombe.

— Maintenant c'est fini. J'emporte mon cœur las,
Plein des choses qu'on souffre et que l'on ne dit pas,
Et j'entends, soulignant le rythme de mes pas
Toujours ce même bruit de porte qui retombe.

JOUR DE PLUIE

Jusqu'au bord du ciel gris, la mer est toute grise ;
Les vagues, une à une, arrivent et se brisent,
En jetant des monceaux d'algues mortes qui gisent
Sur la grève mouillée aux parfums amers.
Il pleut sur la mer.

Et je m'en vais tout seul, l'âme lourde et sans joie
Là-bas, vers l'horizon où la clarté se noie.
Est-il donc une terre où le soleil flamboie?
Est-il un pays où chante le bonheur?
Il pleut sur mon cœur.

ANTOINETTE BOUVIER-MAURICE.

CHARLY CLERC

Voici peut-être l'un des plus beaux, l'un des plus magnifiquement inspirés d'entre ceux qui, par ces temps de pénombre morale et de roture intellectuelle, font vibrer d'une main souveraine la haute harpe d'or des poètes penseurs.

Les trois poèmes que nous reproduisons dans cet ouvrage donnent bien la mesure de ce souffle poignant et fatidique qui passe sur le monde quand une âme de grand poète déploie ses ailes de vertige.

Dans les poèmes de Charly Clerc, inspiration et forme sont de niveau. L'une et l'autre, en leur majestueuse simplicité, hantent les cimes. De ces vers, qu'il faut lire avec recueillement, se dégage une impression d'immense sérénité douloureuse et dominatrice.

Charly Clerc, qui n'a que 44 ans, est né à Neufchatel. Il a déjà écrit de nombreuses et puissantes œuvres philosophiques et s'est surtout spécialisé dans la critique littéraire. Collaborateur du Journal des Débats, *de la* Revue Hebdomadaire *et de nombreux périodiques de premier plan, il a donné en librairie un volume de* Lettres sur l'Esprit Romand, Le génie du Paganisme, *essais sur l'inspiration antique dans la littérature française contemporaine, et deux recueils de poèmes :* Les Chemins et les Demeures, *et* la Trêve de Dieu. *Ou nous nous trompons infiniment, ou il faut attendre de grandes choses de cet admirable poète.*

POUR LE VENDREDI-SAINT 1918

Vous ne direz pas, en ce jour, Notre-Seigneur,
Qu'on vous a laissé seul
Dans le jardin et dans la cour du déshonneur,
Sur la colline entre deux voleurs de grand'route,
Seul avec tous ces morts qui vous écoutent
Du fond de leurs douleurs oubliées.

Votre mère était là pourtant, avec l'Ami...
Ils avaient pour vous un linceul;
Ils ont su où l'on vous a mis
Après le dernier mot et le dernier soupir;
Et vous saviez
Qu'un tombeau vierge et neuf allait vous accueillir,
Et que beaucoup, fidèlement, y viendraient
Comme au cimetière d'un village...
Vous ne direz pas, en ce jour, Notre-Seigneur,
Qu'on vous a laissé seul
Pour descendre aux Enfers, seul parmi les rumeurs
D'océan noir et de vagues dévoratrices,
Qui cependant, mon Dieu, léchaient vos cicatrices
Avec l'humble douceur qui remercie.

Votre abandon d'alors qu'on nous a dit
Plus éperdu que tous les abandons,
Je m'en souviens... Et pourtant
Il est des crucifiés plus seuls ce Vendredi
Que vous n'étiez sur l'arbre du pardon,
Et qui n'ont plus des bras pour les ouvrir au monde,
Ou qui n'ont plus des yeux pour sourire aux méchants,
Ou ceux encore dont les lèvres arrachées
N'ont même pu laisser tomber un mot touchant
Pour consoler la terre immonde.

Si vous les voyez sur la plaine,
Vous ne direz pas, en ce jour, Notre-Seigneur,
Qu'on vous a laissé seul...
Car vous saviez du moins qu'il en valait la peine,
Que vous étiez navré pour nos forfaits,
Et l'horreur de la Croix n'éclatait malgré tout
Que pour guider un jour tous les hommes vers Vous.

Mais ceux-là, tant de ceux-là,
On ne dira jamais leur agonie,
On n'écrira jamais sur eux un évangile,
Parce que leur chair est fondue avec l'argile
Maintenant, dans la campagne infinie.
Et rien ne sert aussi que leurs corps ressuscitent,
Comme le vôtre au matin du dimanche,
Car il n'est point, pour eux, de mère qui se penche
Sur cette pourriture inconnue et maudite.

Vous ne direz plus, en ce jour, Notre-Seigneur,
Qu'on vous a laissé seul...
Car ils achèvent incessamment, jour et nuit.
Sans le savoir, ce qui manque à votre supplice ;
Car à cause d'eux tous, vous êtes aujourd'hui
Légion, légion ensanglantée et rédemptrice.
Mais le rideau ne s'est pas encor déchiré
— Comme alors — sur l'hécatombe de vos frères.
Et nous continuons, dans la terreur, à célébrer,
En leur nom comme en votre nom
Les longs Vendredi-Saint des douleurs solitaires.

Vous ne direz plus, en ce jour, Notre-Seigneur,
Qu'on vous a laissé seul...

LE RETOUR A MYCÈNES

T'ai-je voulue, au jour du butin partagé,
Cassandre?... Ou bien es-tu de toi-même venue,
Curieuse de voir les démons s'attacher
A la maison que je retrouve? T'ai-je voulue
A cause du secret de tes yeux trop soumis
Qui attendent, comme une mare sous les chênes,
Ou de ta chair timide offerte à l'ennemi?
Je ne sais plus.
— C'était un soir, au bruit des chaînes,
Dans ce temple vide, où les autels refroidis
Dominaient un monceau de dieux morts et de prêtres.
Et lorsqu'on t'amena, sans pleurs et sans défi,
Cassandre, tu semblais déjà me reconnaître...
Mais ai-je fait un signe alors?... T'ai-je voulue?

***

Je ne sais plus. Mais une fois, sur le vaisseau,
Tandis que le vent d'est nous portait vers la gloire
D'un soleil bénissant le royaume des eaux,
Je te revois, claire à la proue, ô ma Victoire
Sans ailes, et je sens à l'épaule ta main,
La fraîcheur de ta main, amie ou vengeresse,
Et je revois cet air étrangement serein
Dont tu disais : « Maître, c'est l'incendie en Grèce ! »
Tu n'avais point parlé, Cassandre, auparavant ;
Et puis tu redevins ce masque de Chimère,
Aux larges yeux, porte-bonheur dans l'ouragan,
Et qu'on oublie après l'aventure éphémère.

Je n'ai pas oublié !...
— Ce fut comme, dès lors,
Si tu m'avais transmis pendant la traversée
Le charme de sentir et d'attendre la mort
Comme une sœur, dans la maison de mes pensées.

***

Et je n'ai plus connu de grands étonnements.
Nous avancions tous deux vers la haute colline,
A l'aurore. Ensemble, nous vîmes surgissant
Au-dessus des champs roux la demeure divine
Des souvenirs, et de l'amour, et des tombeaux.
Pays rouge et brûlé, taches des anémones
De pourpre sous nos pas, et le seuil du château
Où l'on étale, ainsi qu'un feuillage d'automne,
Le tapis écarlate en l'honneur du retour...
Cassandre !... mais tu ne semblais pas effrayée
Et n'est-ce pas avec ta voix de tous les jours
Que tu m'as dit, devant ces splendeurs déployées :
« Voici l'heure, la fête et le foyer du sang ! »

***

T'ai-je voulue au temps du partage, Captive?
Ah, qu'importe ! Je n'ai plus que toi, maintenant ;
Qu'importe ! Il n'est rien d'autre au monde qui survive
Hors ton cœur et ma chair que joignit le hasard.
Maudite et bienvenue, oiseau de la tempête

Qui t'es posé sur mon épave, il est trop tard
Pour ne pas nous aimer saintement...
— Chère tête,
Ne sommes-nous pas, l'un et l'autre, condamnés?
Tu m'avais reconnu dans le palais en cendres ;
Tu voulus, douce et cruelle, m'accompagner...
Ame damnée, âme chérie enfin, Cassandre !

LE REPOS D'ATHÉNA

Les cheveux ramassés sous ton casque d'hoplite,
Et ton front qui s'appuie au bois fin d'une lance,
Oh ! qui devinera jamais ce que tu penses,
Athéna mélancolique?

Ce n'est pas la cité que tu contemples,
Ni la mer comme on la découvre au seuil du temple,
Ni la chère pâleur des oliviers qu'offrit
Un jour ta main divine à ce pays.
Ce n'est pas un autel que tu regardes,
Mais une pierre nue et la borne d'un champ ;
Et tu n'as plus l'œil trop sévère et vigilant
De celle qui montait pour des siècles la garde
Aux citadelles de l'esprit.

Te voilà devant nous comme une abandonnée,
Comme la fugitive au bouclier perdu ;
Est-ce toi, dont le corps jadis a revêtu
Le manteau des Panathénées?

Équilibre du cœur, raison, virginité,
Front sans détresse, où la vérité seule habite
Oh ! Qu'aurais-tu, déesse, à regretter,
Athéna mélancolique !
Dans ta sainte robe aux plis droits,
Vestale olympienne, inclinée
Devant ton destin clair et ta superbe loi...
Mais dans ton âme — peut-être — condamnée?

Équilibre du cœur, virginité, raison...
N'as-tu pas trop aimé cette maison
Secrète, sur la roche inaccessible,
Et l'escalier désert où tu guidais Platon
Vers les splendeurs intelligibles?
Reine, qui ne rêvas toujours qu'un seul empire,
Reine de la Sagesse... hélas, il est bien tard
Pour tuer ce regret que tu n'oses pas dire :
D'avoir choisi — à tout jamais — la bonne part.

Virginité, raison, équilibre du cœur,
Te voilà devant nous comme une délaissée,
Enviant à la fois le rire et le malheur
De ceux qui font leur tumultueuse Odyssée
Avec Eros à la proue du vaisseau,
Et jalouse de celle étendue au rivage
— Troublée éperdument — dont un cygne bientôt
Va couvrir la blancheur de son plumage.

Regret de n'être pas, de n'avoir pas été
La Cnidienne au regard humide,
Perpétuel regret de ne pouvoir céder
Qu'aux transports épuisants d'une ivresse lucide,
De n'avoir pas connu ni l'orgie ni l'oubli,
Ni ce dégoût dont naissent les rêves.
Mais ton orgueil, ô sentinelle à casque d'or,
C'est, dans un sourd combat sans hâte et sans relève,
De torturer le désir par l'effort.

CHARLY CLERC.

JEAN COUGNARD

Né en 1886 à Genève où il accomplit ses humanités, Jean Cougnard mène aujourd'hui une rude et sensible existence de terrien. Il n'a pas certes la prétention d'être un homme de lettres et ne publie que rarement ses œuvres. Il faut le féliciter de cette sincérité, de cette volonté d'être avant tout un homme, un homme qui peine, qui souffre, qui est devant la vie comme les autres hommes. C'est ainsi qu'on écrit les plus beaux poèmes, et Jean Cougnard n'a pas failli à cette règle. On aimera ces vers drus, d'une forme solide, d'une inspiration sincère et parfois pleine d'humour qui chantent la terre, au matin dans le soleil ou les labours bruns, dans les feux du soir, et qui se raille aimablement des conventions et des destinées, dont il saisit souvent sur le vif les contrastes stupides et les lamentables ridicules.

LES MOISSONS

Le grain que le semeur abandonne à main pleine,
Et qu'il prodigue au sol afin d'en obtenir,
Par sa fécondité, du pain dans l'avenir :
Le « bled » en une nuit, est levé sur la plaine.

Le paysan, de jour en jour, l'a vu grandir :
Les verts épis nouveaux sont sortis de leur gaine
Et, maintenant, le vent d'été frise et promène
Les vagues d'or des blés achevant de mûrir.

Dès aujourd'hui, partout on fauche, on enjavelle.
Parmi les chaumes blonds, la faucille étincelle
Sous l'éclat rutilant du ciel incandescent.

Les chariots trépidants roulent dans les venelles,
Jusqu'à l'heure muette où la brume descend,
Sous le rayonnement de moissons éternelles !

L'ÉVEIL

Le paysan, à l'aube, entre dans son étable
Où les bœufs accroupis ruminent, nonchalants,
Dans la douce chaleur humide et confortable.
Le foin crisse, broyé sous la meule des dents.

Il entre et, par la porte, un rayon de lumière
Illumine à l'instant l'étable, jusqu'au fond :
Après les bœufs, ce sont les vaches nourricières ;
Après elles les veaux, génisses, bouvillons.

Frappant à petits coups les croupes arrondies,
En les touchant un peu du fer de son trident,
Il fait se soulever les bêtes accroupies
Qui voussent leur échine souple, en s'étirant.

Il saisit à deux mains le puissant joug de tête
Et, rapprochant les bœufs, le pose sur leur front.
Puis il ajuge ainsi et l'une et l'autre bête :
Uhli comme droitier, puis le gaucher, Fromont.

Il les unit aussi par un fort joug d'épaule,
Qu'il attache d'un cuir passé sous les fanons ;
Puis, marchant devant eux, les piquant de sa « gaule »,
Les conduit, à pas lents, jusque dans les sillons.

LES LABOURS

De son soc éventrant la glèbe dévêtue,
Lentement, posément, sillon après sillon,
S'avance patiemment la robuste charrue,
Au lent roulis des bœufs cédant sous l'aiguillon.

Au commandement clair de l'homme à la voix brève,
Les grands bœufs ont viré au terme du sillon.
Nonchalants, résignés, ils « reprennent » sans trêve
L'un d'eux sur le guéret, l'autre dans le sillon.

A la chaleur du jour ils ont suivi l'ornière,
Lentement, patiemment, nonchalants, résignés,
Le dos voussé d'effort, le mufle près de terre,
Sous la pression du joug qui les tient accouplés.

Le grand soleil de feu a brûlé leur échine,
De l'aube ardente au crépuscule incandescent.
Dans le bois qui, là-bas, couronne la colline,
L'astre vient de plonger dans un fleuve de sang.

Du ciel, à pas de loup, descend la nuit muette.
Les grands bœufs vont toujours, de leur pas grave et lourd,
Se détachant en clair sur l'ombre violette,
Que le brouillard léger traîne sur le labour.

HUMOUR ET PHILOSOPHIE

Je suis né — pour mon bien? peut-être? je ne sais
Et je ne veux chercher la clef de ce problème :
Je resterais Gros-Jean comme devant, quand même
J'y perdrais mon latin, ainsi que mon français.
Je vins — il me chaut peu de savoir sous quel astre
Et si ce fut pour moi chance heureuse ou désastre —
Je vins au monde un jour, absolument tout nu,
Et c'est d'ailleurs ainsi que tout homme est venu.
D'aucuns sont, il est vrai, auréolés de gloire,
D'autres ne demandant qu'abondamment à boire.
Pour moi, j'ignore si je fus de ces derniers?
Mais certes je n'étais au nombre des premiers.
Je fus mis dans un monde où je n'avais que faire,
Sans être consulté en rien sur cette affaire
Qui me touchait pourtant, en somme, d'assez près.
Je ne sais si ce fut par hasard ou exprès?
Mais je ne sais que trop que je suis sur la terre,
Et je n'ai pas besoin, pour constater ce fait,
De torturer mon corps de cruelle manière
Ni tordre mon esprit, comme certain l'a fait
Afin de se prouver que bien il existait,
Ce qui ne l'empêcha pas de perdre la vie.
Pour ma part, je ne sens le besoin ni l'envie,
Pour me prouver qu'indéniablement je suis
Non ce que je voudrais, mais bien ce que je puis
De quintessencier le peu qu'ai de sagesse,
De me mordre le nez ou me pincer la fesse !
Depuis que la douleur à la trace me suit,
J'ai bien assez souffert pour savoir que je suis !

JEAN COUGNARD.

ADOLPHE FERRIÈRE

Né à Genève en 1879, Adolphe Ferrière fit ses études dans sa ville natale. Il est maintenant Directeur du Bureau International des Écoles Nouvelles et docteur en Sociologie. C'est donc un des esprits les plus instruits et les plus avertis de son pays. Cette culture lui a donné la sagesse et la discipline qui manquent à tant de poètes et, dans ces vers qu'on va lire, dans ces sonnets calmes et mesurés, on sera ravi par la sûreté de la technique, par la souplesse de la forme. Dédaigneux des élans immodérés, Adolphe Ferrière chante gravement le bonheur de vivre, l'appel de l'infini, l'amour du monde...

VINGT ANS

Vingt ans, c'est le ciel pur, le soleil qui se lève,
C'est l'éveil printanier, l'alouette et ses chants,
C'est le parfum grisant de la brise des champs
Quand l'univers surgit comme au sortir d'un rêve.

Vingt ans, c'est la poussée ardente de la sève,
Ce sont les larmes d'or devant l'or des couchants,
C'est la négation du mal et des méchants,
Dans le mirage étincelant de l'heure brève.

Mais vingt ans, c'est aussi le Devoir de demain,
L'âge où le cœur se forge, où s'affermit la main,
Où l'esprit plane au loin sur ses ailes de cygne.

Jeune éphèbe, debout ! car la lutte t'attend.
Sois grand, sois fort, sois beau : l'avenir te fait signe
Et l'aube qui blanchit éclaire ton printemps.

ENTRE DEUX INFINIS

J'avais mis dans l'amour tant d'extase et d'ivresse,
Tant d'espoir en des jours meilleurs ! — L'espoir est mort.
Les jours passaient dès lors sans but, au gré du sort,
Bercés par le néant, brûlés par la détresse...

Mais tu m'as apporté ton regard, ta caresse,
Et mon cœur s'est repris plus viril et plus fort ;
J'ai senti plus de foi dans la vie et l'effort
Naître à l'appel serein de ta longue tendresse.

Et dès lors je m'en vais d'un pas égal et droit
Sur le sentier qui monte et qui se fait étroit
Côtoyant les ravins et bravant les abîmes ;

Car je te sens auprès de moi comme un appui.
— Ne te semble-t-il pas qu'un nouvel astre ait lui
Pour nous, vers l'avenir et par delà les cimes?

S'AIMER

S'aimer, c'est tout d'abord subir la griserie
Du printemps, tout gonflé d'aromes et de fleurs,
C'est attacher son cœur au rythme des couleurs
Et vivre du matin au soir dans la féerie.

Plus tard, s'aimer, c'est se sentir l'âme assombrie
Quand les yeux de l'aimé se remplissent de pleurs,
C'est partager jour après jour toutes douleurs
Et toute joie aussi dont l'âme est attendrie.

Mais là n'est point encor le terme du chemin.
S'en aller deux à deux en se tenant la main
Cela peut aboutir au vide, à la matière...

Non : il faut voir plus haut. Il faut se sentir plein
D'un amour si puissant, si riche et si certain
Qu'il aille épandre au loin ses trésors de lumière.

LA MAISON AU SOLEIL

Là-haut sur la montagne il est un chalet blanc :
Le bonheur y demeure et le soleil l'inonde.
Sa base de rocher sur le rocher se fonde
Et son toit ne craint pas les souffles violents.

Au dedans, la lumière en rayons ruisselants
Répand sur le sapin comme une lueur blonde.
Tout est clair. Tout est frais. Une douceur profonde
Émane de ce cadre en effluves troublants.

Et c'est là que l'Amour élut son domicile :
Amour comme celui dont parle l'Évangile
Pénétré de clarté, de douceur et de paix ;

Amour si plein de joie et si plein d'harmonie
Que l'on entend chanter des harpes infinies
Le soir quand le soleil s'éteint sur les sommets.

DIEU DANS L'HOMME

Lorsque l'homme obéit aux ordres de son Dieu,
Lorsqu'il courbe son front, humble comme un esclave,
Qu'il suit l'influx divin, porté comme une épave,
Abdiquant tout, soumis partout, de lieu en lieu ;

C'est alors qu'il est libre, alors que, jusqu'aux cieux
Portant sur son front pur l'auréole d'un brave,
Il va, comme un archange, ardent et sans entrave,
Vers la Vie et l'Amour qu'il embrasse des yeux.

C'est que l'âme n'est pas ce tissu de caprices
Qu'aveugle le vertige à l'heure des supplices
Et qui va, de souffrance en souffrance emporté ;

L'Ame, c'est ce qui vit en nous ; c'est l'étincelle,
Fragment du feu divin, de l'Ame universelle,
Le Moi, témoin d'un Dieu qui s'est manifesté !

ADOLPHE FERRIÈRE.

RENÉ LEYVRAZ

Né en 1898, le poète René Leyvraz fit ses études à Lausanne et fut successivement précepteur à Leysin et journaliste. Il fut ensuite professeur au Robert College à Constantinople, pendant deux années. Il est actuellement, depuis sa conversion au catholicisme, rédacteur en chef du Courrier de Genève, *quotidien catholique.*

Voici un des meilleurs poètes suisses, d'une ardente sensibilité, qui joint à une technique excellente, un don de vie, un don d'amour... On songe aux poèmes de Jules Romains, à Amour Couleur de Paris, *à* Palais du Monde. *René Leyvraz a compris la douleur sage des adieux, les départs sans larmes, les trains miraculeux. Il a compris que s'il écoutait le silence*

J'y percevrais peut-être
Une voix qui s'est tue...

L'influence de Jules Romains a donné là un de ses fruits les plus remarquables.

René Leyvraz a collaboré à de nombreuses revues de son pays.

J'AI CONNU VOTRE PAS

J'ai connu votre pas
Fort du plus souple élan.
Un poudroiement d'aurore
Dorait toutes les brumes.

Une vive rosée
Perlait sur les prairies,
Comme des pleurs de joie
Sur un visage aimé.

La pente était à nous ;
Nous la sentions tendue
Vers un bonheur abrupt
Au cœur des solitudes.

Le vol d'un épervier
Ivre d'un cri épars
Portait notre triomphe
Au plus profond du ciel.

J'ai connu votre pas
Alourdi de détresse.
Un soleil fatigué
Renonçait à sa gloire.

L'aile lâche du vent
Couvait notre défaite.
Un chemin poussiéreux
Se hâtait vers la plaine.

Le long d'un cimetière,
Vous m'avez regardé.
La mort régnait en nous
Mieux que dans les tombeaux.

Voici nos mains inertes
Jointes pour un adieu
Que la clameur d'un train
Interrompt et meurtrit...

SILENCES

Une heure lourde oscille
Dans la tour de l'église,
Le pays accablé
Dort sous le grand soleil.

Une torpeur grondante
Ruisselle autour de moi.
De toutes les rumeurs
Naît un large silence.

Je sens passer encore
Une douleur ancienne.
Une obscure souffrance
Pèse sur les maisons.

Mais je rêve d'un lieu
Sans nul rappel humain
Qu'un sentier sinueux
Tout coupé de rocailles.

Même cette voix grêle
Se tairait sur le seuil,
Car une herbe serrée
Triompherait des pas.

Ce serait un silence
Si pur de tout écho...
J'y percevrais peut-être
Une voix qui s'est tue.

DESTIN

La route à l'horizon
Semblait unie et sûre.
— Pourtant, une croisée
Se dérobait à nous.

Nous n'avions pas perçu,
Au fond de notre ciel,
Un étrange remous
Qui divisait les nues.

Nous ne savions plus rien
Du monde et de la vie
Que le tournoiement ivre
D'un bonheur sans mesure.

Une houle inquiète
Ondoyait sur les blés,
Mais nous étions captifs
D'un silence grisé.

Plus loin, des peupliers
Tremblaient sur notre joie...
Une rivière encore
Fit entendre sa voix...

Nous voici maintenant
Saisis par la distance.
Entre nos routes vaines
Règne un vol de ténèbres.

RENÉ LEYVRAZ.

CHARLES NEUHAUS

Né en 1867 à Cormondriche, Charles Neuhaus, après une carrière de 21 ans dans l'enseignement public, est actuellement traducteur au Ministère fédéral de la Justice. Charles Neuhaus a publié plusieurs volumes de poèmes qui ont établi solidement sa réputation : Automnales, Les Clochers du Rêve, Comme la Vie, Vers l'Humanité, Fragments d'Ames.

On lira avec plaisir ce pur poète, préoccupé de philosophie et aimant à réfléchir sur les problèmes de toujours : l'inconnu, la terre, la mort, l'infini. Ce sont des sujets parmi lesquels on ne peut s'élancer qu'avec des ailes fortes et sûres. Charles Neuhaus atteint les plus hauts sommets en se jouant car, en même temps qu'une noble inspiration, il possède une science qu'il est difficile d'égaler.

Charles Neuhaus a collaboré à de nombreuses revues de son pays.

NOUVELLE CRÉATION

J'étais seul dans les champs, à l'heure consolante
Où l'ombre qui descend ranime chaque plante
Et les hommes, courbés sur leur labeur urgent.
J'écoutais les oiseaux rentrer en voltigeant
Au nid familial et, tout près, sur la grève,
Des flots qui se calmaient.
Bientôt, ce fut la trêve.
Un dernier bruit frappa mon oreille. Il montait
De la terre, et j'ignore encore si c'était
De la tristesse humaine ou peut-être une ondine
Qui chantait le retour d'un beau soir en sourdine.
La nature dormait. J'élevai mes regards
Vers l'infini très pur, brillant de toutes parts.
Des légions de feux, luisant avec ivresse,
Commençaient dans l'azur leur ronde enchanteresse,
Leur lumineux sillon parmi l'immensité.

C'était toute la gloire et toute la beauté,
C'était toute la paix et toute l'harmonie !

Je le pensais... Hélas ! à chaque instant bannie,
L'illusion renaît en nous à chaque instant.
Nous voyons fugitif ce que Dieu fit constant,
Serein le front qui penche, attiré par le gouffre,
Grand ce qui ne l'est pas, tranquille ce qui souffre,
Sans amour ce qui vit et qui meurt en aimant.

En plongeant de nouveau dans le bleu firmament,
Mon œil y découvrit sans effort autre chose
Qu'une immatérielle et vive apothéose.
O regret ! Les milliers d'étoiles qui, là-haut,
S'en allaient sur leur char de flamme, sans cahot,
Déroulant leur féerie au-dessus des vallées,
Formaient d'ardentes croix, l'une à l'autre mêlées,
Qui disaient les malheurs, l'effroi, les passions,
Le tragique destin des constellations.

Monde mystérieux qui portes enchaînée
Et rivée à ton sein l'humaine destinée,
Qui traînes après toi, dans l'ombre, et dois subir,
En roulant dans l'espace, un éternel soupir
Et d'éternels sanglots qui marquent ton orbite,
Va, tu n'es pas le seul où la souffrance habite,
Où la mort sur la vie a le droit du plus fort ;
Va, tu n'es pas le seul complice de la mort.

Au berceau de verdure empli du vol des anges
Où, sous l'œil attentif des célestes phalanges,
Pour un jour qui devait être sans lendemain,
Jéhovah te fit naître, une palme à la main
Et la blancheur d'une aube immortelle dans l'âme,
Soudain moins ébloui de Dieu que d'une femme,
Adam, père oublieux des hommes, qu'as-tu fait?
A quoi donc songeais-tu quand Satan triomphait?...
Maintenant, l'Univers, les mondes et l'abîme,
Ne savent rien, sinon que sur eux est ton crime
Et que, pour les laver, les affranchir aussi,
C'est trop peu de souffrir et d'implorer merci.

Mais un jour, mais bientôt, parmi toutes les sphères,
Une main détruira les croix et les calvaires,
Et les gouffres de honte, et les chemins de sang,
Tout ce qui déshonore et tout ce qui descend.
Tous les cris cesseront pour jamais, car la vie
Sera comme une cime avec amour gravie.
Ce que l'homme en Eden perdit de royauté
Renaîtra, plus divin parmi l'humanité.
Dieu regarde, et déjà, dévoilant son mystère,
Brillent les nouveaux cieux et la nouvelle terre !

LA TENDRESSE DE LA TERRE

Terre paisible ou sanglotante,
Toi qui souffres sans blasphémer,
Et qui sommeilles si contente,
Enfin, je commence à t'aimer.

Je commence à t'aimer, ô terre
Que j'ai maudite si souvent,
Lorsque mon âme solitaire
Ne cherchait que le Dieu vivant,

Quand je te croyais la maîtresse
Des noirs démons ou du péché,
La bacchante qui nous caresse
Pour que le cœur soit mieux fauché.

Terre, jamais tu ne repousses
Le malheureux épris de toi,
Qui retrouve parmi tes mousses
Son champ, sa famille, son toit.

Sur tes oreillers d'herbe fine,
A qui veut tromper son tourment,
Ton charme, idéale morphine,
Verse l'oubli divinement.

Ton pur soleil, qui me récrée,
Dispense à mes os la chaleur
Qui leur garde ma vie ancrée,
En ranimant toujours la leur.

Grâce à toi, terre de lumière,
Que je n'ai pas chérie assez,
Bonne et secourable infirmière,
Espoir des pèlerins lassés,

Quand ne battra plus ma poitrine
Sur tant de douloureux chemins,
Ta chaude odeur plein ma narine,
Je tiendrai l'amour dans mes mains !

CHARLES NEUHAUS.

HENRI-CHARLES-AGÉNOR ODIER

Né à Genève d'une ancienne et notable famille de cette grande cité, en 1873, *après des études très poussées et des voyages en Allemagne, à Rome et aux Etats-Unis, H.-Ch. Odier collabora à de nombreux périodiques et fit de multiples conférences. Il publia une plaquette de vers intitulée* Cristaux et Paillettes. *Henri Odier ne livre plus guère au public le résultat de ses méditations. C'est ce qui donne encore plus de prix aux vers que nous sommes heureux de publier et qui, par leur inspiration tour à tour élégiaque et vigoureuse, raviront les vrais lettrés.*

Qu'il chante la douceur d'aimer, les souvenirs chers ; qu'il se résigne ou se révolte, c'est toujours l'expression concise, la virtuosité souriante, la forme émouvante, où, souvent un vers admirable éclate comme un large éclair ! Le poète sait que la vie est lourde et difficile, que le monde est une perpétuelle embûche, il a vu :

La menace sinistre au fond du firmament !

PREMIER-NÉ

Puisque j'ai des faux dieux purgé mon Panthéon,
Arraché du parvis toutes les herbes folles,
Brisé mon cœur sur vos autels, et mes idoles,
Incinérant ma gloire et mes ambitions,

Épargnez-moi du moins, dans vos proscriptions,
Ne me demandez pas, Dieu d'Abram, que j'immole,
— Car il m'est plus qu'Isaac, plus que l'ultime obole,
Relique de mon cœur et de ses passions —

Ce fils, mon premier-né. Je chéris l'espérance
D'être, pour cet enfant de ma maturité,
L'auditeur patient et jamais irrité,

L'infaillible héros, l'ami sans défaillance...
Moi qui rêvai jadis de lauriers pour mon front,
Ses émerveillements d'enfant me suffiront.

EXTASE

Les trembles, aujourd'hui, sont des êtres vivants.
Leur feuillage palpite et frémit sous le vent
Qui les berce et qui chante en eux. Cette caresse
Est divine à mon front d'insomnie enfiévré.
La coupe du soleil verse un flot enivré,
Et la terre bondit, criant son allégresse
Au printemps qui renaît, radieux et fécond.
Du ciel câlin, nimbé de grâce et de tendresse,
Descend jusques à moi tant de compassion

Que ma chair de péché se repent et sanglote ;
Et je voudrais mourir dans ce mol abandon,
Étreignant tes deux mains fluettes et pâlottes ;
Puis expirer d'un spasme, en un suprême adieu,
Sous le ruissellement d'or fin de tes cheveux ;
Et fondre, comme fond le nuage qui flotte,
Écroulé sur ton cœur par qui j'ai tant souffert,
Comme un flocon d'écume au gouffre de la mer.

ANTIENNE D'AMOUR

Où se sont-ils évanouis,
Ces deux fols amants que nous fûmes,
Ces deux enfants que nous connûmes?
Se sont-ils perdus dans les brumes?
Sont-ils morts? Sont-ils endormis?

Ce passé de mélancolie
Est-il demeuré quelque part,
Environné de hauts remparts,
Invisible à tous les regards,
Hormis à ceux de la folie?

S'ils ont accompli leur Calvaire,
S'ils sont enfin ressuscités,
Radieux ont-ils accosté
Vers quelque rivage enchanté
Dont ils sont les seuls insulaires?

Qui sait? Si, dans le crépuscule,
Nous les apercevions pâmés
Aux mêmes sentiers parfumés
Où jadis nous avons aimé...
Ils nous sembleraient ridicules !

Laissons-les donc, ouatés d'oubli,
Vêtus des neiges hivernales.
Laissons-les dormir, blancs et pâles ;
Ne troublons pas leur paix tombale :
Car leurs linceuls ont de beaux plis !

L'ARCHER

Parfois, pour oublier les fardeaux de la terre,
Dans mes bras je t'emporte au sommet de ma tour,
Agenouillé, les yeux dans tes yeux sans détour,
Ton amour me remplit de trouble et de mystère.

Je me sens près de toi le cœur moins solitaire,
Toujours tremblant de voir, plus haut que les vautours,
Les constellations aux vaporeux contours,
Suspendre sur nos fronts les traits du Sagittaire.

Lèvres, yeux suppliants, mains jointes, vains sanglots,
Plaintes, fléchirez-vous ses divins javelots?
Les astres dont, la nuit, les pointes étincellent,

Jaloux de nos baisers, sans trêve nous harcèlent,
Et leur archer ne peut détourner un moment
Leur menace sinistre au fond du firmament.

J'AI GOUTÉ LE BAISER

J'ai goûté le baiser sur une lèvre impure
Pour la première fois, et je l'ai trouvé doux.
C'est que la courtisane aussi se transfigure
Quand son amant d'un jour se montre un tendre époux.

Dès que l'aube eut blanchi son alcôve en soupente,
Elle me conduisit, triste, jusqu'à son seuil...
Et soudain, je compris que la femme qui chante
Et rit toute une nuit peut avoir l'âme en deuil.

Elle me dit adieu, pleine d'indifférence :
— « Comment? N'étions-nous pas étroitement unis? »
— « Chut ! Il faut t'éloigner. Un nouveau jour commence.
Mort à ton souvenir, les baisers sont finis. »

Le réveil de ton âme a rendu frauduleuse
Ta protestation, vain sursaut de ton corps...
Je t'offre pour de l'or ma caresse onduleuse,
Mais quand le jour paraît, les deux amants sont morts. »

ÉLÉGIE

O toi qui t'es assise une heure sur la grève,
Toi dont je ne sais pas si je t'ai vue en rêve...
Si tu me visitas de la mer ou du ciel ;
Quand tu t'es dissipé, songe immatériel,
Tu m'as laissé plus seul, l'âme plus indécise
Et lasse, qu'avant l'heure où tu t'étais assise,
— Esprit, chimère ou fleur mystique — à mon côté...
C'est en vain que je tends les bras vers ta beauté :
Du ciel, fermé sur toi, je cherche en vain l'issue.
Depuis que les replis de l'azur t'ont reçue,
Perdu loin du rivage où tu m'avais conduit,
J'erre, comme une aïeule aux confins de la nuit...
Je t'invoque partout, tu n'es pas revenue.
Amen. Ainsi soit-il, jusqu'à l'heure inconnue
De la mort, du réveil... Alors, au bord des cieux,
Je verrai se lever l'étoile de tes yeux.
Leur constellation lumineuse et limpide
A travers les forêts de l'abîme me guide.

Le mystère infini, dépouillé de terreur,
S'approche, revêtu par toi d'une douceur,
Et la mort apparaît, à mon âme étonnée,
Facile, de ta grâce triste environnée...

LES CYPRÈS

Tu règnes, Atropos aux funestes ciseaux!
Les siècles et la vague ont englouti tes îles ;
Mais, sur tes noirs cyprès dressant leurs noirs fuseaux,
C'est toujours le destin des hommes que tu files.

Au rivage où la mer se plaint comme un enfant,
Blanchissant sous ses lis comme un mont sous ses neiges,
Le rossignol module un hymne triomphant
Sur leurs troncs solennels alignés en cortège.

Riants, épanouis, auprès des orangers,
Leurs rameaux, festonnés de roses du Bengale,
N'abritent que l'amour et les propos légers
Dans l'été lumineux qu'enfièvre la cigale.

L'arche cher à Vénus, exilé dans le Nord,
De sa flèche immobile orne l'enclos funèbre ;
Son ombre fait plus noire encor l'ombre où les morts,
Les yeux appesantis, dorment dans les ténèbres.

Témoins des deuils humains et des humains regrets,
Aux pays meurtriers que les climats déciment,
C'est parmi les tombeaux que vivent les cyprès.
Et, le soir, le vent pleure en passant sur leur cime !

Tu règnes, Atropos aux funestes ciseaux.
Les siècles et la vague ont englouti tes îles ;
Mais, sur tes noirs cyprès dressant leurs noirs fuseaux,
C'est toujours le destin des hommes que tu files.

HENRI-CHARLES-AGÉNOR ODIER.

HENRI J. ROLL

Né en 1895 à Carouge, citoyen suisse de vieille souche alsacienne, Henri J. Roll vit retiré et n'est certes pas prodigue des beaux poèmes qu'il écrit. Ses vers sont ceux d'un solitaire, enclin aux graves méditations et courbé sous le faix d'une grande douleur. Henri-J. Roll chante d'une voix mâle et forte ses doutes, ses colères et ses angoisses. Ce qui fait surtout aimer ses vers, c'est le grand accent de révolte et d'exaltation contenues, le bouillonnement d'un cœur farouche qui se cache sous les strophes, mais qui les anime d'une irrésistible vie.

On songe à un disciple de Vigny, amer, lointain et d'une fierté qui n'exclut pas cependant l'abandon ni la tendresse.

A LA RECHERCHE DU DIEU INCONNU

Non je ne cherche point s'il est une autre vie,
Ou si la vie, en soi, dure autant que la mort.
Que peut bien importer à mon vague remords
De songer par hasard que mon âme ravie
Ira dans quelque lieu sourire ou bien souffrir?
Que me donnerez-vous, qu'avez-vous à m'offrir,
Vous qui n'avez enfin qu'une foi vaporeuse?
Hélas ! humain blessé, chair ardente et cœur sain,
Amant brutal de l'âme en son plus pur dessein,
Rien n'est pour moi de tout devant une loi creuse.
Le Dieu de ma souffrance est celui que je sens,
Au plus profond de moi, verser son lourd encens.
Non, je ne saurais croire à l'éclatant prodige
Que, peut-être, des yeux ont réfléchi vers nous.
Si j'ai courbé le front et plié mes genoux,
Que me sert un système ou des lois qu'on érige?
Que me sert de compter, par des moyens étroits,
La source des effets et du néant les droits?
Si j'ai besoin d'amour et d'humaine tendresse,
Si je tremble en rêvant à l'infidèle ardeur
Et si, mortel, j'ai soif d'un immortel bonheur,
De quel bien voulez-vous étouffer ma détresse?
Quel infertile esprit croyez-vous souverain,
Vous qui cherchez toujours le plus grand Dieu serein?
Heureux, dit le poète, est celui que l'on nomme
Insensé dans un monde hypocrite à sa loi.
Rien n'est si doux et beau — mystère de la foi —
Qu'une vie où l'amour est l'éternelle somme.
La plus profonde paix n'est pas dans l'irréel ;
Ce n'est pas dans le rêve ou dans un trou du ciel,
Les plus vaines raisons au mieux disciplinées,
La recherche d'un Dieu par le monde inconnu,
Qu'un repos illusoire, à d'autres revenu,
Pourra naître à la fin de mes douleurs innées.
Je sens que j'ai besoin de forte vérité ;

Je sens qu'en moi, la vie est une déité,
Et que c'est le seul Dieu, par-dessus tous les doutes,
Que ce souffle puissant venu, mystérieux,
De l'espace incertain dans nos tangibles lieux,
Pour créer et l'amour et le bien sur nos routes.
Pourquoi chercher en vain par de vains entretiens,
Comme un aveugle-né les feux élyséens,
La narine fervente où passe en bruine rose
Le vent rénovateur de tout le firmament?
Je suis l'enfant naïf qui tâche simplement
D'adorer les effets pour adorer la cause.
Je ne veux pas aller dans votre antre profond
Où je ne vois que nuit et ténèbres sans fond.
Que vous sert de tâter une roche invisible,
Quand il suffit, pour boire et se désaltérer,
De se pencher au bord d'un ruisseau déterré?
La vie est pour mon âme une chose infrangible,
Et pour en arracher l'inutile secret,
Je sais bien que ma foi dans le vent s'en irait.
S'il est vrai que je fus, et que j'aurai survie,
C'est que l'homme a jeté la bouteille à la mer ;
C'est que, sur le flot noir de notre temps amer,
Vogue un servile écho des morts de notre vie.

LES CHAMPS DE BATAILLE

Où est la bataille qui seigne
De tous costez en sa fureur?

ÉTIENNE JODELLE.

Guerres des demi-dieux vibrantes dans chaque homme,
Guerre des chefs puissants, Carthage, et Sparte, et Rome,
Brillantes légions, des peuples le fléau,
Guerres des temps moyens, château contre château,
Guerres, enfin, que l'on renomme,

Dans la profonde nuit massée autour de vous,
Percent les clairs sillons de vos ardents courroux
Et, porté d'âge en âge au seuil de notre gloire,
Le bruit de vos combats couvre encor notre histoire,
Que nous subissons à genoux !

O siècles révolus dorés par vos batailles,
Vos régiments vainqueurs étaient nos présemailles !
Après tous vos héros, les nôtres vont tomber,
Se souvenant de vous avant de succomber
Dans le sifflement des mitrailles !

Du sang de vos soldats, ô siècles révolus,
Qu'à répandre au grand jour ils étaient résolus,
A germé dans le monde une immense lumière.
Et nos soldats, à nous, gravent aussi la pierre
D'un âge qu'ils ne verront plus.

Mais notre ère a brisé vos charges envolées
Ce n'est plus la légende et ses longues mêlées
Qui foulent les blés mûrs de leur superbe horreur.
Les champs, murs et rougis, ne sont plus que terreur.
C est, dans les plaines désolées,

Les larges tournoiements des lugubres corbeaux,
Guettant les chairs des morts demeurés sans tombeaux,
Ces mâles chairs, naguère encore palpitantes.
Où l'on ne voit plus rien que blessures béantes
Ouvertes dans leurs noirs lambeaux !

HENRI-J. ROLL.

HENRI DE ZIEGLER

Né à Genève en 1885, Henri de Ziegler embrassa de bonne heure la carrière des lettres. Ayant à peine atteint la quarantaine, il a derrière lui une œuvre considérable : L'Aube, Nostalgie et Conquête, *poèmes ;* Mes Premiers Souvenirs, Les Comtes Tessinois (*traduction*), Les deux Romes (*roman*), etc...

Henri de Ziegler collabore en outre à tous les grands journaux de son pays ainsi qu'à la Revue de Genève *et au* Mercure de France. *C'est un écrivain de race doué d'une bienveillante et charmante sensibilité. Il écrit des poèmes sans grandiloquence pleins de lumière et d'images familières, dont le naturel et la grande simplicité d'expression constituent les qualités dominantes.*

LE MATIN

La rustique maison que mes vœux ont élue
Chaque jour satisfait plus doucement ma vue.
Je l'aime et la bénis de n'être point palais,
De n'être point villa, d'être... mais, ce qu'elle est :
Maison des champs, sans autre nom, petite en somme,
Et grande à contenir tout le bonheur d'un homme.
La muraille en est grise, et le toit mi-parti,
De tuile rouge, au nord, et d'ardoise, au midi ;
L'une rit du côté que le ciel est plus triste,
L'autre aux baisers du jour modestement résiste.
Les heures, sous ce toit, tant que dura l'été,
M'ont fait chérir étourdiment ma pauvreté :
La folle, pour muser, avait toute la place
Derrière la façade où la vigne s'enlace,
Dans la chambre où l'odeur des beaux lis blancs s'endort,
Dans l'escalier plaintif et dans le corridor
Où l'horloge, à grand bruit, sonne, et puis se recueille.
A l'étage, un balcon saillait parmi les feuilles :
Il demeurait longtemps vide et silencieux,
Le matin (j'y levais plus d'une fois les yeux)
Puis une jeune femme en claire matinée,
Apparaissait pieds nus, saluant la journée,
Se penchait pour connaître où mon rêve en était,
Appelait au soleil un enfant qui chantait :
Le petit, dans la chambre, alors, prenait sa course,
Sans rompre sa chanson, douce autant qu'une source.
J'avais, disant : c'est Madeleine, c'est François,
Le goût de rire, avec des larmes dans la voix.
Telle était ma demeure, élyséenne et fruste.
Un chanoine, autrefois, sage non moins que juste,
Dont la mémoire est chère encore aux gens d'ici.
La fit bâtir : Monsieur l'évêque d'Annecy
L'habita quelques jours, sous le dernier roi sarde.
Elle n'a pas changé ; toujours elle regarde,

Sous le ciel où s'en vont les nuages errants,
Vers les monts bleus et les coteaux faucignerans.
Seul le jardin, tout envahi de folle avoine,
A varié depuis le temps du feu chanoine,
Hélas, et se ressent du repos de ses bras !
Tel il me plut : La bouquetière Glycera,
Cherchant son bien parmi l'ortie et la bardane,
Y ferait des bouquets, gerbes florimontanes,
Dignes de rehausser les plus beaux reposoirs.
Ce jardin, où chômaient la bêche et l'arrosoir,
Frère par l'abandon des forêts toutes proches,
Me voyait reparaître à la première cloche.
La rosée emperlait les gazons et les buis,
Le jour, encore, avait le parfum de la nuit,
Et le ciel, je ne sais quelle douceur de lune.
Ronsard m'accompagnait : je l'avais, par fortune,
Déniché dans l'armoire aux livres du salon.
Je lisais les *Amours* ou les *Discours*, selon
Mon goût. Mes pas erraient dans cet enclos sauvage,
Et mon esprit aussi voguait de page en page.
A suivre en ses propos le poète charmant
Je ressentais un matinal enivrement,
Lorsque du fond de la demeure cléricale,
Une voix, à travers les rideaux de percale,
Me rappelait : c'était l'heure du déjeuner.
Laissant le Vendômois tout seul à jardiner,
Je regagnais la chambre aux claires boiseries
Qu'ornait pieusement mainte bondieuserie.
On s'y frottait les yeux ; le soleil, accueilli
Depuis peu, s'égayait au désordre du lit.
Les enfants s'éveillaient dans la pièce voisine.
Philomène apportait du fond de la cuisine
Avec solennité le repas rituel :
Café au lait brûlant, pain de ménage et miel.
Je dis : pain de ménage, alme et croquante miche,
A vous faire pleurer sur le malheur des riches.
Des tasses de faïence peinte, à grosses fleurs,
Montait vers le plafond une exquise vapeur.
La saveur de ce miel, opulente et totale,
Tient de chaque calice et de chaque pétale
Où l'abeille un instant reposa son désir.
Il est fait comme un songe, avec des souvenirs.
L'âme note, en passant, l'arome qu'elle isole,
Comme dans un discours une heureuse parole :
Parfum des pins, plus âcre, ou des roses, si doux !
Ainsi l'on reconnaît Valéry, Giraudoux,

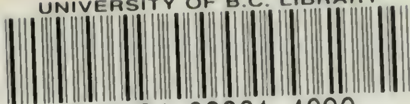
Romains ou Jean Cocteau dans le miel de vos pages,
Poètes d'aujourd'hui qu'ignore mon village !
A-t-il tort, ou raison? Je n'en dispute point.
Ma paresse m'engage à de plus calmes soins.
Je pense, délecté de cette humble provende,
Aux petits déjeuners des palaces d'Ostende,
Et je ris. Mon tabac, ma pipe ; sans retard
Dans le petit jardin j'ai retrouvé Ronsard,
Et j'ouïs la leçon de sa tendre éloquence.
Soulas, rêves, soleil, poésie, ô vacances !

HENRI DE ZIEGLER.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

Société Française d'Imprimerie d'Angers, 4, rue Garnier, Angers.


UNIVERSITY OF B.C. LIBRARY
3 9424 02261 4090